



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

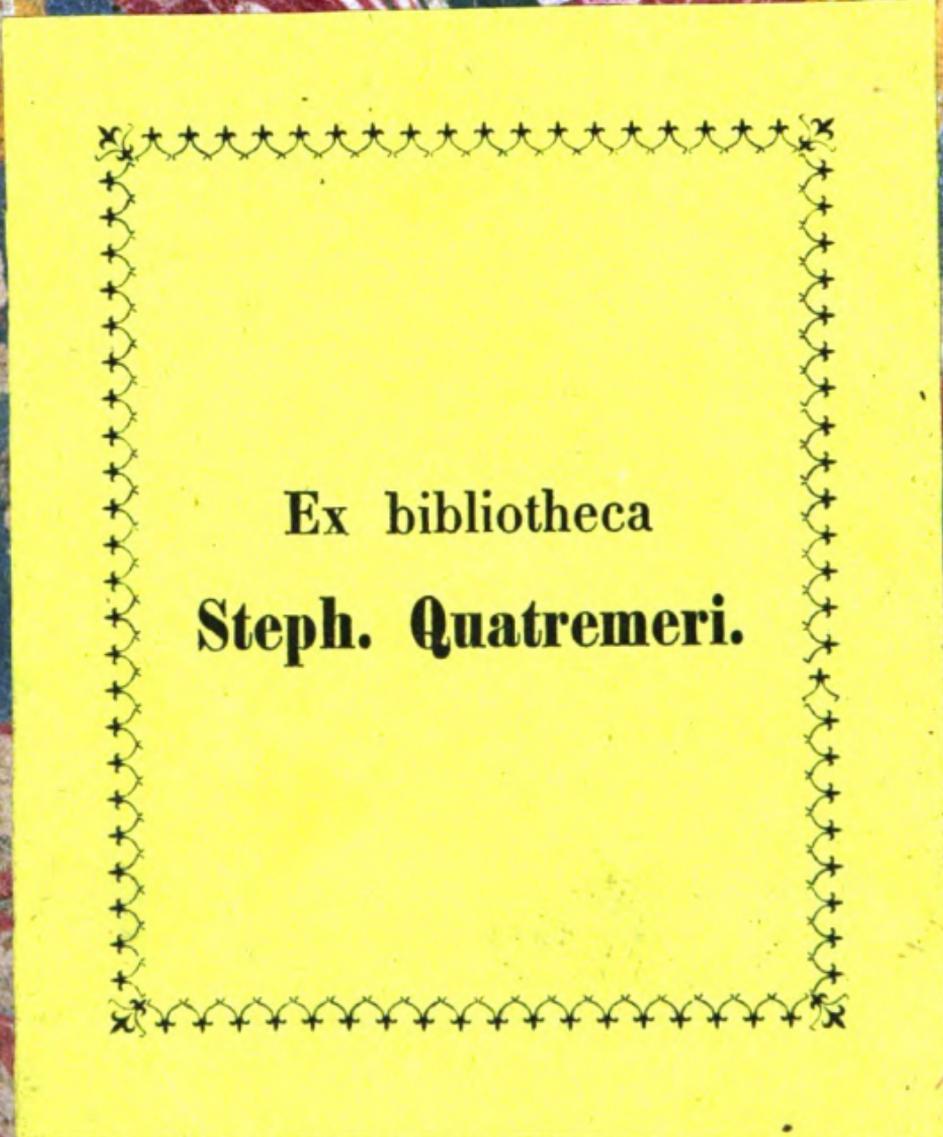
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

P. o. gall.

887

e



Ex bibliotheca
Steph. Quatremeri.



8 P.O. gall. 887^e

Linthaut

Misane

COMMENTAIRE
DE HENRI DE

LINTHAÛT, SIEVR. DE
MONT-LION, DOCTEUR
en Medecine:

sur

LE TRESOR DES TRESORS
DE CHRISTOPHE
DE GAMON,

Reveu & augmenté par l'Auteur.

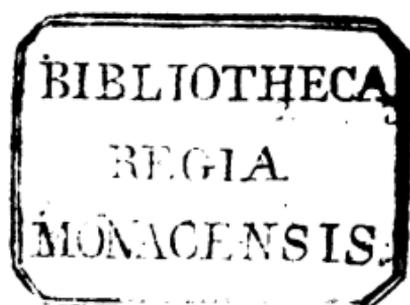


A LYON,

Par CLAUDE MORILLON, Imprimeur
de Madame la Duchesse de
Montpensier.

1610.

Avec Privilège du Roy.



BIBLIOTHECA

REGIA

MONACENSIS

1805



AV TRES-AVGVSTE
ET TRES-INVINCIBLE
ROY D'ANGLETERRE,
d'Escoffe, & d'Irlande.



I R E,

L'alegorique enfante-
ment de Latone en
l'isle de Delos , s'estant pluzieurs-
fois veritablement acompli en
vostre isle de la grand' Bretagne,
sous le labour plus qu'Herculien
de George Reppley , Roger Ba-
con , Raimond Lulle , & autres,
m'a obligé d'y adresser les heroi-
ques conceptions de ce grand
Poëte Christoffe de Gamon. le ne
voy lieu au Monde plus propre,

A 2

ny arbitre plus competent que
vostre auguste Majesté, pour déci-
der le different qui pourroit nai-
stre entre leur douce harmonie, &
le chant ennuyeux des Marsyes,
qui de tous tems se sont efforcez,
sous l'apuy de Midas, d'obscurcir
la splendeur d'Apollon, & le dé-
tenir, avec toute la science, dans
le triste fleuve d'oubly. Or nostre
Poëte l'en ayant vaillamment re-
tiré, je supplie bien humblement
vostre Royale Majesté d'estre son
deffenseur, & le recevoir d'aussy
bon cueur, comme vostre dévan-
cieré, l'incomparable Reyne Eli-
zabeth de tres-heureuze memoire,
daigna accepter l'offre du pe-
tit essay de ma premiere jeunesse.
Si elle trouva quelque goust en ce
fruit encore verd, j'espere que vo-
stre Majesté en trouvera bien d'a-
vantage en cetui-cy plus meur &
plus rare. Aussy est-ce le Prince
des

des vrais Medecins , le Phebus
unique du Ciel terrifié , le Tresor
de tous les Tresors de ce Monde,
& en fin le vray Phénix , lequel se
revivifiant , ne peut jamais perir.
Priant le Roy des Roys, Sire , que
de mesme vous puissiez perpetuer
vostre Royale lignée jusques à la
rezolution generale de l'univers.

*Vostre tres-humble & obeissant
seruiteur,*

HENRI DE LINTHAUT.

A 3



O D E.

Que de richesses dorées,
Que d'esclat pompeux de splendeurs,
O que de Royales grandeurs,
Que de lieses de Zirées!

Iamais le Peru dans ses ports,

Iamais la riche Taprobane,

Ny jamais la rive Oceane

Ne vit de si rares Trezors!

Voicy la corne d'Amalthee,

Voicy cette digne toizon

Que le magnanime Iazon

A sous sa valeur conquestée:

Voicy les sablons Lydiens,

Si bien qu'en un tems si prospere

L'avarice n'a plus que faire

De courre ez climats Indiens.

De fait le blondoyant Pactole,

L'Hydaspe au rivage gemmeux,

Le Bete, & le Gange fameux,

Où l'Or court en la vague mole,

Voyants que leur flot blondissant

N'est à ce Trezor comparable,

Font

Font paſſir de honte leur ſable,
Et ſ'en vont d'un pas languiffant.

O vrayment tresparfait ouvrage,
Où la grace & l'utilité,
Aportent la belle clairté
A noz yeux couverts de nuage,
Et vont deſcouvrants les erreurs
De ceux dont la ruze adultere
Abuſe du ſacré myſtere
Dont les Sages ſont amateurs!

Pour mieux priver noz yeux de voiles,
Icy d'un laſtre nompareil,
Dévanceants les rays du Soleil,
Flambent deux brillantes Eſtoiles.

Mais toy, qui d'un plus riche attour
Embellis de Gamon l'ouvrage,
Comment peut ton docte langage
Dorer l'or, eſclairer le jour?

Autre que ta plume ſavante,
Ne pouvoit, en tout l'univers,
Commenter la Muſe eloquente
D'un Gamon pere aux doctes vers;
Autre que ſa plume admirable
Ne pouvoit par un rare eſcrit,
Fournir de matiere ſortable
Au ſavoir de ton bel eſprit.

Ore, ſi l'implacable Envie,
Qu'aucun n'a peu faire mourir,

Contre vous deux o'oit courir,
Soudain elle perdrait la vie:
Joins, vous ferez tant redouter
Les traits que vostre plume eslance,
Qu'onques la mesme Resistance
N'y pourra mesme rezister!

Puis le Roy de la grand' Bretagne,
De voz escrits le protecteur,
Les fera resplendir d'honneur
Dessous l'esclat qui l'accompagne:
Et la Raison, a vous louer
De tous induira le courage,
Voyants, ravis, si docte ouvrage
A si docte Roy se vouer.

Que puissiez-vous, ô belles ames,
Castor & Pollux radioux,
Qui vous partagez gracieux,
L'heur de voz immortelles flammes,
Puissez-vous, francs d'obscurité,
Bien-heurants noz ames contentes,
Briller Estoiles flamboyantes,
Dans le Ciel de l'Eternité.

D. P.

LE



LE TRESOR DES
TRESORS DV
SIEVR CHRISTOFLE
de Gamon.

A un singulier amy.



ON^a Dieu ! mon cher Souci,
que je porte de haine
A ce tas d'Escrivains dont la
Muse est si vaine !
L'an^b tousjours chaud d'amour,
infecte l'univers,

L'autre^c pensant gagner, mesle la proze aux vers,
Le langage terrestre au celeste langage,
Et du parler commun fait un maquignonage.



BON droit le Poëte commence icy par une exclamation, & proteste qu'il abhorre ceux qui se servent des Muses sacrées en choses vaines & profanes. Je ne diray-point comme il l'a tesmoigné depuis, mesmement en sa Muse Divine, & plus nouvellement en sa docte Semaine. Oeuvre dont la beauté & l'utilité donnent autant de contentement que son arrivée a apporté d'estonnement ; voire que le Tems ny l'envie

ne pourront esbranler, comme basti sur la verité qui ne peut perir. Je parleray seulement du present Poëme, qu'il a reveu, augmenté, & repurgé des fautes nées sous ceux qui l'ayants arraché de son Jardin de Poësie, pour le transplanter dans les Muses r'alliées, & depuis, dans le Parnasse des Poëtes, ont changé l'intitulation de la piece, celé le nom de l'Auteur, & corrompu les vers en une infinité de lieux: faute jointe à la malice, & cousine du sacrilege. Voicy donques vraiment le Trezor des Trezors, dont le sujet n'a besoin d'autre intitulation; & qui comme tel, n'ayant faute de rien, nous donnera assez de sujet, sans rien mandier ailleurs: & par la varieté de ses richesses, nous fera jouir d'une matiere autant profitable qu'agreable, & aussi veritable que rare, comme nous verrons cy apres.

b Il taxe, en passant, ceux qui ne chantent & soupirent que d'amour, qui vraiment infectants le Monde, n'y servent qu'à corrompre les bonnes mœurs, dont il deteste la fole Poësie, tesmoin ce qu'il leur dit ailleurs, par ces vers,

*Amants que vous sert-il, d'une veine si vaine,
D'escrire tant de vers pour descrire une p...
Qui feinte, vous apporte un vray destournement,
Ne parlants que d'Amour, chanson tant rechantée,
Vous faites qu'à voz vers nulle amour n'est portée, &c.*

c Il ne parle point icy proprement de ceux qui par fois entremeslent des vers dans leur proze. (bien qu'il y faille apporter beaucoup de prudence & de dexterité) mais de ceux qui plus versificateurs que Poëtes, trempent l'aile à tous moments, & meslants le stile trivial & prozaique au langage celeste de la Poësie, abuzent du nom sacré de Poëte.

Ce n'est pas a tout , (mon Tout ,) que de bien ca-
queter,

Car il faut quelque-fois, en parlant, profiter.

Je veux ^b se prezantant un prezent profitable,

Maintenant maintenir une choze incroyable.

Je veux voler plus haut qu'onq ma plume n'a fait,

Aussi ^c le vray Poëte a plus que d'un object:

Voire donnant lumiere aux chozes tenebreuzes,

Aux rudes quelque grace , & croyance aux dou-
teuzes,

Je veux, ^d poussé du Dieu sur Parnasse adoré,

Te donner, veritable, un Poëme doré.

^a Nostre Poëte n'estime que le principal gize à estre fardé d'un beau langage. Car de fait, ce n'est pas qu'il rejette le bien dire : tesmoin la beauté de ses inventiōs, l'énergie de ses termes, la tissure de ses vers, l'aplicatiō des mots propres, & la diversité de ses ornements. Mais il n'affecte un simple caquet Rhetoricien, ny l'embarassant babil du dialecticien, ny la langue captieuze & sophistique, & abhorre cette sote & prezomteuze moquerie du Satyrique. Il veut donc passer outre en son discours, non par celuy qui n'est que trop vulgaire, & ne s'estend qu'à la superficie, mais avec raizons tresfermes, & tirées des entrailles des chozes, veut profiter au public. Ainsi il mesprize l'eloquence d'un Demosthene, Chryssippe & semblables, si elle n'est acompagnée de l'utilité: pensant, que s'il en uzoit ainsy, faisant profession de choses si sacrées, elle ne luy serviroit que d'oprobre.

^b Il declare icy comment il veut profiter, ne voulant-point que son parler soit semblable à l'arc de la nuée, ou à l'aparence del'Aube du jour

qui semble quelque chose à la veue, & n'est rien en effect : mais plustost au Soleil , realement tresutile & tresbeau. Il promet donc de donner un prezent profitable , & vrayment est tel. Car celuy qui l'a une fois receu, n'a afaire (apres Dieu) d'aucune chose qui soit au Monde, comme estant l'unique antidote & medecine pour les maladies quelles qu'elles soyent, le vray restaurateur de la vieillesse, & le trezor sans fin de toutes richesses. Ce qu'il promet & pretend montrer par la continuation de son discours. Mais tout ainsy que le sujet est plus occulte & sublime, la meditation en doit estre plus haute. Pourtant, puisque le premier sujet de ce discours est tel, qu'il n'est non plus comprehensible au sens, que Dieu mesme, il sera contraint de prendre les ailes de l'Aigle, à fin de voler jusques au centre du Soleil esblouissant, & en rapporter telle illumination que les yeux del'humain entendement le pourront aucunement concevoir. Voila pourquoy il se dispose à rechercher à ce coup le plus beau sujet, apres Dieu, de la sacrée Poësie, montant du ruisseau jusques à la vraye source.

e Le Poëte qui n'est meslé, & ne sait traiter de toutes matieres dignement & selon leur qualité, n'est pas vray Poete. Aussi Homere entre les Grecs, & Virgile entre les Latins, ont merité ce vray titre, & le montrent par leurs escrits: & nostre Poete, qui le merite aujourd'huy en France, le resmoigne luy mesme par les siens. Mais il se trouvera difficilement un sujet plus digne de ce divin exercice que cetuy-cy. Car cette riche matiere comprend en soy le mystere de la Creation du Monde, & des grandeurs & merveilles de Dieu: estant un vray Soleil, donnant lumiere,

pour

pour certain , aux choses tenebreuzes. Tout ce que la voûte du Ciel englobe n'est qu'une lumiere recelée sous un monstrueux voile d'obscurité. Ce que tesmoigne bien le peu de durée & la ruine de toutes choses. Car tout ainsi que la lumiere est cause de la vie, ainsi sont les tenebres celle de la Mort. Mais Dieu par un juste jugement les a associées à la lumiere, afin que tout perist en son tems , & la corruption & generation des choses naturelles ne cessast jamais. L'homme aufsy est du tout aveugle , & a besoin que les tenebres soyent illuminées par la lumiere , laquelle du-tout celeste & astrale , esclaireist la veue de l'entendement. Ainsin une lumiere reluit par l'autre , les tenebres estants discutées, & l'esprit n'estant plus captivé par une supine ignorance, se peut librement adapter la celeste impression, par laquelle il chasse hors la doute, & polist les choses rudes & raboteuzes, leur dōnant quelque grace, comme le Poete dit qu'il veut faire icy, où de fait , il marie dextrement au doux stile de la Poesie une haute matiere de Philosophie, & mōtre facile ce que la pluspart tiennent impossible.

¶ Dieu seul est le vray Phebus, pere de clairté, & juste distributeur de lumiere. Pource le Poete se dit poussé d'iceluy, suivant en celà les vrayes Sages, qui tous ont confessé tenir leur savoir de Dieu. De fait ce sujet est si divin, principalement en la seconde operation, comme le Poete declare amplement , qu'il est & a esté tousjours impossible , & sera à tous ceux qui viendront apres nous ; de le cognoistre d'eux mesmes , comme estant un secret qui fuit la cognoissance des plus grands & experts Philosophes du Monde. Car toute la raizon rezonnante du logicien, avec celle

le d'Empedocle, & d'Aristote, voire toutes les experiences naturelles defaillent en cela. De sorte qu'à bon droit Hermes trois fois tresgrand dit, *Je ne tien cette science que par l'inspiration divine.* Alphidius de mesme, *Saches, mon fils, que le bon Dieu a réservé cette science pour les posterieurs d'Adam.* Geber affirme le mesme en sa Somme, disant, *Nostre Science est en la puissance de Dieu.* Voila pourquoy, prenant pour ailes ce chariot de lumiere, le Poëte s'en vole sur le mont Parnasse, où Phebus prezide, & ayant recherché tous les creux & caveaux de cette montagne sacrée, a en fin descouvert une riche quarriere d'où il tire dequoy bastir & construire non un Poëme plombé, mais un Poëme vraiment doré, doré en l'ornement du discours, & qui plus est, doré en la verité des choses, dont il va gratuitement faire part à tous ceux qui s'en rendront dignes. Le say que nos chercheurs de Midi, à cette nouvelle, dresseront aussy tost les oreilles, & voudront en guize des anciens Argonautes, s'embarquer à la cōqueste de cette riche Toizō, mais je leur cōseille de differer un peu leur embarque mēt jusques sur la fin du discours de nostre Poëte. Cependāt ils pourrōt prendre avis s'il y aura de la tempeste pour eux, ou si, ayants vent en poupe, ils pourront aborder au port de sauveté.

*Et te jure^a qu'aucun craignant de faire faute,
N'a descouvert encore une chose si haute:
Mais ce n'est-point à toy que doit estre celé
Ce que sans pratiquer le Ciel m'a revelé.
Puis,^b tu n'en vzeras, tant je t'estime sage,
Pour de ton glaive armé de poison & de rage
Moissonner tes haineux, ny pour faire au gozier*

Des

Des grands Roys pour regner, pendre ton fer meur-
trier.

*Ny pour montrer encor maintes pierres Indiques,
Qui dévoient l'or fin sur tes doys magnifiques.
Ny pour, riche en habits, dans de l'or te porter,
Mais pour c^c sobrement. vivre, & le pauvre assister.*

Le soupçon legitime engendre une crainte de mesme, principalement lors qu'il se presente à nos yeux quelque aparance de mine ou tresbuchet sousterrain. C'est ce qui fait que nostre divin Poëte proteste à son fidelle amy qu'aucun n'a ozé devant luy reveler vn si grand secret, & luy veut faire entendre que si l'amitié qu'il luy porte n'enflloit sa voile, il iroit costoyant prudemment la rive à luy cognue, pour y faire aborder son vaisseau chargé de sa conqueste, plustost que de prendre la haute mer & s'abandonner au libre choix du pirate, pour se faire descharger à credit de la riche matiere qui maintient son navire roidement balancé contre l'orage. Il fait & tesmoigne que les Sages ont tousjours estimé fort dangereux de voir Diane nue, tesmoin le pauvre Acteon, qui changea son corps humain en beste, & son front ordinaire à des cornes de de Cerf. Il n'ignore aussi la substance de l'Oracle sacré, qui deffend de jeter les perles devant les porceaux. Dont à bon droit on a craint de faire faute. Que si cette rare Marguerite estoit vne fois estalée sur le Theatre universel, il n'y auroit aucun des spectateurs qui aussy tost ne la desi-
raist, & ne courust apres cette Atlante. Le brava-
che soldat quitteroit ses armes, le bien-dizant
avocat, son Bartole, le medecin ses Dieux, Hy-
pocrate, Galien, Avicéne, & l'Anatomiste sa cha-
rogne.

rogne. Voila pourquoy les Philosophes qui nous ont precedez, comme dit Alphidius, ont caché leur principale intention sous divers enigmes & innombrables equivoques, afin que la publication de cette science occulte ne ruinaſt le Mōde. Car outre la confuzion ſuſdite, le labourage ceſſeroit, le trafic ſeroit perdu, & n'y auroit perſonne qui ſe vouluſt meſſer de travailler, ayant en ſa puiſſance ce comble de contentement, & ne ſe fiſt acroire noble pour ſon argent, dont on pourroit bien dire, comme tresbien rencontra quelqu'un ſur cette nobleſſe baſtarde,

*Adieu valeur, adieu ſcience,
De Nobleſſe les deux piliers,
Puiſqu'on voit qu'un peu de finance
Annobliſt les Galleſretiers.*

C'eſt pourquoy Hermes s'excuſant, au commencement de ſon livre, dit, *Mes enfans, ne penſez-point que les Philoſophes ayent caché ce grand ſecret pour envie qu'ils portent aux gens ſavants & bien inſtruits, mais pour le cacher aux ignorants & malicieux.* Certes il y auroit auſſy dequoy ſe faſcher à bon eſcient: car comme dit Roſinus, *Par ce moyen l'ignorant ſeroit ſemblable au ſavāt, & les meſchants en uſeroyent, au détriment de tout le peuple.* C'eſt ce que noſtre Poëte veut faire entendre, comme nous verrons maintenant.

b Il prie & commande icy tacitement à ſon intime amy de ne déceler ce ſecret des ſecrets, & luy objecte, outre ces incommoditez, quatre malheurs capitaus qui viendroyent auſſy toſt à ſurcroiſtre, à ſavoir, la vengeance, l'ambition, le luxe, & la vanité. Certes nous cōcevons, outre vne infinité d'autres, ces vices déteſtables, en noſtre premiere generation. Nous les mettons de pouvoir en action ſi toſt que noſtre jeuneſſe :

vient

vient à bourgeonner: & ne commencants quasi qu'à espanir la premiere fleur de nostre Printems, voicy aussi tost le mouvement douloureux, vray prezage, du prochain enfantement de ces monstres hereditaires malagmez & incerez en nostre premiere matiere & substance. Si bien qu'il ne reste que l'eau convenable pour avancer la maturité de ce fruit dangereux. Mais où la trouveron-nous, qu'en cette herbe generale qui est convertible au bien & au mal, & sans laquelle ces monstres ne peuvent naistre, vivre, ny atteindre leur parfaite maturité? Si maintenant il estoit dangereux de découvrir l'herbe qui évacue le sang d'un, de deux, ou de pluzieurs hommes, à plus forte raizon devroit-on receler, voire enterrer le secret qui feroit distiler le sang d'un million de creatures humaines, & desborderoit une mer de cette noble & vivifiante liqueur. Car si une ame Neronne possedoit ce solide & sans fin augmentable nerf de la guerre, quelles horreurs, quelles cruautez, quelles furies ne pousseroit-elle dehors? Quelle seroit la digue & levée si ferme qui peust arrester la violente course de ce torrent? Certes il y auroit à craindre que renversant la palissade, & perçant les flancs, elle culbutast tout, & respendist ses inondations sur-tout également. L'ame feinte & masquée d'un ambitieux Nemroth seroit-elle plus arrestée en ses mouvements? Que si elle possedoit cette riche toizon, ne voudroit-elle pas effencifier ses conceptions erayonnées en Idée? Seroit-il bien possible qu'elle se contrinst si long tems sans jeter realmente les fondemens de ses chasteaux bastis en Espagne, & les pozer non seulement en France, mais par tout l'Univers? Si sans la jouissance

de oct

de cet inestimable Threzor , aucuns se sont bien
ingerez si avant, que d'attenter non seulement à
la Monarchie , mais au Monarque mesme , (tes-
moin l'accés de la fièvre pestilencieuze, dont la
France a esté travaillée si long tems , & auquel
elle a pensé rechoir durant la jouissance de sa
pleine santé) que péséz vous, s'ils le possedoyent,
quel seroit le remede convenable pour apaizer
l'insatiable appetit de ces estomacs gloutons de
domination? Vn Heliogabale se pourroit-il ac-
commoder à la diette quarantaine? Le fabuleux
Phenix & la rare Remore seroyét ils en assauré-
ce dás leurs cachez manoirs? Lepileptique mou-
vemét des danseurs ne saiziroit il pas le cerveau
& tous les membres de cet heureux possesseur
qui seroit enclin à cette folie? Le paillard se con-
tenteroit-il d'une courtizane? Le paizan de son
bureau, le marchand de sa sarge, le gentilhomme
de son latin? Ne voudroyent-ils pas tous briller
de clinquâts à l'Espagnole, & se porter dans l'or,
côme dit nostre Poète? Le galeus ne couvriroit-
il pas ses doys de maints diamants & rubis , afin
de cacher ceux de sa gale par de plus precieux?
Bref, je pense que les valées voudroyent estre
montagnes, & celles-cy nuées? Les ruisseaux une
grande riviere, & celle-cy la pleine mer. Et ainsi
verroit-on une confuzion universelle, & un
Chaos plus veritable que celuy d'Ovide. Ce
qu'estant convenable d'obvier, oyons nostre de-
voir que nous propose nostre excellent Poète.
c Il dit qu'on doit seulement rechercher ce
Trezor pour vivre sobremét en tout & par tout
& assister les pauvres , ambition à la verité sain-
te & profitable autant pour l'ame que pour le
corps : dequoy je ne puis discourir icy plus au
long,

long, puisque ce saint sujet s'offre plus ample-
ment cy apres. Car voicy pour commencer à
entamer une si belle matiere, où nostre auteur
gardant l'ordre requis à l'intelligence de cette
science, & pour nous y donner plus facile en-
trée, nous montre la procedure de la Nature
en la generation des metaux.

*Or en a l'age lointain, que l'equitable Astrée,
 Estoit, non encore Astre, icy bas honorée:
 Qua^b Ceres, que Denis, que Priape germant,
 Sans semer, sans tailler, sans planter nullement
 Ez plaines, ez, costaus, ez riants jardinages,
 Raportoist les espyz, les raisins, les herbages:
 Qu'on ne voyoit briller la fureur sous le fer,
 Ny renverser les pins pour traverser la mer:
 Que les beufs ne mouroyent frapex des mains hu-
 maines,
 Et l'avarice encor n'avoit borné les plaines.*



a Le Poëte voulant comme toucher au doylà
 premiere voye de Nature, & minuter le com-
 mencement de son operation quant à la genera-
 tion particuliere des metaux, nous propose icy
 l'âge generalissime de tous âges, par la iustice
 non entores corrompue, par la multiplication
 fraichement commandée de la bouche du Crea-
 teur, & par toutes les commoditez & plaizirs
 arrivés sans peine. Ainsin il nous met devant les
 yeux la reculée antiquité, objet de la matiere
 qui est la generation de l'or & des autres me-
 taux, sujet de son Tresor des Tresors.

b Avant que passer outre, il faut icy remarquer
 une grace, & comme un don particulier à nostre
 Poëte, d'entrelasser parmy les diverses fleurs de
 fcs

ses Poèmes, sans contrainte, & comme insensiblement, des rapports ores à deux, ores à trois, ores à quatre colonnes. L'en donneray à la curiosité des lecteurs ces exemples; dont cetuy-cy tiré du second jour de la Semaine, est à deux colonnes, ou vers coupez:

*Le Loup joyeux de sang, le hibou malheureux,
Escumeur de la nuit, hôte des bois ombreux,
En-vain cherchant l'espaix, en-vain cherchant les ombres,
Des plus obscures nuits, des forests les plus sombres,
Feroit sonner ses pieds, feroit pleindre sa voix,
Tousjours de jour ex. champs, tousjours de jour ex. bois.*

I'en ay remarqué un semblable dans la Muse divine, en la vocation des Gentils. A trois colonnes, outre celuy que nostre texte nous fournit, je rapporteray cet exemple puizé dans ladite Muse divine, au Dialogue de l'ame & de Christ:

*Bref, le ris, le baizer, & l'agréable cours
De mes yeux, de ma bouche, & de tous mes discours,
Sur tout arreste, embasmes, entièrement consente,
L'humain regard, la leure, & l'oreille escoutante,
Mais ce glu, cette odeur, ce plein contentement,
T'est sans force, se peut, t'engendre du torment.*

A quatre colonnes, j'en allegueray ce seul exemple du settiesme jour de la Semaine, où il semble qu'il ait esté d'autant plus heureux que ce raport est plus riche & difficile que les autres,

*Le cliquais, l'esclair, la pointe, la fureur,
Des armerres, des feux, des estoics, du veincneur,
Estourdift, esblonift, outre-perce, desnie,
Las oreilles, les yeux, l'adversaire, la vis.*

Ses escrits artificieux nous fourniroyent encore d'une autre sorte de raport, qui se fait dedans un mesme vers. Mais cette façon estant plus ancienne & connue, nous la laisserons maintenant pour reprendre nos brizées.

Bref,

Bref, ² en l'âge doré, s'il le faut croire ainsi,
Nature qui de l'homme avoit plus de souci,
Ayant fait l'or ex creux de la Terre profonde,
Le pouffoit d'elle-mesme aux yeux de tout le Mōde;
Et le Monde, au bezoin, saoulant ses cofres d'or,
Ne s'enqueroit content, d'où sortoit ce Trezor.

Il décrit icy les felicitez du premier âge,
nommé doré par les Poëtes, & par eux collo-
qué, non sans mystere, sous le regne de Saturne.
Age où le fer n'avoit encore esté batu en lames,
où la Terre de son gré, sans cognoistre le soc de
la charrue, enfantoit ses fruits, & de mesme pouf-
foit, comme pour parade, ses grains d'or, brillans
parmy l'arene des rivieres, & sur les croupes
des montagnes. Or en leur fraiche generation
nos premiers parents apercevants ces choses, &
ayants encores le jugement solide, acompagné
de la science & cōnoissance interieure des Crea-
tures, par lequel le premier homme jugea incon-
tinant le naturel de tous les animaux, seurent
aussy tost la vertu & proprieté que la Nature
couvoit sous cette esblouissante couleur : & ti-
rants le vray Soleil de ce Soleil terrestre, le
mirent en usage pour le corps & la santé. Ain-
sy l'or relmizoit par tout en vertu & en quantité:
mais estoit plus requis pour la vertu, n'en ayants
les hommes à faire pour autre sujet. Car le par-
tage de la Terre n'estoit encore fait, la balance
n'estoit en usage, l'avarice n'ostoit le doux som-
meil aux humains, & ne troyoit ce fascheux mot
de *Tien* & *Mien* en la bouche des hommes. L'or
estoit cōmun, & n'y avoit rien de plus precieux
ny plus mesprizé que l'or. Mais la sage Nature,
prevoyant que la malice des successeurs seroit
que

que ce metal seroit la ruine de tout le Monde,
fit en sorte qu'il ne se peust aizement trouver.
Aussi n'eust-il esté desouvert sans la trop cu-
rieuze veue de celuy qui premier l'arracha du
ventre de la Terre, dont pour l'abus qui s'en est
ensuiui, le Poëte se plaint au Troiesime jour
de sa Semaine, quand il dit,

*Mais bien fut malheureux ce pénétrant Lincée,
Qui dardant los rayons de sa uene insensée
Dans les profonds secrets des cauius infernaux,
Fis connoistre au Soleil le Soleil des metaux.*

Mais oyon maintenât les particulieres raisons
& les effects du mescontentement de la nature.

*Mais^a depuis qu'au desceu de la simple Iustice
Les Mortels eurent fait trop immortal le vice:
Qu'on vid trembler l'uyroye ex. querets fromiëteus,
Et le chāpestre ex. chams paistre en doute ses beufs:
Nature se faschant de l'Humaine nature,
Cacha l'or precieux dedans la Terre obscure.
Humains, non plus humains, dit-elle, en le cachāt,
Vos maux feront changer le pur or en argent,
Le pur argent en fer. & puis le fer encore
En l'airain, dont le front de fauve se colore,
Puis ce fauve metal en l'estain passissant,
Puis ferez l'estain paste estre plom noirçissant.
Quand^b vous estiez parfaits, je tendois à parfaire
Tous les metaus en or, & rien n'estoit contraire.
Ores, quoy que je tende à les rendre parfaits,
Diuers empeschements nuiront à mes effets,
Voire & pour les trouver, il faudra que l'homme
Par les portes d'horreur, dans le terrestre ventre.
Et tout ce que cette monstrueuze Hyde, enfant
de la terre de la face d'Ëve, se forma en par
la cre*

la credulité d'Adam , pour estre en heritage à toute sa posterité, cōmença à pulluler ses testes: Nature , passissant de voir ce hideux animal infecter l'humain lignage , & craignant qu'imbu de son pernicious venin , il la violast, s'enfuit, & cacha son tresor doré dans le profond centre de la Terre , ne laissant à l'or que l'apparence du lustre qu'il avoit au-paravant: C'est ce que veut dire nostre Poëte, descrivint icy sommairement les maux que le vice a attrainez au Monde.

Or sur le changement de ce premier âge en celuy de fer , j'ay remarqué au premier livre de ses Pescheries , ce trait qui n'a point mauvaize grace,

*Tost apres les plus obstinez,
Se virent ailleurs destinez:
Qui du fer escorche la Terre,
Qui bat, qui cecind la cimeterre,
Qui vers les arbres plus haults,
Qui subtil, en creuze des nauz,
Qui par escumeur, en tristique,
Qui s'en sert pour la guerre inique:
Tout changea d'yc.*

Pour ne passer icy legerement ce qu'il dit que Nature a caché l'or, il faut sçavoir que le sens de cacher, est du tout allegorique. Car jaçoit que l'or ne se trouve la pluspart, qu'aux profondes entrailles de la Terre, si est ce qu'on le trouve aujourd'huy en pluzieurs endroits des Indes dans le sablon des Rivieres , comme nous dirons en son lieu, & au pied des montagnes, en terre seulement de la profondeur de deux pieds. Aussi faut-il considerer ce que dit Rasis , au livre de la Divinité; *Sachés que les choses naturelles sont par un si subtil artifice: concertées ensemble, qu'en chaque chose est chaque chose en puissance, & en acte.*

qu'on ne la voye en effect. Et Albert, au livre des mineraux, dit que l'or se trouve par tout, parce qu'on ne voit aucune chose elementée dans laquelle on ne trouve naturellement l'or au dernier raffinemēt. Puis, il prouve que la plus grāde vertu minerale est en chaque homme, & principalement entre les dents. Ce qu'affirme le docteur Penot, disant avoir esté trouvé de l'or fin en grains longuets entre les dents des corps morts. Nature ne l'a-telle donc pas bien caché, puisque l'homme cherchant l'or ailleurs, ne se prend garde qu'il ressemble celuy qui cherchant son asne, estoit monté dessus. Qui pis est, il tient à toute heure la miniere d'or dans sa main, & ne la cognoist point; & quand il la cognoistroit, il ne l'eust sauroit tirer sans la permission de ladite Nature,

et l'aide de l'Art. Voilà dōques l'or bien caché, voilà ses profondes cavernes, & voilà en fin, ô mystere! l'or du siecle doré, mussé au plus profond centre de l'or mesme. Nature avoit raison, Dieu le voulant ainsi. Car il n'estoit pas raisonnable que celuy qui avoit tant méprisé la lumiere, & embrassé si fort les tenebres, jouist de la veue de cet Astre resplendissant. Cette Geantomachie du peché menaçoit déjà l'humain lignage de destruction totale. Nature redoutoit aussy quant & quāt la retrogradatiō de ce beau Soleil terrifié jusques à la forme du plom vil & abject. Voila pour consturer la raison generale & particuliere pourquoy l'or est si caché aujourd'huy, & ne brille plus par tout, comme il faisoit sous le regne de ce premier Roy de Crete.

6 Dieu avoit au commencement créé toutes choses bonnes & parfaites, mais la cheuté de l'homme, introduisant avec elle les maladies, &

finale

Enfin la Mort, introduizit aussi les maladies & la mort des metaux. C'est surquoy s'excuze icy la Nature, & les empeschemens qu'elle met en avant, sont les maladies des metaux imparfaits, qui n'est autre chose qu'une humidité superflue, adherante au Mercure, & un souphre combustibile se tenant au souphre naturel & incombustibile. Or tant que ces deux superfluités demeurent, les metaux sont malades, perissent & meurent finalement. En cette sorte lors qu'à l'eau adherante au Mercure desdits metaux, survient d'autre eau des nuées, l'humeur radical, ou Mercure est noyé, & tout le metal se rouille & perist petit à petit. D'autre part, si au Souphre naturel & metallique arrive davantage de souphre combustibile, soit par l'ignorance des Alchimistes, en leurs cémentations, & calcinations, ou par la faute des fondeurs, le souphre combustibile s'augmente & s'enflambe, dont il destruit le metal, & le consume. Ainsi s'ensuit la mort d'iceluy. Car l'esprit s'envole, forcé par ces violents efforts, comme ne pouvât long tems demeurer en un corps sale, maladif & infect. Si bien que cette crasse cauzant l'imperfection des metaux, empesche que la Nature ne peut du premier coup en faire de l'or: comme nous dirons cy-apres plus amplement.

*C'est pourquoy l'œil ravi, voit des riches metaux
Bagarde² ores commize aux dents des animaux.
Les serpents cavernieux, & les dragons terribles,
Voire & les noirs Démons, hastes des monts horribles,*

*Resistent courageux, à ceux-là que le gain
Pousse à foïiller, hardis, dans le terrestre sein!*

B

Mais quoy ? Lon^b s'est enquis, tant la nature
humaine

Preferre au doux repos, souvent la dure peine,
Lon s'est enquis plustost d'où le metal provient,
Que pourquoy tant caché Nature le détient.

a Le Poëte décrit icy brievement la peine qui
accompagne ordinairement ceux qui sont trop
adonnez à la recherche des veines profondes des
mineraux: & touche les hazards auxquels se trou-
vent quelque fois envelopez les miniers, leur
propozant les morseures des bestes venimeuzes,
la peur Panique qui les accompagne le plus sou-
vent, & outre cela l'illuzion, & les embusches
Diaboliques, lesquelles, comme il est advenu
souvent, les aveuglants par l'aparition d'une vei-
ne fantastique les incitent à creuzer tousjours,
sans se donner de garde que tout à coup ils se
voyent baignez jusques par dessus la teste, ou
estans acablez par les piéces des rochers, peris-
sent la pluspart miserablement. Agricola racon-
te en un Dialogue nommé le Berman, qu'en une
mine d'Aonenberg en Allemagne, nommée la
Corinne-Kozée, un Démon tua tout à un coup
douze miniers: de sorte que ladite mine a esté
delaisée, quoy qu'elle regorge en argent. le lais-
se à part les maladies, mauvaizes couleurs, tré-
blements de membres, & en fin la brieve vie
qu'en rapportent la pluspart de ces perceurs de
montagnes.

b Il démontre en suite la vanité de ces cer-
cheurs moralistes, lesquels devoient, avant que
descendre dans ces gouffres effroyables, savoir
pourquoy Nature a tant caché les metaux, &
ne les fait esclorre sur le dos de la Terre, com-
me

convenant
de Rose

me elle fait les vegetaux & animaux. Car par ce moyen, ils fussent plustost parvenus à la possession de la vertu & utilité, que de la veue & maniment de ces corps solides, lesquels demeurâts en la forme de leur lourde masse, ne profitent en rien: mais sont plustost cause de mal que de bien à la vie humaine. Veue que comme dit nostre Poëte par cette belle sentence, au troiziesme jour de la Semaine,

*L'Or en ce tems ferré qui de vertu n'a cure,
Est des vices humains l'inhumaine pasture,
Un charme de l'esprit, apast des desloyaux,
Semence de soucys, element de tous maux.*

Nous quitterons donques ces entreprizes facheuzes à ceux qui aiment mieux la coque que le moyeu, l'ombre que le vray corps: & procederons par voye de composition à la vraye anatomie des metaux & mineraux. Mais avant que venir à leur particuliere generation, nous deduirons la production generale. Et ainsin endoctrinez en la vraye connoissance de la creation de toutes les parties de nos sujets, nous parviendrons aisément à la parfaite construction du corps metalique. Lequel rezolvant apres recherche en ses parties, nous pourrons sans faillir, imitâts Nature où il sera necessaire, parvenir par une exuberante decoction à une vertu seminaire & multipliante des metaux. Dont pour bien entendre nostre Poëte, en ce qu'il châte tresdoctement de la naissance de ces corps astrez de nostre basse Astronomie, il faudra prendre la matiere un peu de plus haut, declarant comme la Nature besoigne ez antres de la Terre. Ainsin l'on apprendra en quoy l'art la peut ensuivre, & consequément quelle est la matiere requize pour les parfaire

sur terre. Car en cecy consiste le principal bus où doit vizer le vray Philosophe, comme Geber l'en exhorte au commencement de sa Somme: & Avicenne defend de s'entremettre de pratiquer cet art Royal, si premieremēt on n'a connu le vray. fondement & matiere des mines. Nous commençons doncques à la generation de la matiere générale des metaux, qui est le Mercuré. Nous pozerons six chefs, & viendrons premierement à ce qui est meu, secondement à ce qui fait mouvoir, tiercement au lieu ou terme d'où vient ce qui est meu, quatriesmement au lieu où il est porté, en cinquiesme lieu, ez voyes par où il passe estant engendré, & finalement à ce qui excite le moteur.

Ce qui est meu est la matiere du Mercuré, laquelle n'est autre choze qu'une humidité visqueuze & subtile, comme dit Albert, & Geber qui affirme le mesme en sa Somme, & Aristote, qui dit au quatriesme des Meteores, que tous simples qui sont congelez par le froid abondent en leur premiere matiere en humidité aqueuze. Il faut à present considerer que cette matiere aqueuze remplit tout le ventre de la Terre, & est un suc coagulable, lequel est la premiere matiere du Mercuré & la plus reculée des metaux, engendrant en outre toutes choses par le moyē de son agent, qui est le moteur, car elle ne peut produire soy mesme, & cet agent n'est autre choze qu'une façon de terre minerale, qui est comme la creme & graisse d'icelle, laquelle Nature, comme toute savante, adjoint à la matiere visqueuze. Ainsi se produit le Mercuré de ces deux, agent & patient, ou humidité visqueuze & terrestre exē subtilisée, & par ce moyen est double, ayant

ayant en soy son souphre ou terre, qui ne differe
 d'avec l'humidité visqueuze, sinon entrant que
 ladite terre est plus cuite, & par consequent plus
espoissie, & en un mot, un Mercure joint à son
 soufre homogene inseparablement. Ainsin en-
 trent en la generation du Mercure deux humi-
 ditez visqueuzes, l'une au dehors & extrinseque,
 que nous avons nommée patiente, l'autre au de-
 dans intrinseque & agente. Lesquelles sont tel-
 lement meslées ensemble, que toutes deux ne
 sont qu'une simple matiere, laquelle ne peut en
 partie estre consumée par le feu, qu'elle ne le soit
 entierement. De cette admirable mixtiõ est pro-
 creé le Mercure que nous voyons communément.
 Ce que nous certifie Arnold de Villeneuve quãd
 il dit que ces deux susdites matieres sont con-
 jointes parfaitement dans le Mercure, & le terre-
 stre retient l'humide avec soy: ou l'humide l'em-
 porte. Le mesme affirme aussi Albert le Grand,
 qui recherchant les causes des compositions me-
 taliques, a tresbien remarqué, considerant pour-
 quoy l'argent-vif est toujours mouvat, que c'est
 pource que l'humidité surdomine en la partie
 terrestre, comme par mesme raizon, s'avoit par
 leur mistion indicible & univoque, le terrestre
 dominant sur l'humidité, est cause que l'argent-
 vif ne mouille les mains, ny aucune choze qu'il
 touche, excepté ce qui est de sa nature. Quant au
 troiziesme poinct, à s'avoit le lieu ou terme d'où
 vient ce qui est meu, ce sont les cavernes des ter-
 res minerales, comme tesmoigne Albert en son
 livre des Simples metaliques. Et en cecy s'acor-
 dent avec luy Geber, Aristote, Arnaud de Ville-
 neuve, Bonus Italien, &c. Le quatriesme poinct
 est le lieu, où il est porté: pour lequel il faut

§ⁿ,
 agent
 en A. considérer que Nature ne pouvant estre oyzive, pouſſe le Mercure à rechercher son agent, lequel nous appelons communément Souphre, qui est en meſme degré, faizant comparaizon de luy à l'argent vif, que la prezure en la comparant au laiët, l'homme à la femme, & l'agent à la matiere ſujette. C'est donc vers ce lieu où le Mercure est naturellement porté par la Nature, comme enſeigne Iſac Holandois en son livre des euvres mineraux: qui dit en outre, touchant le lieu où il paſſe, que le Mercure venant premierement à estre converti en une exhalaizon, s'evapore par les ouvertures des mines, qui est son ſeul paſſage.

Or ce qui excite le moteur se fait par un mouvement extérieur, qui n'est autre chose que l'action du Ciel: comme en cecy ſont d'acord tous les Philozophes tant anciens que modernes. Dont nous concluons, que par l'infatigable mouvement des flambeaux celestes, pleins d'un feu actif, la Terre est comme engrainée & fecundée, & recevant cette influence, est d'autre coſté pleine d'un feu vaporeux, que la Nature alimente d'une eau minerale, par la concoction de la matrice de la Terre, & prend corps, devenant un ſuc coagulable, par le moyen de ce qui meur, qui est la viſcozité terreſtre. Doanques la matiere trouvant son agent extérieur ou prezure, devient une terre qui contient en ſoy la matiere du haut Ciel, comme teſmoigne Penot en ſes axiomes Magiques. Ainſi naiſt le Mercure des Philozophes, qui n'est autre choze que l'eſprit du Monde, devenu corps au centre de la Terre: duquel nous parlerons plus amplement en ſon lieu. Procedon donques à la generation des metaux, qui se fait de la terre minerale que le docté

Liba

Libavius appelle Chalcanteuze : Metaux ayants pour matiere le Mercure, & pour forme le Souphre ou agent exterieur qui le congele. D'où vient que le Mercure est dit la mere, & le Souphre le pere des metaux, le Mercure principe fe-
minin, froid & humide, & le Souphre principe masculin, sec & chaud : cōme ledit Libavius tel-
 moigne & en discours plus amplement en son li-
 vre de la nature des metaux. Or des metaux au-
 cuns sont parfaits, autres imparfaits. Les parfaits
 sont ceux que la nature a amenez jusqu'au terme
 absolu du genre metalique, & sont Argent & Or.
 Donc pour passer outre, nous reviendrons à no-
 stre Poëte, que le Lecteur pourra plus aizement
 entendre par nostre introduction precedente.

*Donques^a l'or esclatant, Roy de toute la bande,
 Ce metal traine-gens, qui chaud, sur tout cōmande,
 Vient d'un^b Souphre subtil, par rougement joint
 Au blanc & vis argent, qui pur, ne brula-point.*

^a Ainsi que le Soleil celeste est le centre du
Ciel, & Roy des Estoiles, principalement des
 Astres estivaux, le Lion le Roy des animaux ir-
 raisonnables, & l'homme de tous les animaux;
 Ainsi l'Or est le centre, Soleil & Roy des metaux,
 & la creature la plus noble que Dieu ait créee
 apres l'homme. Car il n'y a rien au Monde qui
 soit de son genre ne rien si precieux, pourtant est
 & devoit-il estre l'ornement des Roys & Mo-
narques.

^b L'Or est donques le plus parfait metal, sub-
 sistant d'un tresmeur & trespur Mercure & estant
 par la force d'un tres-excellent Souphre, cuit &
 mixtionné avecques luy, est rendu tres-ferme.

= trescompact, & orné d'une teinture citrine, & en
 = somme n'est qu'un Mercure tresexquizemét cuit
 = & tresconstamment coagulé. Car quand le Sou-
 = phre rouge & pur se mesle avec le blanc clair &
 = pur Mercure, il congele ledit Mercure, & lors
 = cette matiere devient un jaune & reluizant Arse-
 = nic, plus subtil & plus pur que l'Arsenic blanc,
 = & le plus grand venin du Monde. Que si un
 = grand & puissant cheual en avaloit une once, il
 = mourroit sans doute: comme tesmoigne Isac
 = Holandois en son premier livre des mineraux.
 = Car ce venin s'adresse du premier coup au cueur
 = par une vertu magnetisme, & de là s'espand en
 = un instant par tous les membres, infectant mor-
 = tellement par-tout où il passe, & cauzant ainsi
 = le trespas, non seulement à l'homme, ains à tous
 = animaux également. Mais par longueur de tems,
 = & par l'action du moteur externe & interne, le
 = venin se recule dans l'interieur de la substance
 = de l'Or, ramenant au dehors la partie familiere
 = à Nature. De sorte que cette matiere qui para-
 = vant estoit un tresgrand & funeste poizon, de-
 = vient maintenant par le pouvoir de l'art une me-
 = decine tres-excellente. Car cet axiome est cer-
 = tain,

*Quand la chose qui est dans le centre
 d'un sujet en pouvoir, vient en action,
 la chose diffuse par effect en la circon-
 ference, se cache au centre en pouvoir.*

De sorte que l'or mis en action devient l'uni-
 que ferment de la vertu Solaire, existant vola-
 sile & spirituel dans les choses radicales des
 metaux

metaux vegetaux & animaux. Ce que ne devroyent ignorer nos medecins putatifs; en outre nos tireurs de teintures devroyent considerer que l'or en son manifest est bien citrin, mais en son occult extremement rouge. Pource n'est-il pas seulement teint luy mesme, ains donne une teinture abondante aux autres, & est un principe & seminaire du Souphre parfait. Il porte en son front la chaleur seche moderate, & cache en son profond le feu de la mesme Nature. C'est pourquoy il a en soy la semence masculine, & une splendeur amiable & attrayante, dont il est courtizé de tout le monde. Il imite la Nature de son pere celeste, dont il est le Soleil des Chymistes, mais plus legitiment des vrais Philosophes. Et tout ainsy que le Soleil du grand Monde, estant au Signe du Lion, darde sur nostre Meridien ses plus cuizantes flamesches: ainsy l'or estant décorpore par l'artiste jusques en sa couleur plus haute, à sçavoir obscurément sanguine, est en sa propre maison, nommé le Lion terrifié, & communément apelé Lion rouge, se comparant au Lion d'Afrique quant à son exterieur, mais en son operation & vertu, plus proprement au cuer de l'homme. Il sympathize à l'Elixir occult des vegetaux, mais principalement à l'Astre du vin, lequel n'est autre chose que sa quint'essence. Il ne communique qu'avec le Mercur sept fois mortifié par les bains vitriolez de Hongrie, avec lequel apres, comme dit l'allegorique fontaine du Trevizan, il se mesle inseparablement. En fin, ce metal traîne-gens, (comme le nomme proprement nostre Poëte) fait son arsenal & ses munitions, pour la guerre contre le Duc Mercure, d'orpiment, de sandara-



notre

soe

verba

idem

Dieu

Ryplee

Nota bene finem hujus paginae

ce, de souphre fixe, précipité fixe, cinnabre, anti-
moine &c. Nous laisserons encore les disiectiōs
de ces esprits incorporez à noz faiseurs de cen-
dres, & retournerons à la generation plus exacte
de nostre Roy sousterrain.

Notez donques que l'Or s'engendre en deux
façons, la premiere, quand le Mercure exhalant
par les fentes de la mine, rencontre le Souphre
des Philosophes rouge, & pur, dont se fait l'Or,
Nature separe de luy l'agent extérieur, qui
n'est qu'ũ Souphre. Voila pourquoy l'Or est plus
parfait que les autres metaux, & les autres me-
taux moins parfaits, parce que leur Souphre ou
agent extérieur n'est encores separé. D'où vient
que l'un demeure plom, l'autre estain, l'autre
cuivre ou fer, n'estans amenez à cette simplicité
de l'Or, sinon par une longue & labourieuz de-
coction de la Nature, qui n'a autre intention
que de purger les metaux de leur Souphre. Car
ce qu'elle fait en la premiere operation par une
parfaicte decoction, elle le faiet en la seconde
par vne longue & continuelle digestion, dige-
rant & purifiant les metaux peu à peu, tāt qu'ils
soyent reduits en Or. Et cecy est la seconde ge-
neration de l'Or, dont le Poète parlera cy apres,
& dont le bon Trevisan dit, *Le Souphre n'est au-
tre chose que pur feu, a s'avoit chaud & sec, cachez,
au Mercure qui est par long tems en la miniere,
meu par le mouvement naturel des corps celestes,
& se mouvāt ainsi se digere en luy le froid & l'hu-
mide.* Dont selon les degrez des alterations il est
changé en diverses formes metalliques. comme
nous dirons tantost, Car voicy nostre Poète qui
ameine maintenant sur le Theatre l'Argent,
pour luy faire jouer son personnage en son rang.

L'argent,

Applo
en
naturel

L'Argent, ^a Or imparfait, qui son maistre maistrize,

Où defaut la chaleur & la couleur requize,
Se va de ^b pur Mercure ex mines produizant,
Et de Souphre trespur, blanchastre, & reluzant.

^c Comme on void ces Bernards, sur les veves Tethydes,

Se former au patron des coquilles humides
Qu'ils revestent tous nuds, quand la jeune saison
Et leur muable instinct, les change de maison:
Ce blanc metal se forme en bestes dessous terre,
Suivant les creux retors des veines de la pierre.

^a Dieu n'a rien créé solitaire, ains a donné à chaque masse la femelle, aux poissons, aux oyzeaux, aux bestes, à l'homme, aux herbes, aux plantes, & aux choses sensibles & insensibles, afin que par la conionction des deux sexes se continuast la propagation des especes de toutes creatures, excitée par la continuelle influence du Ciel, qui mesme a la femelle, laquelle est la Lune. De fait, il est raizonnable que celuy qui marie, conjoint & engendre toutes choses icy bas, ait aussi la moitié, pour luy aider à l'exécution des commandemens de l'Exernel. Voila pourquoy la Lune a la charge des Estoiles hyvernales, dont elle est le centre, comme le Soleil l'est des Astres estivaux. Et tout ainsi que le Phobus celeste est le pere de nostre Soleil, ou Or, ainsi cette Diane est la mere de nostre Lune ou Argent. Et tout ainsi que la femme est moins parfaite que l'homme, l'Argent est moins parfait que l'Or en toutes ses parties, qui sont le poids, le son, la couleur. De sorte qu'il demeure tousjours quelque chose à parfaire en elle, qui

jamais ne vaudra rien, si elle ne s'acorde en tout & par tout avec l'Or son legitime espous, quitât l'amour & la prezomption de soy-mesme, qu'elle cache sous le masque fardé du Souphre ou agent exterieur, lequel perd quant & elle tous les autres metaux quand ils passent par le bain chaud de Vulcan.

La generation de l'Argent ne differe guere de celle de l'Or. Car quand le Souphre blanc & net tombe dans l'Argent-vif pur, alors par la cōmision de ces deux s'engendre l'Arsenic blanc, qui est aussi un dangereux venin, toutes-fois moins que l'Arsenic rouge. La Lune donques est un métal parfait, (mais un peu moins que l'Or) blanc, composé d'un Mercure pur & quasi fixe, & d'un Souphre blanc & net, qui n'est pas du-tout achevé de cuire, & toutes-fois est presque fixe comme le Mercure. Pourtant n'endure celle le cœmēt Royal, l'Antimoine, Souphre, cadmie, &c. Et peut nonobstant estre fixée par cœmentation physique ou réduction en la premiere matiere. Elle se dilate moins que l'Or sous le marteau, & se laisse, comme luy, tirer en filets tres-subtils. Elle est la Lune des Alchymistes, & l'Or blanc des vrays Philosophes. Car

La Lune du Ciel n'est pas la mere de la Lune terrestre des Philosophes, mais un certain Mercure celeste, premiere creature de la Nature.

Les anciens Philosophes consacrent à cette Lune terrifiée le cerveau de l'homme, mais principale

galement celuy de la femme, estant raizonnable que l'effect homogene quadre en tous ses mouvements avec son plus proche objet. Elle a pour son siege & tabernacle le Cancere sousterrain, qui est le Mercur vulgaire, comme l'Or, le Lion ou Mercur corporel. Dont estant passée par les mains des Philosophes, elle donne une teinture blanche, & est la mere de la naissance & production phyzique, comme l'Or le pere. Elle a le corps moins compact que l'Or, & pource est plus haut-parlante & esclatante. Aussi ne peze-telle point tant que l'Or. Elle a son magazin fourni à part, de cinnabre, sublimé fixe, sel Armoniac fixe, Aymant, Souphre fixe & blanc, & des sels qui ne craignent le feu, pour faire la guerre au Mercur, toutes-fois avec une pretention autre que celle de l'Or, n'accordant avec son es-pous, qu'en l'assassinat & mort de ce pauvre jouvenceau, qui ne parle pas sans raizon, quand, plaignant son dezaistre, il dit

Et en ce me © en Cassane me fixant de occident

Ceux que j'ay engendrez me tuent.

Elle est la porte du Ciel, & cache en son interieur le manteau azuré de la voûte celeste. Elle s'engendre en deux façons, comme le Soleil, & en parlerons encore cy apres.

Bernard, est un petit poisson de l'espece des Cancres, vivant sur le bord de la mer, comme recitent Mathiolo & autres. Il s'enferme dans la coquille qu'il trouve, comme un Hermite dans sa petite cellule, dõt mesme on l'apelle Bernard l'Hermite. Ainsi croissant il prend la forme de sa maisonnette, comme s'il estoit jeté au moule. Nostre Poëte en tire une comparaizon pour plus

vivement

vivemēt exprimer cette diversitē de figures que nous voyons en l'Argent venant des mines: à sçavoir qu'elle procede des concavitez & retortillements des veines de la roche ou pierre minerale. Pour confirmation de ce, Agricola raconte en son Berman, avoir esté trouvé souvent des pieces d'Argent formées les unes en quarré, les autres en octogone, les autres cōme un diamant, & souvent en vraye aiguille. Il affirme d'avoir trouvé dans les mines des instruments des miniers, tous formés d'Argent, à sçavoir un marteau, & un petit couteau de sarpe. D'avantage, dit avoir veu dedans les pierres minerales, des figures d'herbes, bestes, & autres choses estranges: semblant par cette diversitē dōt Nature se plaist à operer, qu'elle a voulu braver les Geometriés, tailleurs d'images, & lapidaires.

*a L'amant du noir ayant, le b Fer salement dur,
Naist d'un Souphre qui brûle, & d'un Mercure
impur.*

*Et c l'Airain tintinnant vient d'un impur Mercure,
Et d'un Souphre terrestre à la rouge teinture.*

*L'Estain d d'Argent vif blanc & de Souphre pro-
vient,*

Voire en sa superficie un blanc Mercure tient.

*Et e toy, Plom languissant, puizes ta laide forme
De Mercure non pur, & de Souphre difforme.*

*a L'amour que le Fer porte à l'Aimāt, & l'Ai-
mant au Fer, est si grande, & admirable, que ny
Empedocle, ny Aristote, ny aucun de ces recher-
cheurs de raizon, n'en ont jamais seu proferer la
moindre cauze. Ains semblables à ce Peripateti-
cien dezesperé, se sont noyez avec leur raizon
dans*

dans cette mer de merveilles, laquelle cependant espand ses ruisseaux par tous les valons de la Terre, & regorge par la sommité des montagnes hautaines. Car il n'y a chose sous le Ciel qui n'ait ce divin attrait enfermé en soy. Ainfin y a-t-il beaucoup de genres aymanins, qui par une semblable force de l'Ayman tirent à eux d'une familiarité oculte, les choses lesquelles à l'œil leur semblent contraires. Mais d'où vient cette privauté ? C'est de ce que

L'esprit habitant dans un corps estrange attire à soy son corps homogene.

Si les Archiphilozophes du passé, & nos combatteurs de langue du jourd'huy se fussent avizez de ce secret, ils eussent fait place à cette chaste Vierge la Nature, que leurs vaines raizons s'efforcēt de violer. Si nos Medecins aussi se fussent avizez de trouver & faire sortir de pouvoir en action cette vertu Magnetisme qui habite dans tous leurs simples, ils eussent naturellement tiré hors du corps humain l'humeur peccante, sans force ne violence, & sans rāt de symptomes funestes, delivrants cette vertu aymanine, par preparation naturelle, de son corps estrange, pour faire la cure, comme dit Hypocrate, hastivemēt, seurement & joyeusement. Je m'estōne que cette routiere & vieille sorte de medecine imbene & crevant de raizons naturelles, n'a toutesfois rien plus en haine que d'operer par voye de Nature. & semble aussi que nos Alchimistes s'engagent par une ligue indissoluble avec cette sorte de Medecins: voulants composer avec les choses con-

tre

= tre Nature, l'œuvre où la seule Nature doit pre-
 = zider. Que produisent-ils aussi tous deux? L'un
 = un cemetiere bossu, l'autre des monstres qui s'en
 = vont en fin avecques le vept. Laisson-les reculer
 = de la Nature, & aprochons un peu de plus pres
 = l'enclos de cette merveille, qui est que l'Aymant
 = n'attire pas seulement le fer, mais le fer estant
 = froté par l'Aymant, & frotant d'autre fer, contri-
 = bue la vertu à en attirer d'autre. Cette vertu at-
 = tractive & communicative se peut artificiellement
 = produire par la diligence du vray Medecin en la
 = Colophoine, Terebentine, Souphre, Poix, Rubar-
 = be, Agaric & semblables, en les depurant, exaltât
 = & fermentant deuement, & separant d'eux le
 = corps estranger. Le Philosophe peut par cette
 = vertu, faire que la fontaine attire le corps du Roy,
 = que ce Roy apres atire à soy tous les bons sujets.
 = Mais où s'en va precipiter ma plume? Pour re-
 = tourner donc à nostre Poëte, nous remarquerons
 = que ce n'est point sans cause qu'il nomme noir
 = l'Aymant dont sa Muse parle icy. Car celuy qui
 = est blanc n'est point amant du fer, ains de la
 = chair, comme luy-mesme l'a tresbien remarqué
 = en sa Semaine, où il dit elegamment,

Ainsi que le Lierre, à replis tournoyants,
 S'agrafe contre un mur chargé de mousse & d'ans,
 On serrément estreind, d'une tortisse alléure
 D'un Chesne perruqué l'esparse chevelure:
 Ou comme la pucelle espoinsé esperdument
 Des fleches de l'Amour, embrasse estroitement
 Son jeune favoris, & sur la bouche aimée
 Imprime un doux baiser, l'arre d'un Hymenée:
 Ainsi ce corps friand, cet Aymant vigoureux,
 Atache en nostre bouche un baiser amoureux:
 Voire un baiser si joint, que la main environze,
 A peine fait lascher sa prize audacieuze!

Mais bon Dieu! qu'ayon-nous du solide Element

Du plus prodigieux que ce subtil Aymant?
 Qui froté, comme on dit, aux lames inhumaines,
 Fait sans trespass, leur pointe outre-passer les veines,
 Fontaines de la vie, & glisser au travers
 Des peaux, fibres, tendons, muscles, artères, nerfs,
 Sans effroy, sans douleur, & sans que mesme on voye
 Qu'un torrent, par la playe, à flots rouges ondoye?
 Quelle forte vertu, quel vertueux effort,
 Fait qu'un glaive acéré, l'image de la Mort,
 En faisant une playe heureusement traïtresse,
 Sans tuer nous massacre, & sans navrer nous blesse?

J'estimerois incroyable la vertu de cette se-
 conde espece d'Aimât, si moy. mesme n'en avois
 esté tesmoin oculaire, & n'avoy veu dans la ville
 du Puy qu'un Apoticaire ayant froté une aiguil-
 le à cet Aymant blanc ; s'en perçoit les mains,
 sans douleur quelconque, & sans qu'il en sortist
 une goutte de sang!

b Ce mauvais garçon & rustre incivil de fer, ♂
 comme l'apelle Paracelse, oze bien debatre la
Royauté avec son Prince, se dizant le plus pro-
che de la couronne, & s'estonne ledit Paracelse,
comment d'un si vil roturier on pourroit faire
un Gentilhomme. Ce qui est toutefois aïzé à fai-
re au Roy : & le peut aussy faire par imitation
le vray Philopophe, ostant au fer son habit ex-
terieur, & luy vestant la chemizé azurée, a fin
qu'il devienne Astral, & change son naturel en
celuy du Mars celeste. Tout cecy se fera aussy si
on le fait seulement baigner & laver en nostre
fontaine, dont l'eau est de telle vertu que tous les
six metaux y quittent leur forme ancienne & cor-
ruptible, & vestent une nature incorruptible, De
sorte que sortants nuds de cette fontaine ils re-
plendissent comme le Roy des metaux, & sont
alors vrayment les Planettes de nostre Ciel ter-
rihé,

= rifié, ou basse Astronomie. Or afin que le lecteur
 = puisse mieux entendre cecy & ne s'obrange-point
 = de ce que nous nommons les choses corporel-
 = les & materielles, Astres: il-faut qu'il entende
 = que nous dizons ce qui est haut, formel, comme
 = ce qui est bas, materiel. De sorte que tout ce qui
 = de sa propre nature & mouvement tend en haut,
 = nous les dizons plus parfait: pource qu'il est por-
 = té à l'hostel de la forme, & au comble de la per-
 = fection: & ainsi se conforme d'autant plus à la na-
 = ture du Ciel, qu'il est plus etheré & despouillé de
 = l'embaras materiel. Car il endosse alors la no-
 = blesse de la forme, & (selon les institutiōs Philo-
 = zophiques) devient Astral, voire peut estre apelé
 = Astre. Voicy maintenant la vraye roue sur la-
 = quelle tournent & se façonnent de tous tēs l'En-
 = fer, le Ciel, & tant de transmurations en Astres,
 = & diverses formes par Ovide & autres Poētes.

Le fer materiel donc est un metal imparfait,
 dur, & d'une couleur livide. en son aparent, mais
 rouge en son occult, ayant beaucoup de fixe, &
 peu de Mercure volatil, participant toutesfois un
 peu des deux jaçoit qu'il n'ait guere du dernier.
 Pource se fond-il tardivement, & soustient long
 tems la rougeur du feu. Il se calcine promptemēt,
 parce que si peu d'argent-vif & de souphre non
 fixe qu'il a, est bien tost consumé, & pour la pe-
 tite quantité actuelle se melle difficilement avec
 l'argent vif. Toutesfois ses parties terrestres luy
 estans ostées, & rendu Astral, comme nous avons
 dit, il devient actif, plus mercurial, & adhere
 opiniastrement à l'argent-vif. Il peut estre exal-
 té en acier, & transmué en cuivre. S'il est tou-
 tesfois joint à l'Or ou l'Argent, il n'en peut ja-
 mais estre separé, ains comme un vray Conne-
 stable

stable & Lieutenant de Roy, procure l'estendue des limites du Royaume. Aucuns le preferent pour son utilité au Roy des metaux, & peut estre au regard de l'economie & police. Mais le vray Philozophe considerant l'intime substance, nature, & fin de l'Or, n'ignorant point cependant les tresgrandes utilitez du fer, trouve que les utilitez d'iceuy ne sont à comparer à celles de l'Or. Ainsi faut il pezer & discernar la difference du maistre & du serviteur. Le fer a son magazin fait de l'Aymant & toutes pierres & marcasites à feu, pourtant est il le vray Vulcan des Philozophes, & le Mars des Alchimistes, le fiel des Phyziciens, & qui est choze merueilleuze, l'unique Chirurgion pour les playes & l'estanchement de sang : par ce moyen faizant & guerissant les blesseures.

c L'amie de Mars est le Cuivre craquetâr, rouillant, & dur, & est composé d'un Mercure & d'un Souphre impurs, ayant la pluspart fixe & l'autre volatile, toutesfois moins fixe que le fer. Il a la couleur rougeastre, & se fond & emflambe plus tost que le fer. La cause est que Venus a plus de Mercure & de Souphre volatil que le Mars. Cependant est en ecy de l'humeur de son favorit, qu'elle ne cherist & n'aime gueres la compagnie de Mercure, pource qu'elle en tient fort peu. Elle abonde en Souphre vitriolé, & beaucoup de terrestréité. Elle endure fort librement d'estre battue de son amoureux. Voila pourquoy elle s'estend ayzément sous le marteau, mais comme une impudique, regorge toutesfois ses vilainies. Pour la privauté qu'elle a avec Mars, les Poëtes ont feint cette surprize de Mars couché avecques Venus, descouverts par Phebus, & subtilement attrapez

le S^r
est le.
P^rincipales
Philos.

attrapez par le ret du jaloux Vulcan, qui causa, comme dit Ovide, un plaizant spectacle à tous les Dieux, & un grand dezir à Mercure d'estre surpris comme Mars, en un si plaizant esbat. Voire avec raison, car Venus ayant despoullé la robe verte, & estant en chemize, seroit ayzément prise pour la chaste Diane, dont Mercure, apres Phebus, aime sur tout l'alliance. Si elle est si temeraire que de baizer l'aimant de son amy, elle s'en farde, prenant le vizage de Phebus. Le mesme masque luy donne aussi la Cadmie. Elle a au corps humain le gouvernement sur les reins, & pour son mesnage toutes sortes de vitriol. Aucüs des Alchimistes la choizissent pour le sujet de leur Elixir & Lion verd, mais l'ayans long tems alambiquée, ils trouvent la verité en la fable qui dit que Venus est née de l'escume de la mer. Car pensans exalter ce metal jusques à la vertu de ce grand feu, qui pourroit dessecher un Ocean de vis-argent, ils ne trouvent en fin, le passants par les foudres de Vulcan, qu'une escume virulente & puante: loyer vrayment digne de ces nauonniers qui sans nacelle prezument de voguer sur la mer de cette Cyprienne.

Y Le debonnaire Iupiter nous donne l'Estain pour embellir nostre Ciel, & parce que ce n'est autre choze qu'un plom purgé & plus digeré par Nature que Saturne, on l'apelle Plom-blanc, & par ainsi, enfant du Plom, comme Iupiter est fils de Saturne. Il est imparfaict, mol, blac, & resplendissant, avec un peu de lividité. Son Mercure est le plus parfait entre ceux des imparfaits metaux; aussi est-il plus mol & volatil que le Mercure des metaux durs, & plus stable & cuis que le plom noir. Son Souphre est blanc, aigre,

&

& moins meur que son Mercure, laissant en son
 despart une teinture dorée & rouge. Cependât il
 laisse tousjours quelque partie en arriere par l'a-
 ctiō de la fonte, & ainſin a en ſoy quelque fixeté,
 voire égale à ſes deux principes, jaçoit qu'il abō-
 de plus en Mercure qu'en Souphre. Il a peu de ſō,
 à cauſe de ſa moleſſe: & parce qu'à ſon Mercure
 adhère quelque terreſtreité, il craque & meine
 bruit quand on l'eſtend ſous le marteau. Il aime
 fort le Mercure, & en cela montre la prochaineté
 de la perfection en ſes racines. Pourtant ſe
 tient-il opiniâſtremēt à l'Or & à l'Argent, deſ-
 quels il ne veut deſmordre qu'à grand' force: &
 ſi lon le contraint par la violence du feu de laſ-
 cher prize, il emporte tousjours la piece, deſtrui-
 zant quelqu'un de leurs membres. Il veut le
 foye au Microcoſme, & le biſmuthum, ou eſtain
 de glace, & l'Antimoine blanc pour vtencil. Ce
 pervers metal a long temps banni le plom de l'iſle
 d'Angleterre, comme jadis Iupiter chaffa Satur-
 ne de l'iſle de Crete. Les Poètes le dépeignent,
 non ſans raizon, pour l'inventeur des fards, puis-
 que nos Eſpagnols en ſavent induſtrieuſement
 tirer leur blanc, pour ceruſer la peau bazanée
 de leurs Sennoras. Auſſi noz Sophiſtes ſavent
 bien ceſcher en ce bon Dieu quelque lumiere
 ou teinture, pour teindre, ou pluſtoſt barbouiller
 le Cuivre. On tiſe cependant de luy une belle
 couleur rouge, & les vrayſ Philozophes rendent
 l'Eſtain loſial, luy donnant les ailes de l'Aigle. ^{id em}
 Mais en la medecine il ne vaut gueres que pour ^{ad. vobis}
 reſtaurer la breche faite au dehors en ce beau ^{crien}
 baſtimēt du petit-Monde.

• Le malheureux Saturne veut le plom noir
 pour ſa part, comme ſa creature empreinte au
 Ciel

Ciel des Sages, & est un metal mol. plus impar-
fait & livide que l'estain. Il est legerement con-
gelé par vn Mercure & Souphre puants, impurs
& terrestres, & quelquefois infectez d'un esprit
arsenical. Il est aigre & rongean, pourtant devo-
re-til toute imperfection adherante aux metaux
parfaits, laquelle il cōvertist avec soy, en un Sou-
phre & vilenie brûlée. Il se fond plus legerement
que les autres metaux, à cause de la petite con-
gelation de ses principes, & de sa grâde mollesse.
Il ne peut estre calciné facilement, pource que
son Souphre est fermement mixtionné avec son
Mercure. Ce qui ne se fait point en l'Estain, du-
quel le Soufre s'envole legerement, laissant une
chaux ou poudre, pource qu'il a des esprits acres
& terrestres. Il calcine ayzément l'Or & l'Ar-
gent. Il arreste le cours de l'Argent vif par sa
fumée, cependant luy-mesme est rezout legerement
en Mercure. Il est familier avec l'Argent, &
differe d'avec l'Estain, en ce qu'il est plus impur,
humide, & difficile à calciner, ayant plus grande
quantité de Souphre constant. L'Antimoine le
plus terrestre, puant & arsenical est de sa nature.
Or parce que ce vieillard Saturne est prudent &
secret, les Philozophes luy ont de tous tems don-
né en garde la Vierge sacrée, yray sujet de leur
art occulte & scièce Royale. Il l'enferme soigneu-
semēt au centre de la Terre donnant pour garde
à cette vierge féconde deux dragons venimeux
& cruels, afin de la preserver de la force enragée
de ceux qui perse utans la benigne Nature, se
rendent du tout indignes de la veue resplendi-
sante de cette Diane, laquelle ne veut estre gou-
vernée que de ceux lesquels n'ont encore bey
dans la coupe de Babylon, remplie d'erreur, de
mençon

mensonge & de tromperies : ains se montre à ceux qui ayants despouillé le manteau fallacieux de la raizon humaine, taschent à se rendre dignes de voir sous la permission de ce bon gouverneur de Crete, cette belle Danaë. Voila pourquoy lon trouve aujourd'huy si peu de Jupiters, & beaucoup d'Acteons en cette chasse Spagirique, & un nombre infiny de Vulcans cornus en la forgerie Alchymistique : lesquels laissant battre la paille vuide, je m'en retourne à nostre divin Poëte.

*Ainsi ^a le blanc Mercure est parmy les métaux,
Tel que le fécond sperme entre les animaux,
Il semble industrieux, au Mercure Nomie,
Dont le lustre enrichist la haute Astronomie:
Car avecques les bons il luit plein de bon-heur,
Avec les malheureux languist plein de malheur:
Et ^b comme il se cõforme à ces corps prognostiques,
Ainsi fait-il, adextre, envers les metaliques.*



*Mais ce n'est pas assez: il faut ^c Lyncée encor,
De plus loin descouvrir la naissance de l'Or.
La Nature ^d recherche une place profonde,
Où la ^e terre se forme en mainte masse ronde,
Vn immobile ^f endroit, où par-fois puisse entrer
L'ardeur du boiteux févre, & ^g Titan penetrer.
C'est là ^h qu'elle fait l'Or. prenãt de l'eau clairette,
Et de la terre rouge, onctueusement nette,
Dont ⁱ l'une de froidour est pleine humidement,
L'autre de ^k mesme espee est chaude sechement.*

*Mais si ^m l'amas n'est pur, la puissance moiteuze
ⁿ Dissout & ^o refroidist la vertu chaleureuze.
Lors ^p le feu qui, subtil, au centre est alumé,
Va rechaufant l'eau froide, & ^q le claud consumé:
Ainsi ^r s'entremeslant par leurs minces parties,
Ces choses ^s en Saturis apres sont converties.*

Puis

Puis¹ s'eschauffants encore à fin de mieux monter,
Se cuizent d'un degré, devenants Jupiter.

Puis² par chaleur plus grande, à la Lune par-
viennent,

Puis³ se font en Venus, puis⁴ Mars elles deviennēt.

Puis sentants⁵ du long chaud la finale action,

Aquierent du Soleil la grand perfection.

11. La nature de l'Argent-vif est si admirable
que Fallopius, comme recite le docteur Libavius, le
tient avec l'Aymant, ez choses purgatives, entre
les miracles de la Nature: estant une liqueur &
une eau qui ne mouille-point pourtāt les mains.
Il est spirituel, froid, humide & blanc en son ma-
nifest, mais chaud, sec, citrin, & rouge en son
ocult. Il est tresfamilier aux metaux, adhère in-
terieurement à iceux, les rezoût, & s'acomode à
leur nature.

*Le Mercure passant par degrez par
la nature des metaux prend leur forme
l'une apres l'autre, jusqu'a la nature de
l'or, où il s'arreste, comme au bout de la
carriere de la Nature.*

12. Il est la premiere matiere de tous les metaux,
lesquels se rezolvent en Mercure, comme la gla-
ce en eau. Il a en soy son Souphre analogique &
homogene, & de ce Souphre procede sa teintu-
re. Cest esprit volatil & legerement fuyant sur-
passe tous les metaux en ponderozité, & ne re-
çoit pas de prim'abord lesdits metaux en soy,
sinon l'Or. Il peut estre achevé par art, & estre
reduit en metal par leur Souphre. Il s'endurcist
& se

congelle par voye de sublimation, & pour sa volubilité s'enfuit du tout du feu, de sorte qu'il n'admet-point de separation en ses parties. Quand il est fixe il demeure du tout arresté. Il y a deux sortes d'Argent-vif, le mineral & le corporel. Le premier se trouve dans les mines, & l'autre se tire des metaux, & de la mixtion de ces deux s'engendre le Mercure, lequel est inconnu à la plupart des Alchimistes, mais fort familier, voire domestique aux vrais Philozophes, & pourtant dit par eux, Mercure mystique.

des
Philozophes

b. Le Poëte compare icy le Mercure terrestre avec le Celeste, lequel selon qu'il se joint au firmament avec les autres Astres, se fait semblable à eux. Pource, disent les Astrologues, que quand il est platiquement joint avec le Soleil, il y a deux Soleils au Ciel: & ainsi, estant avec Saturne, Mars, Venus, est dict Saturnien, Mercurien, Venerien. Il est bon avecques les bons, mauvais avec les mauvais, augmentant & multipliant leur bonté ou mauvaistié, bonheur ou malheur. De mesme est nostre Mercure icy bas. Car estant radicalement joint avec l'Or, il devient pur Or avec luy, & ainsi avec les autres metaux. De sorte que de sa nature, il est du tout convertible, & comme cire ou paste, pour recevoir toutes impressions, & porte tel nom qu'on luy veut donner. Car au commencement de l'œuvre des Philozophes, ils le nomment eau: quand la noirceur aparoit, terre: quand il est sublimé, ou exalté au blanc, air: quand il est rubifié, le disent un feu, lequel est la fin de leur travail. Pourtant les Philozophes ne luy attribuent sans raison tant de belles qualitez, quand ils commandent de ne prendre autre chose que le Soleil & le Mercure, lesquels joints:

C.

ensemble font la pierre. Car luy seul attenne
l'Or, & le reduit en sa premiere matiere, ce que
ne peut le plus violent feu du monde. C'est de
ce glorieux Mercure, dont estant regeneré les
Philozophes dizem,

*Tout ce que les Sages cherchent est au
Mercure. idem in ♄ ♃ habenti.*

Il s'engendre estant sublimé avec de l'eau de
vie, & est une Vierge, parce qu'il n'a encore fait
aucun metal au ventre de la Terre, & cependant
il nous enfante la Pierre. En dissolvant le Ciel,
c'est à dire l'Or, il ouvre & tize d'iceluy l'ame, &
la porte quelque tems en son ventre, la remet-
tant en son tems dedans le corps mondifié, dont
naist aux Philozophes leur Pierre, avec le sang
de laquelle les corps des metaux, estans teints,
sont glorifiez & vestus de la robe precieuz de
leur Roy, demeurant au reste ledit Mercure une
Vierge sans macule. En fin ses vertus sont en si
grand nombre, qu'il faudroit un traité d'apart
pour les specifier au long.

Les Poëtes anciens, dizem que Lyncée fut
celuy qui descouvrit premier les metaux, pene-
trant de saveue les arbres & les rochers, d'où est
venu ce proverbe d'un homme ayant bonneveue,
qu'il a des yeux de Lyncée : mais qu'on puisse
voir ce qui est sous terre il est impossible. Tou-
tesfois Agricola nous raconte en son Berman,
que Lyncée a commencé le premier à fouir a-
pres le cuivre, l'argent & les autres metaux: & s'a-
donnant à cet exercice, portoit avec soy, comme
les autres fossoyeurs metalistes, des lanternes sous
terre, d'où est venu que le populace dit qu'il pou-
voit

voit voir en toutes les parties de la Terre. De mesme fent de Lyncée l'interprete de Lycophon.

¶ Le Poëte décrit plus particulièrement la generation de l'Or par la Nature, laquelle, comme dit Eximidius en la Tourbe, est le commencement de tout, perpetuelle, infinie, cuizant & digerant toutes choses : pourtant ne peut aucune chose estre procréée ny engendrée sans elle. La Nature seule collige le corps Elementaire en l'euvre de la Nature, & comme est tresbien De Dieu procede quelque-choze prochain à luy, laquelle est la Nature, Nature que Zoroastre nomme un feu invizible. Ainsin est-il vray que l'Esprit de Dieu, un amour ignée, a de soy mesmes fait sortir quelque vigueur du feu lors qu'il estoit porté sur les eaux : car rien ne se peut engendrer sans ce feu, ou chaleur, qui est un feu, non celuy qu'on s'est figuré Elementaire, mais Astral. Dieu a inspiré cette vigueur ez choses créées, lors qu'il dit, *Croissez & multipliez*. Ce qui ne se pourroit faire, s'il n'y avoit une Nature double, de laquelle tous les Sages dizem, que la Nature se resjouist en la Nature, la Nature surmonte la Nature, & la Nature contient la Nature. Ce ne sont pourtant deux Natures diverses, mais seulement une differente en forme, ayât l'une les choses de l'autre en soy, l'autre ayant autres accidents, par lesquels elle opere ce qui convient à sa Nature. Ainsin toutes choses sont sorties d'une choze, & finissent en une choze; & ces deux choses ne sont, quant à la generation de l'Or, qu'une eau sulphureuze vainquant toute la Nature. Ainsin les Natures vont au devant de leur Nature, & Nature engrosse Nature, dont Nature ainsin engrossée, cherche un lieu propre

pour parfaire & enfanter le fruit de la Nature. Nature porte donc son fruit dans la matrice du Monde, laquelle est le centre de la Terre, & cette place profonde dont parle nostre Poëte.

e Quand la graisse de la Terre, eschauffée trouve la substance de l'eau quelque peu globée, il se fait une mixtion de force petits grains en forme de perles menues. Car dans les mines habite une vertu fort abondante à donner la forme en déterminant les meslanges à vne certaine fin, laquelle toutes fois n'a sceu figer le Mercure en Or, s'il n'est meslé avec cette vertu informante par petites parties par l'exhalazion fumeuze & souphreuze, afin qu'il soit de par tout circuy, & la chaleur puisse plus facilement penetrer pour le fixer, que si lesdits grains estoient en forme longue, triangulaire ou quadrangulaire. De fait cetté fabrique ronde convient mieux au circulaire mouvement du Mercure, lequel estant passé par un cuir ou drap, tumbant par menus grains se fonde tous-jours sur sa rotôdité, comme le seul patron de la perfection de la Nature, qui produit presque toutes les semées & germes de la Terre en forme perleuze. Ainsi le soufle chaud estant dans le Souphre des Philosophes, au centre de la Terre, spirant sur l'onde moite du Mercure, fait tout de mesme comme les enfans, qui mettants du savon parmi l'eau, & soufflants par un petit chalumeau dans cette mixtion visqueuze contenue dans une coquille, forment des petites bouteilles rondes & orbiculaires qui s'attachent au bout de leur petit canal, lesquelles secourtes, montent en l'air, ou quelque-fois, à cause de leur viscozité meslée avec l'eau, par la douce haleine s'arrestent, voltigeants quelque

tems.

tems avec grand plaizir à ces petits Singes de Nature. Qui doute maintenant que le Souphre inuadant le Mercure, & la chaleureuze exhalazion soufflant sur cette matiere Mercuriale, ne forme des petites vessies & ampoules rondes, qui sentants la vertu coagulante demeurent ainfin esparces & separées par l'insidencé de la terre minerale, laquelle se met entre deux? C'est donc ce que veut dire nostre Auteurs, touchant ce rond amas de Terre, servant comme de moules à la Nature, pour representer son euvre si parfait selon le patron de la perfectiõ de toute perfectiõ, qui est le pere de l'Or, ou Phebus celeste.

f Dieu a, par un contre poids admirable, assis la Terre ronde, comme sur son vray fondement, sur lequel elle demeure ferme en son estre, sans se mouvoir ny vers l'un ny vers l'autre Pole. Car il est requis, comme veulent tous les Philosophes, qu'il y ait, pour la generation & corruptiõ des choses naturelles, un lieu immobile. Si la Terre se mouvoit, comme font les Astres, l'art d'Astronomie ne seroit point, ny les saizons, ny la production des choses. En fin toute cette Machine du grand Monde ne seroit qu'une confusion totale. Il faut donques que la matiere ait vn lieu immobile où elle produize ce pezzant & grave Roy, comme veut nostre Poète. Autrement le boiteux févre, (qui n'est autre chose que le Vulcan, ou la chaleur de la Terre, lequel Paracelle apelle Archée) ne pourroit enuoyer les flames de son souffle sur cet Embryon de Latone : aias à la mode de nos souffleurs enuoioit son vent en fumée, & perdrait sa journée: ce qui est faux, comme Ovide tesmoigne le contraire en l'alegorie de Mars & Venus citée cy devant.

g Titan c'est le Soleil, ou plustost le feu vigoureux des corps celestes, d'où procede ce mouvement exterieur, (duquel nous avons parlé cy devant) & d'où aussi l'influence devalé & pene- tre jusqu'au centre de la Terre. Mais cette cha- leur est si petite, comme dit le Trevizan, qu'elle est imperceptible, & y est continuée. Car jasoit, dit il, qu'il soit nuyt, la chaleur naturelle ne laisse d'y estre. Et il y a de l'aparance : car le Soleil n'est ny chaud ny froid, ny sec ny humide, pour- tant n'a aucun angle ny extremité. Et comme dit Jean Isac Holandois, Le Ciel a le pouvoir de sus- pediter les choses necessaires, en refrigerant le chaud, eschaufant le froid, sechant l'humide, & hume- ctant le sec. Cependant Eximidius dit, Les Estoiles & Astres, estans ignées sont de cette nature de fomentier & cuire, & afin qu'ils demeurassent en leur estre, & fissent leur office, Dieu, dit-il, a, en- tre eux & la Terre, & les choses qui doivent estre fomentées & cuites, constitué des aéroens, pour des- fendre aux Estoiles, & principalement à la flâme du Soleil, de bruler toutes choses. Cette opinion, suivie de Raimond Lulle & d'Aristote, est fausse & erronée: & tiens avec ledit Trevizan, que les corps celestes ont une chaleur continuelle, & si lente, qu'à peine elle se peut imaginer, & qu'ainsi le Soleil n'est ny chaud ny froid, mais que son mouvement est naturellement chaud & vigou- reux, excitant par une chaleur amiable l'action de la chaleur du Vulcan de la Terre. Celuy qui dezirera plus ample discours sur ce sujet, lize la troiziesme partie de la Philosophie naturelle dudit Trevizan.

b Le lieu douques où se fait l'Or, est où se fait ce ronc amas & meslange de terre calchanteu- ze, &

ze, & ce Souphre mouvant & rouge, le patient & blanc Mercure, & la douce & excitante chaleur du Soleil susdit. Or ce Mercure blanc est l'eau clairette dôt par le nostre Poëte, élaborée, nettoyée & exaltée jusqu'à son supreme degré. Nature pareillement prend de la terre rouge & legerement fondante, laquelle sans uzer de mesure ou balance, elle joint par une proportion indicible, avec le brillant & estincelant Mercure, & ainsi cuizant ledit Embryon, & separant ce qui est superflu, produit l'Or en premier chef comme nous avons dit cy-devant. C'est icy le Roy des metaux, qui parvient à sa Royauté par la seule election de la Nature. Voyon maintenant comment en pluzieurs lieux ce Roy se crée & parvient à la Couronne, par pluzieurs offices & estats. & en fin par sa propre vaillance.

i Le Poëte veut dire icy que le Mercure de l'Or non encore cuit par l'action de son Souphre, est plein de froideur sous la forme humide, & qu'il ne faut pourtant entendre cette froideur estre comme au Mercur vulgaire, mais seulement au regard de son propre Souphre, de mesme qu'on pourroit dire que la plus chaude femme est tresfroide au regard de l'homme. comme tesmoignent tous les Physiciens & Medecins.

l Le Souphre rouge, come nous auôs dit, est tres chaud & sec, au regard de son froid & humide Mercure. Nostre Poete montre encore plus clairement que cy-dessus les qualitez des deux principes parfaits de l'Or, afin de ne rien omettre & bien distinguer lesdits deux principes, d'avec les deux imparfaits commens cemens des imparfaits metaux.

m Nous avons dit cy-devant en la plainte de

la Nature, qu'elle ne peut pas tousjours donner du premier coup au but de la perfection, à cause des empeschemens provenans en la premiere mission de l'humidité visqueuze & terrestreité onctueuze, qui font cet amas impur, duquel parle icy nostre Poëte. Cependant la mouvante Nature ne pouvant demeurer oyzive, tasche d'amener son euvre commencé à la perfection destinée. Pour quoy faire, elle adjoint à ce Mercure son propre agent, mixtion minerale, laquelle congele ledit Mercure, comme la prezure le lait, & estant parachevé, elle le couve par une chaleur lente, & comme febricitante, tout ainsi qu'une poule eschaufe ses eufs.

Il est bezoin, en toute legitime conjonction que l'humide dissolve le sec, le patient l'agent, autrement ne se peut faire l'alteration, ny sans icelle la vraye congelation en forme metalique. C'est pourquoy le Mercure dissout son Souphre, pour se mesler avec luy, comme deux gouttes d'eau se joignent ensemble inseparablement.

Par cette dissolution l'amas aparoist en forme d'eau espaisse, où domine la frigidité, chassant la chaleur jusques au centre de la mission, afin qu'elle puisse également jeter ses flameches par toute la circonference.

La chaleur ainsi reperçurée, le Souphre commence petit à petit à eslancer du poinct de son cercle ses rayons vifs & actifs par toutes les parties du Mercure froid & mortifié. Et pource que la chaleur & secheresse est plus digne que la froideur & l'humidité, elle tend tousjours à les ueindre, s'eslevant petit à petit par l'agitation du mouvement des corps celestes.

La froidure donc & l'humidité dominans
encore

encore, semblent avoir du tout esteint la chaleur naturelle du Mercure, laquelle languissant, dénonce plustost la mort que la vie.

¶ Parce qu'au Mercure rien n'est vuide de chaleur souphreuz, ains est meslée avecques luy par toutes ses parties, l'action continuelle de cette chaleur perseverant tousjours, surmonte la frigidité & humidité du Mercure, & le sec & le fixe commence à dominer. Dont selon les degrez de cette alteration du Mercure par son Souphre, commence à paroistre la premiere couleur de la Nature, à savoir la noirceur.

Flam. in

¶ Ainsi ladite chaleur ou Souphre, gagnant un degré, sur l'humidité du Mercure se fait le plom, comme tesmoigne le Trevizan, & est le premier metal que par ceste voye la Nature produit, qui n'est autre chose qu'un Mercure espoissy, toutes fois ladre, vilain, & pondereux, inutile à la generation, & en fin conforme en toutes ses moeurs au Saturne Olympien. *flamma in*

¶ Nature continuant sa decoction sur cette congelée & impure masse gagne un autre degré sur l'humidité du Mercure Saturnien, se fait Estain, ou Iupiter, lequel n'est qu'un plom blanc ou Mercure plus congelé & purifié. Ainsi ledit Mercure est par Nature promu à une plus noble charge, estant d'un rustre & paizan fait clerc & homme de Justice, imitant en tout le Iupiter celeste.

¶ Icy la chaleur commence à se revigorer un peu d'avantage, & consommant de l'humidité du féminin Mercure, se fait la Lune, un metal imparfaitement parfait, un Mercure à demy fixe, congelé au blanc par le Souphre, lequel est dedans ledit Mercure, Nature commençant & s'a-

prestant à separer le Souphre exterieur de ce Mercure effeminé.

x La chaleur se hausse maintenant, & gourmande la frigidité & l'humidité du feminin Mercure, commençant à les pousser vers le centre dont ladite chaleur estoit au paravant l'hostesse, afin que l'ocult commence à se manifester, & le manifeste à se cacher, le vaincu à se hausser, & le vainqueur à estre surmonté. Ainsi par ce changement s'engendre la verdoyante & impudique Venus, portant quant & elle la verole que le Mercure couvoit sous le menstruel blanc de la Lune, laquelle estant pure en son exterieur, fait que ladite Venus est aussi plus nette en son interieur, & ainsi est né le Mercure Venerien.

= y Icy triomfe la chaleur Mercuriale, & le jaloux Lemnien quittera bien tost sa bezongne: car
 = voicy un Mercure enflamé, qui d'orenavant avec
 = un peu de suport de la benigne Nature, parviendra
 = tost à l'estat où il respire dès sa premiere jeunesse. C'est la Royauté, car il ne luy manque plus
 = rien qu'estre despouillé de sa cuirace & de ses armes, afin que comme triomfant, il endosse le
 = manteau flamboyant de Phebus changeant ainsi
 = sa ferocité en une gravité & Majesté Royale, &
 = sa durté en une grave molesse. De sorte que
 = Mars n'est autre chose qu'un Souphre Mercuriel, & quasi fixe, caché sous vne grande durté.

z L'agent exterieur estant totalement separé du Mars, le manifest caché au centre, & l'ocult ayant gagné la circonference, se montre maintenant le Mercure parfaitement congelé portant en son front les marques de l'Archée de la terre ou feu. Ainsi est né l'Or, qui n'est autre chose que pur feu digeré par le Souphre estant dedans
 le Mercu

le Mercure, indivisible & simple, & par consequent la plus noble Creature que Dieu ait creée sur la Terre, apres l'homme.

*Ainsi à l'Or se parfait, & ne faut qu'on s'estonne
D'ouir qu'un tel sujet sa naissance luy donne:
Des charongnas des beufs se va bien produisant
De petits animaux un troupeau reluisant:
Animaux qui grouillants prennent des ailerettes,
Volent ex. prez fleuris pour voler les fleurettes:
Et faits Mousches à miel, ex. troncs des chesnes
vieux,
Font, race de fiente, un miel delicienx.*

Le Poete fait icy une belle comparaizon des Abeilles naissants par fois de corruption, avec l'Or, maintenant provenu d'un puant & ladre menstrue du Mercure impar en ses racines, duquel neantmoins naist ce vertueux miel des Philozophes, qui est l'Or, lequel osté de sa rusche & passé par le filtre des Sages, devient vn miel & Nectar savoureux: miel & Nectar duquel ayant uzé tous les jours, un certain soldat Romain vescut outre l'age commun des hommes. C'est celuy à qui l'Empereur Octavian demanda ce qu'il avoit fait pour ataindre un tel age si sain & robuste, & qui respondit, Iay souvent beu du miel dissoût, & me suis froté de son huile au dehors. D'ailleurs cette comparaizon des Mousches à miel & leur operation, est fort convenable avec le Mercure qui naist aussi comme de fiente minerale, à savoir humidité & terresteité visqueuze & impure, & lequel estât préparé, devient Mousche à miel minerale, de laquelle parle fort à propos le docte George Reppley Philozophe An-

glois, quand il dit, Le Mercure est nostre moufche à miel. Car tout ainfi que l'Arvette prend le plus pur & la quint' essence des fleurettes, & des herbes, ainfi fait nostre Mercure sur les teintures & quint'essen-
ces des metaux. Retournons à nostre Or.

Pour^a l'Or qui court blafard ex courâtes rivieres,
Ayant aux flots cruels escumants ses miuieres,
Payé devant le tems son avare rançon,
Foible, il ne peut venir à sa jaune cuiffon:
Mais y^b fust parvenu par la vertu mouvante
De l'esprit metalique, & la force eschaufante
Des Souphres, qui bouillans, portent par maints ca-
naux

Le feu continuel qui cuit les froids metaux.

¶ Parce qu'il se trouve le plus souvent de l'Or
mellé parmi le sablon des rivieres, Albert le
Grand a pensé que ces petits grains s'y engen-
droient. Mais il se trompe, comme dit Agricola:
car ce jaune sablon y est porté par le cours & les
ravages des rivieres qui le desracinét de la pier-
re minerale. Ainfi l'eau humectant & penetrant
souvent ladite terre, avec son impetuoizité le
transfond & l'emporte par les ondes roullantes.
Tout ainfi que lavant vn metal cementé & mis
en poudre, pour en ôster les remedes salez &
brûlez, en versant l'eau hors du mortier pour
oster les feces, bien souvent si lon la verse trop
rudement, il coule de la poudre metalique. De
mesme avient-il souvent aux Orfévres netto-
yants leurs laveures. Et Pline escrit que les Es-
pagnols ayants coupé les monts, jettent force
eau dans leurs cavernes, afin de laver l'Or, le-
quel coulât en des receptacles propres, ils cueil-
lent

lent en masse poudreuse. Ainsi l'Or, estant arraché de ses grandes & petites veines, est meslé parmy l'arene, comme dit nostre Poëte, & est transporté deçà & delà, mais ne s'y engendre point, parce que le sable n'a point de veines, dans lesquelles l'humeur dont se fait l'Or, se puisse contenir. Toute-fois si sous le sablon y avoit des veines, l'Or s'y pourroit produire, comme tesmoigne le susdit Agricola.

b Le Poëte ne parle pas icy de l'Or granulé & parfait, qui se trouve parmy le sablon des rivieres, mais seulement de celuy qui n'estant encor achevé de cuire, est contraint, devant le terme, de payer le tribut à ces coureurs de Neptune. Cet Or donc enlevé de son nic & de sa matrice, ne peut parvenir à sa naissance, parce que le sablon aride n'a point de receptacle, ny de veine propre pour le loger, ains est ce miserable embryon cōtraint de demeurer une masse informe, laquelle eust recouvré la parfaite disposition de ses membres, si on ne l'eust arraché d'entre les bras de la Nature, dont la chaleur nourissante l'eust en fin esclozé & achevé. C'est ce que veut dire nostre Poëte en cet endroit touchant cet Or blafard des rivieres. Dont estans sur ce propos, & prests à sortir du Royaume tenebreux de Pluton, comme déjà arrivez sur ses derniers limites il faut, (afin de humer l'air tant deziré avec plus de contentement) nous aler promener un peu sur ces plaizantes rivieres, où nous verrons les larcins des postillons de ce ravissant Neptune, non de l'Or seulement, mais de maintes pierres precieuzes. Cependant je frateray l'esquif, envoieray vostre navire, & apresterauy tout vostre equipage pour le voyage de Colchos. Et
afin

afin de vous faire descouvrir tous ces beaux fleuves , je vous presenteray icy comme une Carte de riviere , tout à propos , pour vostre contentement, prize du second livre des Pescheres de nostre Poëte , où sa Muze décrit doctement les plus precieux fleuves du Monde:

*Je chante sous premier, les rivages dorez,
Qui du Monde plus beaux, sont du Monde adorez,
Sont cheries des Humains, preignants de fole envie,
Qui avares pour vivre, & prodignes de vie,
Gaignent sans rien gaigner, & repassent les Mers,
Pour ne passer qu'un comp les fleuves des Enfers!*

*Je veux chanter les ports de la Portugaize onde,
Où sous ses pieds ailez, la Poëtre vagabonde
Qui courtize, en béant, son Zephir gracieux,
Fait rejaler le bril de l'Or ambicieux:*

*Je veux chanter le Bets à la profonde vague,
Où l'Or, en brillonnant de vague en vague, vague.*

*Je veux chanter l'Achate aux Cantarides ports,
Qui la Gagate roule ex Sicilides bords,*

*(La Gagate au front noir, à qui l'huile coulante
Est onde mortifere, & l'onde huile brûlante)*

*Et qui, riche, bigarre en mille petits ronds
Des glaces de Cypris ses rivages féconds:*

*Afin qu'en chaque tems, de sa marge, il ressemble
A ces champs apréez, où le Printemps assemble,*

*D'un esmail sans esmail, beau de mille couleurs,
Le Muguet, & l'Euphraize, à mille & mille fleurs:*

*Et que des Scorpions les nouailleuzes queues;
N'estancent sur sos bords leurs pointures tortues:*

*Car ils hayent l'Agathe, & cette Agathe hait
Le dezir essardé que la fièvre nous fait.*

*Je veux chanter Lycornie, au surnom Evenide,
Au rivage Gregeois, à la vague Etolide,*

*Et au sable doré. Je veux chanter encor
De Marize Egean le jannastre tressor.*

*Je veux chanter gaillard, des Indes reculées
Mains fleuve precieux. Les ondes dévalées*

Du superbe Caucaze au Gangetique bers,

*Du Gange à l'Antibole, & d'Antibole ex Mers,
Vons-elles pas volants maints richesse blonds*

En des grains menues? Et l'Hydaspienne onde,
 Qui venist son tribut dans Inde long-courant
 De maints sablons gemmeux va ses bords decorant.
 Mais doy-je preferer le Pinzon ne l'Hydaspe,
 Au clair-flotant trezor du Scytique Arimaspe?

Je ne veux t'oublier, fleuve aux flots Lydiens,
 Passole blondissant: ny Herme, qui tes biens
 Bronillaissant par ses eaux, d'or trouble sa face,
 Comme on void quand de l'air la fascheuze grimace,
 Moite, bave sur nous, s'eschanger peu à peu
 En un roux partroublé des rivieres le bien:
 Fleuve oens: fou heurenx, qui jouist sans envie
 De tous ton Or, qu'en-vain le vain Mortel envie.

Je tay les flots voütez, de ce Corbe Colchois,
 Qui dresse en se courbant sur le courbe gravois
 Des trezors trostloizants: & ne dy le Parane,
 Dont ex flots sureroussants la bourbeliere Cane
 Bavote l'argent fin. Je laisse à dire encor
 Du gemmeux Maraignon l'admirable trezor:
 Trezor durement clair, dont la verdeur efface
 Des fuyards blez, d'Avril la verdissante face.

Je ne fais oreiller les rocs efforillez,
 Pour ouir d'Oreillan les trezors remonillez.
 Mais n'estime, ô beau Bel, que les vagues dorées
 Facent caler le los de tes ondes vitrées:
 Non, non, le fol mespris du verre scintillant
 Ne m'engendre un mespris de ton verre coulant.
 N'est-ce un aussi grand cas que tes ondes fuitives
 Nagent sur un pavé de cristalines rives,
 Qu'Eole sur ton front, par se tourne-bouler,
 Face d'un clair nuan l'air sombre estinceler,
 Comme on voit briller d'un à l'autre rivage,
 Quand sous les fiers metaux Mars alumé sa rage,
 Et que tes flots verrez, figent inconsinenty
 Le plom & la ferraille, en verre brittonnant,
 Comme c'est un grand tort, que d'oster à ta glace,
 Pour estre trop vulgaire, & son prix & sa grace?
 Aussi, plustost, grand Bel, ta verrine beauté,
 Laissera l'esclatant de son vert argenté,
 Que rien de mon cerveau ton souvenir estrange.

De mon cueur ton amour, de mes vers ta louange.
 Sorton de ces rivieres, & nous embarquons à
 bon

bon escient, dresson nos masts, & guindons nos artemons, pour commencer le voyage, & aler à la conqueste du Trezor de tous les Trezors. Car vöicy la pleine mer, le tems nous est propre, & Neptun & Eole nous promettent je ne say quelle bonne reneontre. Mais avant que dezancrer, & expozer nos voiles à l'aleine de ce doux Zephire, oyon nostre Poëte prendre son congé des Desses sousterraines.

*Voila ce que m'a dit le troupeau des Nymfettes
Qui rezide & prezide ez cavernes secrettes,
Qui entre ez antres noirs des monts, qui crevassent,
Mussent de l'Or brillant les trezors entassent.*

Le Poëte feint icy un troupeau de Nymfettes comme Concierges du doré Dedale de ce mauvais fils de Saturne. Tous les Poëtes sont pleins de telles gentilleffes, nous baillants tantost un Satyre, un Faune, tantost un Dieu marin, un Glaucque, tantost une Diane chasseresse, un Pan, une Nereide, une Syrene. Mais quant à noz mines, les Payens n'ont pas creu sans aparence qu'il y prezidoit je ne say quelle divinité, pour les apparitions frauduleuzes qu'ils y voyoyent. Car comme recite Agricola, il se tient ez mines une espece de Demons, dont les uns ne font aucun dommage aux metallistes, mais vont vagabondants par ces cavernes creuzes, & ne faizants rien, semblent toujours s'exercer eux-mesmes: maintenant creuzants une veine, tantost amoncelants ce qui en est coupé: quelque fois tournants la roue dont on espuize, quelquefois se jouants aux miniers & les irritants, faizäts semblant d'y prendre plaisir. Ce mesnage se fait souvent

souvent ez mines, où l'espoir des richesses attire
 le plus du tems les metalistes, vassaux & tribu-
 taires de Pluton, qui vont sans crainte des inon-
 datiōs inopinées, & desilluzions de si dangereux
 hostes. Cependant noz Alchimistes encor plus
 avides apres ces entrailles de la Terre, ne veu-
 lent prendre la peine d'employer seulement un
 an à la lecture & contemplation de la Carte de
 la Nature, despeinte si vivement dans les escrits
 de tant d'illustres Philozophes, & notamment
 par le docte discours né sous un labour certaine-
 ment Herculien de ce brave Libavius, qui n'a
 non seulement pour ce regard enterre le renom
 des anciens, mais si bien barricadé son euvre,
 qu'aucun cy-apres n'y pourra ajouster du sien
 sans superfluité. Je ne puis assez recōmander ses
 doctes escrits, par lesquels il a redigé cette scien-
 ce en vray art. Dont à bon droit il emporte le
 laurier d'Hermes, lequel est le premier conquere-
 rant de cette Royne des arts : de cette Royne
 qui ne vous sera favorable si vous ne courtizez
 sa mere, l'amiable Nature, qui seule engendre
 nostre art. Vous examinerez donc diligemment
 les dits des anciens, à fin d'estre instruits en la
 connoissance des chozes naturelles. Mais sur
 tout il vous faut, (comme dit Isac Holandois en
 son livre des mineraux) savoir particulièrement
ce qui est sujet au cercle de la Lune, son cours, le
tems du commencement de sa carriere, & le
point d'ou elle a debuſqué. Ainsi vous saurez la
 nature des metaux, comment ils croissent, & en
 quelle nature ils ayment à estre reduits, & se fus-
 sent reduits si Nature n'eust esté empeschée, dont
 il faut aussi avoir cognoissance du naturel de la
 choze empeschante. Sur tout il vous faut savoir,
 si vous

*Scrits de
Libavius*

*Isac
holandois*

si vous voulez estre operateur parfait, en quelles operations il faut imiter Nature, & en quelles non. Autrement je ne vous conseille point de vous embarquer avec nous. Car ceux qui l'ignorent, viennent à cette table comme l'asne au souper, sont banis du Consistoire des Philozophes, & ne recueillent aucun fruit de leur culture, n'ayants la racine où leur contemplation entée puisse fructifier. D'ailleurs soyez diligents avant que vouloir aprendre à medicamenter les metaux malades & imparfaits, de vous regenerer vous mesmes, & de puizer cette science de la source de toute sagesse, qui seule la fait decouler sur qui bon luy serable. Cherchez-la pour vous baigner en l'admiration des merveilles de Dieu, & des operations de la Nature, laquelle est son image, comme dit Hermes trois fois grand en son cantique. Vous procurerez la gloire & nō la vostre, laquelle est nulle. Ainsi vous commencerez ce voyage à fin d'en rapporter de l'assistance aux necessiteux, & du soulagement pour les malades. Car où l'operation, comme dit Libavius, est sans labeur, & l'intention mauvaise, que personne n'en espere seulement le moindre heureux succez. Il faut aussi que l'Argonaute soit exempt de temerité & stupidité, qu'il cognoisse bien son Pole & les signes des chozes, afin que s'il sort, tant soit peu, de la vraye route, il puisse facilement se redresser. Il faut aussi qu'il soit patient, car cōme dit le Sage, *toute precipitation est du Diable*, & beaucoup sont peris pour l'amour de leur impatience au milieu de leur course. Evitez toutes les observations des Estoiles, excepté l'Ourse, vous assurant que vostre navigation sera bien commencée si vostre basteau se dezancre sous
les

les vœux & prieres pieuzes, ſans excéder le pou-
voit de la Nature , & les ſciences ordinaires &
legitimes, comme eſtant auſſi la ſeule pretention
de noſtre Poëte, lequel voyant ſe préparer à en-
filer la haute mer, j'impozeray icy ſilence.

a Mais je vray bien plus loin: la ^b Nature admi-
rable

En ſix ou ſept cents ans faiſt l'Or tant deſirable:
Et ^c mon hardi deſſein te veut montrer encor
Que ^d pluſtoſt , & mieux qu'elle, on peut faire de
l'Or.

Tu n'iras ^e donc guidé du gain & de lanternes,
Cercher pour l'Or la Mort ez obscures cavernes:
Cavernes que premier, jadis ^f Faune ala voir,
Ignorant ce qu'icy je veux faire ſſavoir.
Car ce qu'un curieux en des perils s'eſlance,
Quand il procede mal, procede d'ignorance.

Quel plaisir , en portant , vray Demon ſolter-
rain,

Le martel au cerveau, le marteau dans la main,
D'aler cherchant, fouillant, par infertiles peines,
Les profonds inteſtins des montagnes hautaines?
Quel plaisir que d'entrer, fuyant les Aſtres clairs,
Mort de peur dans la Terre , & viſ dans les En-
fers?

Faire une mine triſte en ne trouvant la mine,
Et comme les Géans, auteurs de leur ruine,
Renuerſer les hauts monts, puis en-fin ſuporter,
Acablé ſous le faix, l'ire de Iupiter?

a Certes noſtre Poëte entreprend un voyage
hardy, long , & non ſans danger de rencontrer
pluzieurs eſcueils menaçants de naufrage. De
fait ſon entreprize n'eſt en rien inferieure à cel-
le du

le du Magnanime Iason & de son compaignon Hercule, embarquez pour cingler en Colchos, non pour embler la Toizon d'or, mais apprendre ce divin art de Medée, comme recite Suidas, art si sublime & magnifique, que lon y voit comme dans un clair miroir, non seulement l'université de toutes Creatures, mais l'interieur de la Nature, son pouvoir, ses effects, son estre. Car dans le sujet de cette science est amassé, comme en vn centre, tout ce que nous voyons enclos & espars en la circonference de ce grand Monde. Dont n'estant ce sujet de la nature du Ciel ny des Elements, les Philosophes l'ont nommé d'un nom peculier, l'Ame, moyenne Nature. Et tout ainsi que Dieu, seul Archetype de ce Monde, y est partout present: cette moyenne Nature est partout le petit Monde du Philosophe, à sçavoir par tout son spherique vaisseau. Et comme Dieu est grand, incomprehensible, & infiny, ainsi cette chose semble presque innombrable en la procreation de son semblable, & peut estendre sa durée avec celle du grand Monde. Car alors la vertu generative sera arrachée d'entre les mains de la Nature par l'execution de l'edit irrevocable de l'Eternel, seul auteur de cette admirable science, dont aucuns ont attribué l'invention à Aros, & Marie Profetesse, toute-fois avec plus d'aparence, à Hermes Trismegiste. Certes il nous faut monter plus haut, pour chercher la premiere source de cette riviere espendant ses veines par tous les corps des Creatures, qui surmontant en nombre les millions des millions, ne peuvent avoir esté anatomizez en vn siecle, mais par ceux qui en ont consumé beaucoup, comme Adam, Enoch, Mathusalem, & plusieurs de leurs

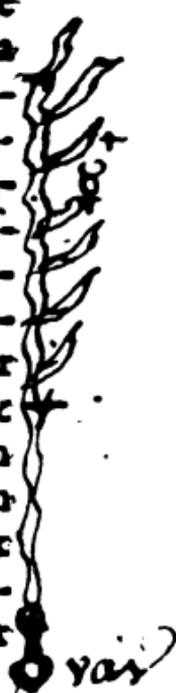
descea

descendans. C'est cet Adam créé par la bonté de
celuy duquel la puissance acomplist la volonté,
& dont la grandeur & la verité resplendissent
de gloire eternelle. C'est luy qui de cette Sapi-
ence immortelle receut la cognoissance de tou-
tes choses, lesquelles plus elles aprochoyent
l'origine de l'interieur du possesseur, plus elles
luy estoyent familiares & domestiques. L'esprit
donc de celuy s'omeilleroit, qui croiroit que ce-
luy qui n'ignoroit la Nature, ses procedures, & le
caractere qu'elle empraind comme un feu ez
choses produites, ignorast la choze mesme. Nous
lizons le contraire, car le Createur ayât mis de-
vant ce premier Roy du Monde, tous animaux à
luy assujetis, Adā prononça comme unique Phy-
zionomiste, le courage & magnanimité du Lyon,
la cruauté du Tigre, la voracité du Loup, la vi-
stesse du Cerf, la ruzé du Renard, leur impozant
à trestous leur nom convenable. Comment don-
ques n'eust-il connu alors le naturel des metaux
& le pouvoir auquel Nature les destinoit, pour
prevenir les mizeres dont les Creatures le me-
naçoient desja avec toute sa posterité ? Ce-
luy qui de tous tems, nonobstant la chente de
ce miserable, a conté les cheucux de nos testes,
& a soin des inutiles passereaux, comme nous a
revelé l'Oracle du veritable Apollon, luy auroit-
il osté le soin & le moyen servant à sa necessité ?
Non certes. Car si tost qu'il fut bany de l'heu-
reux séjour du Paradis terrestre, il previd & pre-
vint de bonne heure, l'incommodité de la faim
& du froid, tesmoin les estats qu'il enseigna à
Cain & Abel. Celuy qui sceut si naturellement
choizir & discerner sa moitié, d'avec les autres
animaux, pour la propagation de son espeece.

cut

est-il failly a l'election des chozes medecinales & antidotaires ? & dormi en faizant le chois d'entre les mineraux, vegetaux, & animaux, se laissant en cela surmonter par pluzieurs bestes qui cognoissent leur medicamēt propre? Auroit-il, sans estre jaloux de sa primogeniture, voulu ceder, cōme Esau à Iacob, tous les droits d'icelle à sa race, & ainsi releguer cette divine cognoissance au tems d'Hermes Trismegiste, ou de Iob? Quelque aparence nous le pourroit faire croire: oyant parler Iob si avant des metaux, & Hermes pozer à cette divine science un fondement si solide, sans qu'aucun de leurs devanciers, l'ait pratiquée. Mais il ne faut croire que laissant ce Royal exercice, il ait mieux aimé s'amuzer avec Iubal à enseigner à chanter, & faire des sifres & violons, ou avec Tubal-cain s'adonner à la forgerie du cuivre & du fer. Mais quoy? Ce seroit trop d'atribuer tout à ce premier homme & ses plus proches descendans, il faut preferer cet honneur à ceux qui vesquirent sur la déclinaison de la perfection des siecles precedents. Que la raison juge s'il y a de l'aparence. Quant à moy, quitant ma part de cette dispute, je m'arreste sur ce que de la connoissance de l'homme interieur d'Adam, n'estant apres sa cheure du tout esteinte, mais seulement troublée en pouvoir (degast que la continuelle transgression a fait depuis sortir en effect) procede la theorie & la pratique de nostre Philosophie. De sorte que l'Eternel créant les semences minerales, vegetales & animales, avec leur vertu productive en infiny, infuze en Adam la semence tres-generale de toutes sciences, servants à l'uzage de ce triple Embryon, dont la cognoissance nous
ambasme

embasme & abreuve d'un Nectar & d'une Ambrozie, sentant les grandeurs & merveilles de Dieu & de la Nature. Grand est donques, & plein de majesté le sujet pourquoy nostre Poëte nous va mener si loin. Car s'il est ainsi que la science est d'autant plus admirable & recommandable que le sujet en est sublime: cet objet doit de droit tenir le premier lieu apres la vraye & sainte Theologie. Car il ne s'aquiert sans labeur & danger, pourtant est-il bezoin que celuy qui se met à la conqueste de ceste riche Toizon, mene avec soy un Hercule indomtable: car il trouvera à qui parler à la descente de sa barque. En premier lieu s'opozera à luy un Geryon à trois testes, lequel domté, il faudra qu'il passe sur le ventre à l'hydre, laquelle renaissant rezistera tousjours. Apres se prezérera le cruel Diomedé, marchant à quatre chevaux, lequel despesché, le conquerant fera bien heureux, s'il peut surmonter le bequettement des oyzeaux Stymphalides, & vaincre le Sanglier noircissant, mattrer le Lyon rugissant, terracer le Faureau mugissant, & en fin en chassât, atreindre le Cerf à pieds d'airain, & aux cornes d'or, & atirer par cautelle le triple portier hors de l'Enfer, afin de librement arracher le sujet deziré hors de son temple cristalin.



b Le Poete voulant mieux faire entendre la grandeur de son entreprize, brave icy la Nature, luy reprochant la tardiveté dont elle uze à la production du Roy des metaux, euvre où elle employe le plus souvent six ou sept cents ans. C'est ce qu'affirme aussi ce grand Philozophe Mac Holandois, disant en son second liure des euvres minerales, Le Mercure venant des mines n'est autre choze qu'un sperme crud, n'estant af-

lez

47
sez cuit ez mines, & peut-estre devroit encore y
estre deux ou trois cents ans avant que se con-
geler. Et quand il seroit du tout congelé, il y de-
meureroit encore pluzieurs années avant que la
matiere fust convertie en poudre, & y estant, faud-
roit que par une longue decoction de la cha-
leur naturelle, elle devinst poudre rouge & se fi-
xast, & cela, dit-il peu apres, se feroit de l'Or en
mille ans, selon que Dieu & Nature operent.
Dont nostre Poete peut bien donner le long ter-
me qu'il donne, puisque cet auteur en donne
mesme d'avantage à la Nature en cette opera-
tion.

c Ton dessein est vrayment bien hardy, mon
Poete, & du-tout herculien. Car tu entreprends
non seulement de combattre les monstres susdits,
mais ozes prendre les armes contre l'universelle
Gigantomachie de ces faux Alchymistes, voire
contre cette fourmillante cohorte de Philozo-
phastres à quatre cornes. Mais tourne hardiment
la teste à ces monstres, & à ces ennemis jurez de
la Nature. Montre-leur combien est grand leur
aveuglement, & comme ils se fourvoyent de la
verité des choses, nonobstant tout leur babil, &
l'autorité de leurs maistres. Traverse-les de cet
estoc, en depeignant au vif leur prezomation d'o-
zer preferer la vanité de l'Escole Peripateticien-
ne, à celle de la Nature, l'image de Dieu, & éga-
ler leurs opinions frivoles à des raizons fondées
sur l'experience. Moque-roy hardiment d'eux, qui
laissent captiver sous vne impie tyrânie, leur es-
prit, estants confinez par le bon plaisir de leurs
bourreaux, en des limites, que ces miserables,
pour mourir, n'ozeroient franchir!

¶ Voicy un tesmoignage que le dessein de no-
stre

stre Poëte est hardy comme il dit. Est il possible de faire de l'Or plustost & mieux que la Nature? Est-il possible à l'homme de faire une pomme, une herbe, une feuille d'arbre, ou comme dit le saint Oracle, d'ajouster une coudée à sa stature: & cependant faire l'Or, qui n'est qu'en la puissance de la Nature? Ne craint-il point qu'on le vienne maintenant assommer par un million d'ergos? Le luy conseille de ne branler point pourtant, puisque la verité, l'autorité & l'experience, sont pour le seconder en ce combat. Voycy donc la verité & l'experience par le témoignage de deux graves personnages, dont le premier est Franciscus Picus Mirandula, en son troiziesme livre. chapitre second, & l'autre Robert Valense en son livre de l'antiquité & verité de l'art chymique. Depuis peu d'années, dit ledit Mirandula, est decédé Nicolas Mirandula Prestre, connu par nous, vieillard, de l'ordre des freres mineurs, homme de bonne vie. Cetuy-cy, selon le témoignage de plusieurs, du Cuiure a fait de l'argent & quelque peu d'or. Et celuy est encor plein de vie, lequel a veu faire de l'or audit Prestre en Jerusalem. Ledit Picus dit encore: Il y a eu un Prestre Apollanien, homme de bon renom de l'ordre des Predicateurs, qui n'a crainit d'asirmer qu'il savoit vingt & quatre moyens infailibles par lesquels il faisoit de l'Or, & estoient escrits en un Temple public à Rome ces mots, AVRI EX PLUMBO COLLECTORI. Vn tel a esté veu depuis peu de tems à Venize, lequel par une certaine poudre, n'excedant la quantité d'un grain de poivre, a transmué une assez grande quantité de vis-argent en Or. Et un de mes sujets a converti une once d'argent-vis en argent, par la quantité d'une chose ne-

D

= posant qu'un grain, & cela en la prezenze de trois
= tesmoins: dont parlant à un deux, j'ay ouy dire qu'il
= avoit diligemment pris garde à la projection &
= conversion, & que la medecine estoit de couleur de
= cendres. Il y a un personnage encore en vie, & de
= mes amis, qui en ma prezenze a fait de l'Or & de
= l'Argent plus de soixante fois par les choses metalli-
= ques, & n'y est parvenu par un moyen seulement,
= mais par plusieurs. J'ay veu une eau metallique
= engendrant de soy-mesme de l'Or & de l'Argent,
= sans y ajouster Or ny Argent, ny Souphre, ny Mer-
= cure. J'ay encore veu tirer de l'Argent du Cuivre
= par la force d'une certaine eau. Il y en a un qui tire
= quand il luy plaist, de l'Or pur de ses petits four-
= neaux, & le vend publiquement pour fort bon Or:
= & cetuy cy est assez bien moyenné. Il y a aussi un
= certain personnage vivant, lequel j'ay veu tirer de
= l'Or & de l'Argent du Cuivre par le suc d'une cer-
= taine plante, & s'est si bien mis à son aize qu'il
= marche & se maintient à l'egal d'un gentilhomme
= bien renté. Vn autre transmuoit l'Argent-vif en
= Argent, qui contenoit aussi de l'Or. J'ay veu tirer
= du Cinabre tantost de l'Or, tantost de l'Argent,
= sans toutefois y ajouster aucun d'iceux: & ay veu
= de l'huile du Cinnabre par une simple administra-
= tion, se produire Or & Argent, toutesfois en petite
= quantité. J'ay aussi souvent veu transformer le
= Mercure du Plom & du Cuivre en bon Or &
= Argent. J'ay manié de mes mains & veu de mes
= propres yeux, l'Or lequel en ma prezenze avoit
= esté fait de l'Argent en l'espace d'environ trois
= heures, sans changer l'Argent en Eau ou en Mer-
= cure. Celuy qui desirera plus de l'experience
= prouvée par ces Auteurs, lize leurs euvres, & il
= trouvera de quoy se contenter. Arnold de Vil-
= lencuve ateste par la foy sainte d'avoir fait, veu

& tasté la Pierre. De mesme en disent Thomas d'Aquin, le Comte Bernard, Arnol, Guillaume le speculateur tesmoigne qu'il a abandonné à Rome des verges ou lingots d'Or faits par luy à toute preuve. De mesme jurent & protestent les disciples de Paracelse de leur maistre. Et Isaac Holandois maistre dudit Paracelse affirme d'avoir fait la Pierre par divers œuvres. Rhungius, illustre Chimiste, escrit d'avoir veu l'argent chimique: Batiste Porte, Ierosme Rubeus, Dornesius & George Ripleus Anglois certifient d'avoir veu l'argent fait des deux Cinnabres. De mesme le Sieur du Chesne docte Medecin, Jean des Vogelins, Penot, Henry Conrad, & autres innombrables asirment tous d'une voix, la verité de l'art de faire de l'Or, comme dit nostre Poëte. Libavius escrit qu'il a fait l'Azoth, & dit n'avoir passé outre, mais j'en laisse le jugement aux enfants de la science. Pour moy, je croy qu'encor qu'il n'ait passé outre pour lors, qu'il ne s'est depuis arresté en si beau chemin, jaçoit que le Philozophe die, *Qui fait nostre Cuiure, fait tout, bien qu'il ne sache le reste. Car il n'eust sceu faire l'Azot sans faire le cuiure des Philozophes.* Cayer nous raconte en son histoire de la paix, qu'il y a aujourd'huy un disciple de Paracelse Aleman, lequel a atteint la perfection de l'euvre, & se nomme Hulsterhuren, lequel pour avoir mal mesnagé sa science & sa liberté est tombé sous la puissance de l'Empereur. Moy mesme ay veu, tesmoign pluzieurs que je pourray nommer en cet endroit, tirer de l'Or & de l'Argent d'une certaine eau minerale, sans y avoir ajousté de l'Or ny de l'Argent. J'ay encore veu transmuer le Cinabre artificiel en Argent; & changer le fer en cuiure

en moins de trois heures. Ce qui, moyennant l'entrée que j'avois en cette science, par la Theorique, m'a fait confesser l'art estre veritable, lequel j'avois inconsiderement blasme, comme les autres, en mon Introduction en la Phyzique judiciaire. Venon maintenant à l'autorité dont Agricola, quey qu'il n'affectiõne guere l'Alchymie, est contraint d'aleguer les auteurs illustres de cette Royale science, en la prefation des choses metaliques. *Je m'estonne, dit-il, qu'il y a de tous tems en tant d'Alchimistes qui ont compose l'art de changer un metal en l'autre. Hermolaus Barbarus, orné de tout genre de doctrine, en a produit plusieurs par leur nom. Mais moy, dict-il, vous en nommeray plusieurs, & sont Osthares, Hermes Trismegiste, Chanes, Rosin, Alexandrinus escriuant à sa soeur Theosebie, Olympidore. Alexandrin, Democritus, Orus, Chrisorichius, Lebichius, Comerius, Ioannes Apuleius, Petasius, Pelagius, Africanus, Theophile, Synesius, Estienne escriuant à l'Empereur Heraclé, & Heliodore à Theodose, Geber, Callides, Rhacaidibus, Veradian, Rhodian, Canides, Merlin, Raimond Lulle, Arnaud de Villeneuve, Augustin, Panthee Venitien. Trois femmes illustres en ont aussi traité, & sont Cleopatre, la uierge Taphuntia, & Marie Profetesse. Tous ces Alchimistes ont usurpé une oraiõn absolue, excepté Iob & Aurele Augurele Ariminense, qui ont compris leurs paroles sous des vers. Ce sont icy les propres paroles d'Acricola, lequel nonobstant tant d'autoritez par luy-mesme aleguées, ne laisse d'opugner la verité & l'experience, avec l'aboyante troupe des zoiles & Satyres cornus. Mais y at il choze plus sotté & iniq̃ue que de hayr ce qu'on ignore? Prenez que la choze doit ve estre.*

ne estre haye , y at-il cependant rien plus abiet & vilain que condamner une science en laquelle on n'a seulement entendu la moindre maxime,ny connu la Nature & son pouvoir , moins les proprietes ocultes des metaux? Mais cōment comprendroyent-ils ce qui est hors d'eux,qui ne sentent ny ne savent ce qu'en moins de vingt-quatre heures la Nature opere en eux mesmes,transmuant herbes,plantes, & tous fruits & animaux mangeables en leur sang , & substance totale? Au reste, que ceux qui nient l'Alchimie estre une science veritable , lizent la deffence d'Alchymie de Libavius , auquel je les recommande. Et pour conclurre cette partie , voyon comment l'art peut faire de l'Or. Il faut cognoistre devant tout, qu'il y a trois cauzes effectrices,qui font le commencement, le milieu & la fin de toutes choses, lesquelles elles tiennent toutes enfermées en elles , & sont Dieu,Nature & l'art. Triangule divin,dont Dieu dit, Nature fait & l'Art imite. Ainsi Nature commandée par la cauze premiere,produit tous les jours des choses nouvelles, dont l'art imprimant en soy par la conception la similitude de ces choses poursuit d'une façon admirable la trace & les lineaments de la Nature:de sorte que si l'entendement de l'homme n'estoit quelquefois opilé, vous diriez que la Nature est defaillante en ses operations. Car l'art s'aydant de la Nature , la corrige , surmonte , & supplée au defaut d'icelle, principalement en cette sacrée Philosophie, naturelle & operative , la conjoignant en cela à la medecine,qui ne nous peut montrer la verité de ce qu'elle enseigne que par l'experience. Car,par exemple ladite Medecine certifie que la Rubar-

be purge la colere, on n'en peut rien croire, sinon
 que l'ayant baillée à un malade, la santé s'en en-
 suite, par la distraction de l'humeur. Ainsi diron-
 nous, que si l'experience montre que par la fu-
 mée du plom ou souphre des sels le Mercure
 s'endurcist & congele, & le fer est changé en cui-
 vte par le vitriol, le cinabre converti en argent
 par la fumée de l'argent, loñ peut preparer une
 medecinetresparfaite & homogene aux metaux,
 par laquelle nous puissions parfaitement arre-
 ster l'Argent-vif, & parfaire les imparfaits me-
 taux, veu que les composez mineraux congele
 l'Argēt-vif, & le reduisent à leur naturel. Si l'Ar-
 gent corporel, encor imparfait, parfait une mix-
 tion imparfaite & illegitime, pourquoy, rendu
 parfait, & reduit en Elixir, ne pourra til guerir
 les autres metaux imparfaits ? Pareillement le
 Vitriol Venerien, transformant, ou pour mieux
 dire, tirant de l'ocult de Mars cette affinité qu'il
 a avec le cuivre, l'Or, un metal parfait & reduit
 en medecine, par une exuberante decoction,
 moyennant l'administration de l'art, ne pourra-
 til tirer en effect l'Or que les imparfaits metaux
tiennent en pouvoir ? Il apert donques par ces
 raizōs qu'on peut aussi bien, voire mieux que la
 Nature, faire de l'Or. Car il est certain, tesmoin
 mesme Aristote au quatriesme des Meteores, que
 tout ce qui fait acte d'ūcil, est œil. Nostre Or que
 nous faisons par nostre divin euvre est sembla-
 ble au mineral, & plus parfait, par ce que l'art, en
 purgeant encore l'Or mineral, a, par une double
 decoction, suplée au defaut de la Nature, dont il
 fait aussi mieux que l'Or mineral l'operation
 de l'Or. Aussi la preparation que l'art ajouste à
 celle de Nature est cauze que nous abregeons le
 tems.

tems en la production de l'Or, comme nous dirons plus amplement cy-apres. Celuy qui voudra sçavoir d'autres raizons sur ce sujet lize le traité de Roger Bachon, intitulé *De l'admirable puissance de l'art & de la Nature.*

Roger
Bacon

e L'avidité du gain est bien miserable, quand en lieu de trouver dequoy pourvoir à la necessité de cette vie, on se jette sans y penser entre les bras de la Mort precipitée, ou qui pis est, en un mal lequel consumant peu à peu comme une chandelle, fait mourir sans mourir. C'est pourquoy ordinairement ces formis de metallistes sont sujets à une courte haleine, & perissent la plus-part minez par la phtysie, comme dit Agricola en son Bermã, ajoustãt qu'on trouve en des mines de Carpate telle femme laquelle a despaché sept maris en noces reiterées, lesquels une mort precipitée luy a ravis l'un apres l'autre. Ceux-cy en lieu du gain cherchent vrayment la mort, dont parle nostre Poëte.

f Agricola dit en son Berman que Faune estoit fils de Picus & neveu de Jupiter, & qu'il estoit autrement apelé Mercure par les Grecs. Cetuy-cy auroit esté le premier qui trouva l'or en Crete. Au reste nostre Poëte se moque icy plaizamment des grimaces, postures, & façons de ces miserables metalistes, leur propozant le vray moyen par lequel sans dâger, & sans peine, ils pourrout trouver des richesses plus certaines & fructueuzes que celles qu'ils cherchent, la plus-part guidez par une benivolente fallacienze, ou la nature

mines plus certaines & qu'ils cherchent l'art comme

Or le Sage imitant la Nature tres-sage,
Prend de ce qui desja s'est cuit par son ouvrage,
Et d'un feu non commun sçait abreger le tems,

Le sommaire de l'art pphique D 4

// Le Comte Trevizan dit en son epistre res-
 // ponsive sur la transmutation des metaux, qu'il y
 // a des chozes vegetales, mais principalement
 // sensitives, lesquelles la pluspart, engendrent leur
 // semblable, par la concurrence des deux semen-
 // ces mistionnées en la coition du male & de la
 // femelle Euvre naturel, que le Philosophe, dit-il,
 // imite en la generation de l'Or. Car l'homme ne
 // sauroit achever les spermes humains, mais peut
 // disposer l'homme à la generation productive.
 // De mesme est ce en l'Or, & en la generation du

id est // Mercure cōmun, dont pour l'indicible propor-
 // tiō de son humidité visqueuze avec sa terre on-
 // ctueuze, l'art ne sauroit imiter la Nature en cet
 // endroit, ny luy contribuer le pouvoir productif.

// C'est pourquoy le docte Libavius dit en sō traité
 // de la pierre Philozophale, que l'art ne peut don-
 // ner un pouvoit essentiel, ains est contraint de le
 // prendre de la Nature, non comme elle le détient
 // imparfait en la matrice de la Terre, mais comme
 // il est pendant, meur & cuit en l'arbre: & en cecy le
 // Sage imite la treslage Nature, comme dit nostre
 // Poete, laquelle préd pour faire l'Or, le Mercure
 // cuit & digeré, & le Souphre fixé par elle.

Feu // b. Le feu secret des Philozophes est par eux
 // nommé le Vulcan, par une comparaizon de ce
 // Vulcan, lequel selon Diodore Siculien est le pre-
 // mier inventeur de mettre l'Argent, le Cui-
 // vre, le Fer, & tout ce qu'on peut forger d'iceux,
 // en uzage par le feu: dont est avvenu que ces hom-
 // mes de feu luy ont dedié leurs vœux & sacrifi-
 // ces, & pour son utilité, l'ont nommé Vulcan, ne
 // plus ne moins que cette race idolatre & Payen-

ne

+ l'or

ne apeloit la guerre Mars, parce qu'il fut le premier inventeur des armes offensives. Or il y a pluzieurs Vulcans ou feux, comme le feu contre Nature, le feu naturel, le feu non naturel, & le commun.

Le feu contre Nature est le feu de charbon, lequel essaye par violence la fixation de l'œuvre, le feu naturel est le feu interne & igné ez choses, le feu non naturel est apelé ministrant, serviteur & externe, qui selon les occasions se fait en pluzieurs manieres, comme pour la premiere preparation de l'œuvre, par le bain, lampe, ou fient, & en la seconde avec des cendres. Le feu commun est le feu de la flâme ou du bois. Il faut derechef entendre lesdits feux mystiquement, comme le feu naturel est le Souphre du Soleil & de la Lune. Le feu contre Nature, est celuy contre la nature du Mercure, & est l'eau fort, autrement apelé Dragon violent, un feu tresfort, qui brûle comme celuy d'Enfer, & est le Mercure des Philozophes, lequel ils nomment aussi feu de la gesne, par la putrefaction duquel sont resserrées les clostures que le feu mondain ne sauroit onques ouvrir. Ainsi le Mercure est bain, lampe, fient, & cendres : mais tous ces feux sont dedans le verre du Philozophe. Il y a encore d'autres appellations des feux Chymiques, lesquels selon les diverses operations se sont aquis divers noms, que je nommeray icy selon la table des feux des Philosophes, representée par Libavius en sa Pyrotechnie.

Il y a donc le feu dit des principes, qui est de deux sortes, manifest, & ocult: dont chacun se divize en deux parties: sçavoir le manifest, en celeste & elementaire: l'ocult, qui est caché dans

> choses naturelles, en instrumental & principal:
 > l'instrumental est comme le feu de la gesne, au-
 > trement nommé caustique potentiel, dont la
 > matiere estant d'avantage elaborée, passe en
 > clef de l'art, & en menstree celeste, acomodé
 > pour la rezolution & exaltation: le principal
 > est à cause de la medecine, afin qu'il soit analo-
 > gique à l'element des Estoiles, & à la chaleur
 > naturelle, comme de ceux qui sont instruits
 > pour le pouvoir medecinal, qui sont quint'es-
 > sences, huiles ignées & celestes, & de ceux qui
 > fabriquent la Pierre, dans lesquels est le feu du
 > Mercur, de la Lune & du Soleil, & sont dits, feu
 > des Philosophes, selon les degrez divers, chaux
 > vive, rubre, teinture, & elixir rouge, comparé au
 > feu du Soleil, dont est apelé Souphre vit.

> Ainsi le Philosophe peut par le feu Chimique,
 > abreger le tems de la Nature, par deux voyes, à
 > sçavoir par la reduction des metaux en leur pre-
 > miere matiere, & par le moyen du Ciel ou Tarte
 > des Philosophes (qui sont deux feux instrumen-
 > tels) & ainsi refaire lesdits metaux de nouveau,
 > congelant leur Mercur par le feu apropié, &
 > introduizant une forme nouvelle, par le moyen
 > du Souphre naturel, rouge, ou blanc, ce qui se
 > peut faire en fort peu de tems, & l'autre encore
 > plustost, comme par la projection de nostre divi-
 > ne medecine. Ainsi reduira-t-on, non seulement
 > les ans de la Nature en mois, les mois en semai-
 > nes, les semaines en jours, mais les ans en heures,
 > les heures en minutes, & cela principalement
 > par le feu apropié susdit, & qui n'est pas cōmun
 > à tout Philosophe, cōme les autres que nous a-
 > vons dit. De fait nul des Philosophes n'a mis ce
 > divin agent, dont il ne se faut esmerveiller si nos
 > devanciers ont failli, ceux du jourd'huy faillent,

par
 pio.

& faudront ceux qui viendront. Quant à moy, si je n'eusse senti ce feu, & veu ses effets, je ne fusse parvenu à ce que je say. C'est une chose estrange que nul ou bié peu de Philozophes en a parlé, veu que ce feu parle luy-mesme, vray sujet de toutes merveilles, & sel sans lequel les esprits ne peuvēt penetrer ni se joindre radicalement avec lescorps. Sans ce feu un corps ne peut entrer dans l'autre, ny aucune vraye teinture estre donnée, comme enseigne Isac Holandois par cette comparaizon prise du second livre de ses euvres mineraux, où il poze le drap blanc & à teindre au lieu du corps, la rubre au lieu de l'ame, & l'alun au lieu de l'esprit, ou substance moyenne, comme mediateur entre l'ame & le corps, sans lequel rien ne se fait. Car si l'alun n'entre en l'euve, la rubre ne peut entrer dedans le drap, ains demeure fixé à part. & se perd invisiblement, dont l'estofe demeure passe. Car la couleur de la rubre est l'ame, & l'alun participe des deux, qui fait (moyennant l'eau qui reprezente nostre feu apropié) que l'un entre dans l'autre. Lors le teinturier fait bouillir le drap, l'alun, & la rubre dedans l'eau, & quand il voit sa teinture entrée dans le drap, il le suspend, afin qu'il se seche, lors l'eau s'en va, & la couleur demeure fixe dedans le drap. La mesme procedure faut-il observer en noz euvres. Car jaçoit que nos corps, esprits, & ames metaliques soyent bien preparez ils n'entreront en la racine l'un de l'autre, ny ne demeureront jamais ensemble sans le moyen de ce feu apropié, sel armoniac, ou eau seche. Que pensent donc faire nos pauvres Evangelizants Alchymistes, avec tant de fourneaux & de feux fantastiquement graduez, sinon esclorre leurs œufs au

+ Exemple comme le sel fait Qu'il est l'ingred
Des teintures

= vent, & faire une infinité de folles despenses ? Il
 = leur faudroit pour bien employer leur feu ar-
 = tificiel, un euf informé par le sperme du Coq, &
 = ce feu secret, & non commun, comme dit nostre
 = Poète. Aussi, bien que nous l'ayons apelé eau, il
 = n'est pas pourtant eau commune, à sçavoir Mer-
 = cure vulgaire, ains comme dit Geber & Aristote,
 = une eau seche, laquelle, comme dit Hermes, se
 = tire d'une vilaine & puante matiere menstruale,
 = & se trouve, dit Danthyn, dans les vieux estables,
 = cloaques & garderobes. Morien en dit, *Nostre*
 = *eau croist dans les monts & vallées*. Dont ces fols
 = Alchymistes croyent que c'est le Mercure, mais
 = ils se trompent. Car c'est une eau seche donnant
 = ingrez, amassant tous les esprits mineraux, &
 = quand elle a fait quelque conjunction, soit
 = vivifiant un corps par voye Phyzique, ou assem-
 = blant en la projection le Mercure congelé, avec
 = la teinture, elle s'en va, les laissant fixez ensem-
 = ble. Ce feu, ou eau seche se trouve en toute
 = chose composée des Elements: & si cela n'e-
 = stoit, nostre science ne seroit pas, parce qu'on
 = a à faire de ce feu tant ez euvres vegetaux, &
 = animaux, que mineraux. C'est pourquoy, si
 = vous voulez faire seurement un euvre grand,
 = une conjunction, fixation ou multiplication,
 = il vous faut ce feu, ou eau seche. Dont le susdit
 = Isac dit, Toutes les euvres que j'ay escrites sont
 = bonnes & louables, mais il y a deux choses que
 = je n'ay pas nommées, à sçavoir l'esprit, & l'eau se-
 = che, pourtant j'adjure tous ceux ez mains des-
 = quels ce traité pourra tomber, & le pourront enten-
 = dre, de cacher ce secret: car sans la cognoissance d'i-
 = celuy tout art mondain est trompeur & inutile:
 = & ce secret decelé, vous pourrez parfaitement fai-

re tel ouvrage qu'il vous plaira, & avec peu de tés & de travail. Nous tiendrons donques ce secret secrettement enfermé au cabinet de Bias, afin de ne troubler le repos des os sacrez de ce grand Philosophe Holandois, & n'encourir le courroux de Dieu & des Anges, & la foudroyante excommunication de la tourbe des Philozophes. C'est assez d'avoir traité de ce feu non commû, lequel entend nostre Poëte, vers lequel je repren mon chemin.

Pour matiere il prend donc le Souphre & le Mercure,

De sexe differents, & pareils de nature:

Car un genre tout seul, de soy n'engendre rien,

Et quand Dieu fit le Roy du Monde terrien,

D'une mesme Nature il forma sa femelle,

A fin qu'il engendrast sa joignant avec elle.

Il faut icy distinguer la matiere reculée & la moyenne d'avec la vraye, comme nous avons fait cy-deyant en la generation du Mercure & des metaux. Certes ce mot de matiere est si frequent en la bouche de nos Alchymistes, que je m'estonne qu'elle n'est desja changée en forme. Tout le monde demande de la matiere, le juriste, le Medecin, l'apoticair, le tailleur, l'architecte, voire jusqu'au sale bouvier. Mais tous ceux cy ont une matiere certaine & limitée, excepté le fol Alchymiste, qui n'a jamais assez de matiere pour la fomanter d'un million d'humeurs fantastiques, & croy que jamais le rieur Abderite n'eut tant d'atomes en la teste, que cette matiere est multipliée au cerveau de nos Alchymistes. Aujourd'huy ils ont choizi un sujet pour matiere

tiere, demain ils en prendront une autre, & ainsi
 cerchans tous jours ne trouvent jamais rien. Au
 contraire le Sage, ferme en son entreprize, &
 apuyé sur la Nature, ne peut ny ne veut autre que
l'unique sujet engendrant son semblable, lequel
respond à ce qu'il cerche, & est une choze cuite
dedans le ventre de la Terre, par une chaleur
sulphureuze. Car la matiere de toutes chozes
 n'est qu'une, laquelle opere diverses chozes na-
 turellement, par l'action majeure ou mineure,
 en brûlant ou ne brûlant point, & en cecy
 tous les Philozophes sont d'aesord. Penot
 nomme cette seule matiere l'esprit du Monde,
 † fait corporel au ventre de la Terre, lequel reçoit
 en soy toutes les facultez, soyent animales, vege-
 tales, ou minerales. Car comme la cire prend
 l'impression de toute forme, cette seule matiere
 souffre l'induction de la propriété de toute cho-
 ze naturelle. En fin toutes chozes sont venues
 d'un. & retournent à un. Ce qu'affirme Hermes
 Trismegiste, quand il dit, *Tout ainsi que toutes*
chozes ont esté d'un, par la meditation d'un, ainsi
toutes chozes sont nées par adaptation de cette seule
choze. Cette unité donques reluizant, non en
 cette science seulement, mais aussi mystiquement
 en la creation, redemption, & sanctification de
 l'homme, nous servira de boussole & d'Estoile de
 Nort, pour parvenir au havre de salut, & à une
 beatitude complete.

La premiere partie en cette science est celle
 qui aproche plus du naturel metalique. La ma-
tiere d'oc rezoute en Mercure est la plus proche
& premiere matiere en cet art, puisque tous les
metaux se rezolvent en Mercure. Mais voyon si
cette seule matiere suffira pour engédres nostre
 cuivre.

euvre. Le Mercure tout seul ne sauroit rien produire, puisqu'il atend d'estre parachevé, & devenir metal, & quoy que les Philozophes le nomment la seule matiere, il n'est pourtant que la terre où nous jetoas nostre semence, afin qu'elle croisse, fleurisse, & porte fruit, comme le grain du froment, dont il-faut savoir que

C'est un grand secret de pouvoit comprendre que le Mercure est le menstree, & le Souphre la semence de noz euvres.

Ainsi les principes de la Nature sont aussi les principes de l'art. Car comme vous avez ouy cy devant, Nature prend pour la generatiō du Mercure l'humidite visqueuze & terrestreite souphreuze, qui sont la matiere reculee, & pour la plus proche, ledit Mercure maintonant fait, auquel elle ajouste son Souphre, ou vray agents; pourtant les Sages, comme vray enfants de la Nature, ont cherche quelque choze dans les mineraux, qui contient en soy un Mercure pur, & net, & un Souphre pur & incombustible. Et où ces deux estoient ainsi meslez, comme n'estants qu'une choze, selon une proportion deue, & congelez tellement ensemble, qu'ils ne peuvent plus estre separez, ains sont tous deux volatils & spirituels, ils ont dit que là estoit le sujet de leur Pierre. Que si les yeux de vostre entendement ne sont bouschez, vous cognoistrez le vray Souphre & le Mercure: car je les nomme brievement, sans circuiton de paroles, & cognoistrez par ce qui est dit cy devant, tous les metaux qui croissent dans les mines, & leur nature. Que si vous ne m'entendez encore, je vous en feray

comme

Il vult bien cette page est la suivante

comme une montre de chacun à part, à fin que vous ne pensiez que j'aye voulu cacher chose aucune appartenant à la vraie introduction de cette science. Commençon donques au Mercure, puisque nostre Poete dit qu'il faut prendre le Souphre & le Mercure.

≡ Pour bien entendre le regiment des Mercurés,

≡ il faut savoir qu'il y en a de deux sortes, à savoir

≡ le Mercure crud, & le Mercure des corps, ou

≡ Mercure congelé, qui sont ceux des fix metaux.

≡ Le Mercure crud est celuy que la Nature a en-

≡ gendré dans la mine, & lequel les Philozophes

≡ nomment l'Antruche né dans la Terre, & con-

≡ vient avec l'eau qui ne mouille-point les mains.

≡ Le Mercure congelé est le metal mesme, princi-

≡ palement l'Or, qui n'est qu'un Mercure parfaite-

≡ ment cuit & élaboré par la Nature. Pource le

≡ laissant en repos pour un peu de tems, nous

≡ poursuivrons celuy qui s'enfuyant, se moque à

≡ toutes heures de noz pauvres Alchymistes, leur

≡ jouant le tour de l'Hydre renaissante, dont fas-

≡ chez ils ont condamné ce pauvre Mercure, com-

≡ me inutile à fermenter la paste moizie de leurs

≡ conceptions, forgeants cet axiome, que le Mer-

≡ cure vulgaire, comment qu'il soit préparé, n'en-

≡ tre-point en nostre magistere. Cruauté certes

≡ tresgrande de condamner ainsi ce Messager des

≡ dieux, dont pour maintenir le droit, nous con-

≡ fessons bien que

Le Mercure vulgaire n'est qu'un sperme crud & inutile à la generation.

Mais estant préparé par la main d'un savant artiste, il aquier non seulement le nom d'un des

Mer

Mercures des Philozophes, mais est alors une
clef de l'art. C'est pourquoy nous dizons que

Si la preparation du Mercure vulgai-
re eust esté connue aux étudiants de cet-
te science, ils n'eussent eu à faire d'autre
Mercure des Philozophes, eau metalli-
que, ou Ciel, parce que tout cela est com-
pris en sa preparation.

8 V

Si vous vous estonnez de cet axiome, Mes-
sieurs les Alchymistes, vous le feriez bien da-
vantage si vous pouviez goustier le fruit de celuy
qui dit,

*Toute chose dont on peut tirer un
Mercure, est la matiere de la Pierre.*

Toutesfois il ne faut pas entendre cecy trop
errement, mais considerer que c'est le plus grand
secret de la science universelle, secret que les an-
ciens Philozophes ont de tous tems caché, excep-
té Raymond Lulle, qui dit en son Testament,
Le Mercure vulgaire ne vaut pas une figue pour-
rie : ce que ie dy parce qu'il vaut beaucoup. Je vous
revelle donc le secret des secrets, & notez dili-
gemment l'axiome allegorique allegué cy de-
vant, que le Mercure vulgaire est le menstrue
de la Pierre, & le Souphre la forme. Mais ce Sou-
phre n'est pas Souphre vulgaire, ains le Mercure
parfait. D'où s'ensuit que pour nostre divin eu-
vre, il les faut tous deux ensemble. Car l'impar-
fait est froid & humide, patient & feminin, pour-
tant dezirant la perfection. Mais il faut confi-
derer

= derer icy qu'il y a pluzieurs sortes de Mercurés
 = vulgaires, dont le pire est celuy qu'on trouve d'as-
 = les bains, & sous les tas des vieux foins, lequel
 = contiér ces herbes putrifiées, chaudes, seches, &
 = visqueuzes de cette espece, comme la grand' Lu-
 = naire, Chelidoine, Adente, & herbe aux sonnet-
 = res: & celuy qui s'engendre à la rozée de May,
 = des brouées & seches vapeurs de la Terre, de-
 = puis le commencement des jours Caniculaires,
 = jusqu'à la fin de l'Autonne, & qu'on void le soir
 = couler sur la terre, & esclairer comme chandel-
 = les, & scintiles de feu. Cetni-cy est si leger, humi-
 = de, peu cuit, & d'un Souphre si esloigné du poids,
 = de la siccité, pezanteur, solidité & decoction de
 = celuy des metaux, qu'il ne peut souffrir la moïn-
 = dre chaleur, qu'il ne laisse separer son eau, &
 = s'envole avec elle. Mais nostre vray Mercure
 vulgaire est composé d'une autre eau plus pe-
 zante, & d'une terre ou Souphre plus cuit, & se
 trouve dans les veines des hautes montagnes,
 comme nous avons montré cy-devant, dont le
 meilleur est celuy de Levant ou d'Espagne, le-
 quel nous entendons aussi estre une de nos ma-
 tieres en pouvoir. Voicy donc maintenant tous
 les Mercurés de l'art. Le grand Rozaire nous en
 baille quatre, le Mercure préparé, le Mercure
 exalté, celuy de la Magnesie, & l'Azoth, ou Mer-
 cure onctueux: dont trois sont tresnecessaires,
 sçavoir le Mercure calcinant les corps, & est le
 Mercure préparé, le Mercure sublimant lesdits
 corps, & celuy auquel on ajouste le ferment.
 Voilà donc le rôle de tous nos Mercurés, dont
 nous parlerons plus particulièrement en son lieu:
 concluants que de tous les Mercurés, le Mercure
 vulgairement vulgaire peut estre matiere de la
 Pierre,

Pierre, estant deuëment préparé. Dont nous apellons de l'injuste arrest des Alchymistes incompetents, à la Cour souveraine de la Nature, & de l'experience faite & autorisée par un nombre infiny de Philozophes illustres.

Ainsi qu'il y a beaucoup de Mercurés vulgaires, aussi y a-t-il beaucoup de Souphres. De sorte que comme il y a sept Mercurés, un vulgaire, & six des métaux, il y a aussi sept Souphres principaux, à sçavoir le vulgaire & six Souphres métalliques. Celuy qui entend bien cecy, que dans les métaux n'est pas le Souphre vulgaire, mais un métallique; & de la nature du vitriol, saura que le Mercuré vulgaire, préparé comme il faut, & comme nous avons dict, pourra rezoudre les métaux, & ainsi ne prendra que la matière mercuriale, pour laquelle il engloutist toute la substance du métal, regorgeant le Souphre d'iceluy, apres qu'il l'aura séparé de la conjonction concentrique qui est faite du Mercuré vulgaire & du corporel. Par ainsin il sera contraint de croire que ce qui se sépare du vis-Argent apres la rezolution & la putrefaction, est le Souphre vitriolé & métallique, de la nature duquel sont les Souphres du vitriol vulgaire, de l'alun, & de toute sorte d'atraments, pierres à feu, & marcasites. Mais ceux-cy sont inutiles aux euvres des Sages, aussi bien que les Mercurés des herbes, des bains, & de la rozée susmentionnez. Il y a encore d'autres Souphres, comme l'Orpiment, l'Arsenic rouge, & l'Arsenic blanc, desquels l'artiste peut tirer une moyenne substance, servant aux euvres particuliers. Mais pour les Souphres, tout le secret d'iceux consiste au Souphre des métaux desquels nous parlerons autre part.

Le

Le Sage donques , dit nostre Poëte, prend le
 Souphre & le Mercure pour le sujet de son eu-
 vre , lesquels encore qu'ils soyent differents en
 forme ou sexe, ne le sont en nature, & faut qu'il
 soit ainsi. Car comme dit le grand Roy Aros,
Nostre medecine est faite de deux choses estant d'u-
ne essence. Dont il faut entendre que le Souphre
 vulgaire n'est point de la nature du Mercure,
 comme croient les faux Alchymistes. Car ledit
 Aros dit , Nostre Souphre n'est pas vulgaire,
 mais fixe , & ne vole point , & est de la natu-
 re Mercurielle. C'est pourquoy Geber dit en
 la Somme , *Au profond de la nature du Mercure*
est le Souphre qui se fait par longus attente ex vei-
nes de la Terre. Car Nature n'a autre matiere
 pour bezongner que pure forme Mercuriale,
 ayant en soy son Souphre homogene , fixe & in-
 combustible, comme la raizon, l'autorité, & l'ex-
 perience le montrent. C'est ce qu'affirmēt Calib,
 Bendegid, Iesid, & Marie Iuive, quand ils dizem
 que Nature fait les metaux de chaleur & seche-
 resse , surmontants la froideur & moiteur du
 Mercure en l'alterant. Non pas qu'autre substan-
 ce le parface , & jacoit que le Souphre semble
 different en genre du Mercure, il ne l'est qu'au-
 tant que l'homme l'est de la femme, lesquels
 nostre Poëte allegue fort à propos, pour despein-
 dre mieux au vis les raizons. Car en la Creation,
 Dieu fit l'homme, & puis la femme , & leur dit,
Faites de voz substances des semblables à vous.
 Puis dit des autres Creatures , *Que chacune porte*
son fruit , qu'elle multiplie , & face son semblable.
 C'est pourquoy aussi Dieu commanda à Neé de
 mettre en l'Arche de châque espeece d'animaux,
 male & femelle selon son genre , & non autre-
 ment.

ment. Si cela n'estoit, il n'y auroit point de generation en cet art. Car le Mercure seul n'engendre rien, mais produit son semblable avec son semblable, auquel seul il se resjouist. Car

La Nature a en sa nature semblable, une operation perpetuelle, non en une espeece differente, moins en un genre divers.

Donques plus il y a de diversité ez choses, moins il y a d'unité, laquelle toute fois est requise en nostre euvre, sous deux diverses formes. Ceux donc s'aillent cacher, qui veulent mesler le Souphre vulgaire avec le Mercure, contre la raizon & la Nature, laquelle ne nous a jamais fait voir l'Argent vif, & le Souphre vulgaire joints ensemble dans les mines, quoy que le travail des fols Alchymistes pretende les marier ensemble. Car j'en ay cognu à Bordeaux lesquels ont tenu ce couple illegitime trois ans durant au liect nuptial & crystalin, où en lieu d'un enfant legitime, ils n'ont engendré qu'une poudre bastarde & un Cinabre, toutesfois beau, mais qui n'estoit que pour payer le sel qu'avoit mangé en un mois l'un d'iceux. Car il faut savoir qu'ils estoient trois en cette heroïque entreprize, qui partissoyent entr'eux le tems de leur sentinelle, de trois en trois mois, sans bouger d'aupres du fourneau. Mais ce n'est pas tout. Les petits font des petites folies, mais les grands des grandes, voire grandissimes, tesmoins deux que le respect que je leur doy me deffend de nommer icy. La mesme farce a esté jouée un long tems par un grand Seigneur Aleman, à la Haye en Hollande.

Et

Et n'y a pas long tems qu'une dame illustre d'extraction & d'esprit, fomentoit cet embryon ou faux germe, aupres du marché noir en la Beauce, uzant d'un feu de flame un an durant. De sorte qu'elle disma tellement le bois de son mary, qu'il sembloit que la grande Iument de Gargantua s'y fust promenée. Mais le pis fut encore qu'elle n'enfanta que du vent.

*Le Souphre est sec & chaud, agent, & masculin,
Et l'autre humide, froid, patient, feminin.*

*Ce^a different estat fait qu'ils donnent naissance,
Car dessus son pareil le pareil n'a puissance.*

*Si mesme empire aussi sur l'homme avoit le froid
Qu'il a dessus la femme, onq' il n'engendreroit.*

*Le Souphre^b est ce Lion, ainsi nommé des Sages,
A fin que l'ignorant ignorast leurs langages:*

Car si le fier Lion est Roy des animaux,

L'Or au sceptre superbe, est le Roy des metaux.

*c L'autre est-ce grand Dragon à l'eschine volante,
Qui, colere, est rampli de poizon violente:*

*Car sentant l'aspre ardeur, il^a s'envole soudain,
Et^c tue, en dissolvant, le metal souverain.*

Il est hors de controverse que là où se doit faire quelque generation la contrarieté est necessairement requize. Comme pour nostre sujet, la secheresse & la chaleur du Souphre agissant, & la froideur & humidité du Mercure patissant. Cette contrarieté toutesfois, n'est qu'accidentale ou eschangeante. Car ce que l'un est exterieurement, l'autre l'est interieurement. De c'est estat differét, dit le Poete, procede la generation, alleguant la copulation du masse & de la femelle, qui doivent toute-fois estre d'une mesme espee.

ce. Lors le male estend son action sur la femelle, laquelle la reçoit, & engrossée produit un fruit meur & desiré de leur espee: car autrement ils n'engendreroient que des monstres. Or pource qu'il n'y a autre femelle pour nostre Souphre, que le Mercure imparfait, nous le luy donnons pour femme, & par consequent le parfait à l'imparfait, pour mary: & faut qu'au-moins la s^{ch}cheresse du Souphre excede au quadruple l'humidité du Mercure, afin qu'il y ait de l'action par cette diversité, veu que, comme dit nostre Poete, le pareil n'a de la puissance sur son pareil. Ainsi donques se fait la generation de toutes choses. Ce que nos Alchymistes desvoyez ne peuvent comprendre, jacoit que la tourbe des Philozophes die clairement qu'il nous faut imiter la Nature en la conception de l'enfant dans la matrice. Ce sont des paroles exemtes d'ambiguité, & cependant comme estourdis & aveuglez ils amalgament le Mercure cru avec la Lune, péfants les fixer tous deux ensemble, sans se donner de garde que tous deux symbolisent en une nature froide, humide & imparfaite. Encores n'ont-ils l'esprit d'interpozer une moyenne nature, & les marient sans l'adveu & la benediction d'Hy-men. Mais ils esteindront plustost le feu par le feu, qu'ils ne les fixeront ensemble. Quelqu'un peut estre me dira, que je luy montre bien son desvoyement, mais ne le mets point au droit chemin. Or pour l'y mettre je l'avertiray qu'avant que pouvoir fixer le Mercure avec la Lune on les rédroit plustost tous deux volatils. Car la Lune est si froide & humide, (comme non fixe) que le Mercure la pourroit sublimer avec luy, la tirant de sa terre. De sorte qu'il ne demeureroit

au

// au fond que les feces de la Lune , dans lesquelles
 // seroit son sel. Notez toutefois icy un secret non
 // vulgaire. Si vous y adjoustez une plus grande
 // quantité de Mercure cru, & donnez le feu un peu
 // plus grand, il emportera & vivifiera vostre Lune,
 // ne laissant point de sel comme devant , ains seu-
 // lement des feces inutiles. Mais c'est grād cas que
 // l'ignorance ne peut comprendre cecy , ains veut
 // de deux chozes pareilles cauzer une generatiō
 // sans savoir introduire la diversitē de sexe dont
 // parle nostre Poete. Observez donc cet arrest
 // donné par la Nature , & publié par l'experience,
 // que

Deux chozes semblables n'engendrent rien , & ne peuvent estre jointes sans un milieu.

☉ C'est milieu est l'esprit, lequel est chaud & sec,
 dont estant joint avec la Lune & le froid & hu-
 & mide Mercure, il tempere par sa benigne chaleur
 8. & secheresse la froideur & l'humidité de tous les
 1050. deux. Ainsin est-il la seule cauze que l'un entre
 dans l'autre, & se rend un mesme corps avec eux,
 par le moyen de son juste poids & du bon gou-
 vernement du feu extérieur. Si donques noz pau-
 vres Evangelizants entendoient bien le fond de
 cecy , ils n'auroyent tant de fascheuzes rencon-
 tres, ains tousjours des joyeuzes nouvelles: car le
 bon succez de leurs amalgamations, fixations &
 multiplications, voire en des euvres plus gran-
 des.

b Nous avons cy devant baillé le rôle de tous
 les Souphres, entre lesquels nous avons rojeté le
 vulgaire , & les autres combustibles, comme
 l'Arſenic

l'Asenic, l'Ospiment & le reagal inutiles à nos œuvres. Notez donc maintenant ce que dit Aristote au neuvième de sa metaphizique, à sçavoir, *Là où l'agent & la matiere sont semblables, les operations sont toujours semblables, encore que les moyens soient divers*: comme le Souphre semble divers au Mercure, car les moyens & la matiere sont deux choses. Que si la matiere est vne & d'autout semblable, toutes les operations qui semblent au commencement contraires, font en fin un mesme effect: comme tesmoigne ledit Philozophe. Pource Geber dit en sa Somme, que nostre science ensuit la Nature au plus pres qu'il luy est possible. Le mesme dit Hermes, Pythagore, Senior, & pluzieurs autres. Puis donc qu'elle ensuit Nature, il faut necessairement confesser qu'elle use de semblable matiere, (qui n'est qu'une, à sçavoir l'Argent vif) non entant qu'elle est seule, mais meslée avec son propre agent, qui est le Souphre, lequel est de deux sortes, combustible & incombustible. L'incombustible est celuy qui cauze l'imperfection des metaux, & le combustible leur perfection. Dont errent tous ceux qui avec de tels Souphres, comme celuy de Saturne, Jupiter & Venus, pensent faire quelque chose de bon en cette science. Car

Il est impossible de parfaire les metaux avec le Souphre des imparfaits, d'autant qu'une chose ne sauroit plus donner qu'elle n'a receu.

Je ne nie pas toutefois qu'avec le Souphre de Mars on ne face de grandes choses en œuvres

E

} particulieres, puisqu'il a un Souphre quazi sem-
 } blable à celuy de l'Or: Souphre dont on peut
 } facilement produire une medecine particulie-
 } re pour guerir les imparfaits metaux. Mais quant
 } au Souphre, que le Poete nomme icy un Lyon,
 } son rugissement est bien malaisé à comprendre,
 } sa pate bien difficile à arraper, & sa taniere bien
 } cachée, quoy que les fols Alchymistes la croyent
 } par-tout. Ce qui les reuge à cette croyance est ce
 } que les anciens ont dit, Nostre Souphre est en
 } toutes choses. Mais cette verité, pour estre mal-
 } entendue, leur fait prendre ce faux parti. Car ja-
 } soit que toute chose deterrinée ait en soy sa
 } parfaite medecine, elle n'y est point preparée, &
 } si lon la pouvoit preparer, il ne faudroit cer-
 } cher autre medecine ailleurs, veu que chacun
 } l'auroit en soy pour son uzage. Ainsin il ne pour-
 } roit avenir à l'homme aucune maladie, dont il
 } n'eust en soy le remede, s'il le pouvoit prendre
 } de soy-mesmes, sans detrimement de ses parties. De
 } mesme faut-il entendre de toute sorte d'animaux
 } & vegetaux. Dont pour exemple, dans le plom
 } est un Souphre, qui, preparé, pourroit guerir son
 } propre Mercure, mais ne seroit pourtant Or ny
 } Argent, ains un imparfait metal purifié & prepa-
 } ré, pour recevoir l'entiere santé du vray Apollon,
 } Lyon, ou Souphre grand & universel, lequel au-
 } roit le pouvoit de donner cette medecine que
 } tout le Monde cherche. Car l'homme engendre
 } l'homme, le Lyon le Lyon, & l'Or engendre
 } l'Or, & peut seul parfaire l'imparfait Mercur.
 } Car il a en soy le vray Souphre incombustible,
 } & est le Roy des Trezors des mines, comme le
 } Lyon celuy des animaux de la Terre, & l'Aigle
 } des oyzeaux de l'air. Mais il ne faut pas penser
 } que

que l'Or par soy, seul engendre quelque chose, & soit le Souphre d'ot par le nostre Poete, demeurant en la forme metallique. Ce seroit le tromper lourdement, car il n'est alors Souphre qu'en NB. pouvoir, mais, deuenement alteré, il deuiet vray Souphre vis, vivifiant les corps morts & les menant, de sorte qu'il suplee au defaut de la Nature, parce que ce Souphre est superflu en la maturité, selon ce qui est parfait en la nature, & deuiet encore plus fructueux estant plus cuit, recuit & depuré: dont s'engendret de luy pluzieurs Souphres nobles par exaltation, comme estant reduit en viscozité, il deuiet Souphre fixant le Mercure. S'il est alteré, il fixe, altere & s'augmente, & lors est nommé miniere ou Souphre multipliant. S'il est refait & reduit, il multiplie sa vertu multipliée: si incéré, deuiet le Souphre grand & vray Phenix des Souphres. Estant en baze de la putrefaction, il est nommé Souphre noir. Estant fixé au blanc, Souphre blanc: & au rouge, Souphre rouge. En fin le Souphre est le Soleil des Philozophes, & par consequet trois Soleils. Dont Avicene dit qu'on ne trouve un tel Souphre sur la Terre, que celuy du Soleil, lequel est aussi apelé Lyon par les Sages, pource que la cinquiesme maison du Ciel, s'apelle le Lyon, participant de ses rares & excellentes qualitez, dont ils luy ont donné le nom d'iceluy. Il y a encor d'autres Souphres des Philozophes, qui se preparent par voye manuelle, cōme le suc de nostre Lunaire, l'Or sublimé en forme d'Arsenic, de mesme l'Argent, & en fin toutes les vrayes teintures des metaux sont Souphres.

• Ils ont apelé le Mercure Dragon à l'eschine volante, comme dit nostre Poete, parce qu'il est

un venin fort mortel aux metaux. De fait en les
touchant il los tait, principalement l'Or, quand
il le dissoût. Et cette morsure venimeuze le fait
en la seconde operation de l'euvre. Non pource
qu'il entre quelque chose venimeuze en nostre
euvre, comme aucuns pensent, s'arrestants à la
lettre, mais il faut estre soigneux de ne passer la
propre heure de la naissance de nostre Dragon,
qui est la vraye eau Mercurielle, Azoth, ou Lion
verd, afin de luy conjoindre son propre corps, que
nous dizons levain. Il est aussi venimeux quant à
nous, pource que, comme le venin n'apporte au
corps humain que dommage, si nous faillons de
joindre nostre Dragon à son vray Levain à l'heu-
re determinée, il n'est qu'un vray venin pour le
mal qu'il nous apporte.

Il ne faut entendre ce voler en la premiere
operation ny en la seconde; car au contraire le
Mercure ne se doit jamais separer de l'Or, pour-
tant nous administrons le feu petit, de peur que
la disjonction se face en lieu de la conjunction,
comme l'entendent nos Alchymistes, croyants
qu'il soit de besoin de sublimation en nostre
divin Magistere. Ils ne cōsiderent point que les
Philozophes ont mis à dessein beaucoup d'ope-
rations pour amuser les indignes de cette
science: comme la solution, reduction, distilla-
tion, congelation, evaporation, inceration, calci-
nation & sublimation, laquelle ne se fait qu'en
l'inceration, dont le Mercure sentant l'extreme
chaleur de ce grand Souphre, s'envole jusques à
la Lune (laquelle est la teste Spherique du vais-
seau, laissant ledit Souphre, noir, comme charbon,
pourtant dit Souphre mort ou Or mort) mais il
se rempe aussi costé sur ledit Souphre mortifié. Ce
que

que voyants les Sages, ils ont nommé cela leur sublimation, & est une viaye sublimation. Pourtant dit Geber en la Tourbe, Quand vostre Pierre ou œuvre sera bien conjointe & assemblée, ajoutez y continuellement la sublimation. Ce qui trompe noz gens, ignorants que cette sublimation ou volée du Dragon se fait en mesme vaisseau avec les autres opérations susdites, sans jamais y toucher, ains pensans qu'à chacun de ces magistres il faille un vaisseau particulier, & se montrants à chaque coup, non vrayz enfans, mais bastards de la science: C'est pourquoy ils ne possederont aussi l'heritage des Sages.

*Voila doncques vraiment la matiere certaine.
Plusieurs en la cherchant, trouvent beaucoup de
peine,
Ne sachants que c'est l'Or en sperme transformé,
Et l'Argent vif bien pur proprement animé.* *

Nostre Poete met icy pour matiere l'Or transformé en sperme, & le Mercure proprement animé. Ce qu'il faut entendre en deux façons: car il faut animer le Mercure manuellement & naturellement, & transformer l'Or en sperme de mesme facon: veu que demeurant comme il est, il ne sauroit estre Souphre ny semence de la Pierre. La premiere façon consiste en la preparation manuelle dudit Or, de laquelle Hermet Trismegiste dit, Am commencement ne soyez paresseux de bien preparer & mondifier vostre Souphre & vos autres ingredients, les mondifiant & conclucinant subtilement ensemble, afin que vous vous rejouissiez bien tost. Item Danchon, & Morien disent, Meslez bien l'eau avec sa terre, l'hu-

Tout cela se doit faire par la ^{III^e} operation. Car l'Or se reduit point en sperme que la ^{III^e} operation l'anime.

= misé avec le sec, afin que bien tost vous voyez la
 = noirceur de la Mer. Et Isaac Hollandois dit, Mon
 = fils, quand vous voulez illustrer vostre excusa grad,
 = il faut que vous connoissiez tous ceux qui sont de
 = son genre. & principalement le pere, la mere, le frere
 = & la sœur dans le lit nuptial, bras contre bras, &
 = bouche contre bouche, & ils mourront incontinent:
 = c'est à dire. putrifieront bien tost. Car le pere & le
 = frere sont une mesme chose, à sçavoir l'Or, & la
 = mere & la sœur sont le Mercure. Par cette ma-
 = nuelle preparation donc le temps s'acourcist fort,
 = parce que vous subtilisez fort vostre matiere, de
 = sorte que Nature n'a qu'à la cuire. D'autre part si
 = vous essensifiez bien vostre Or, vous ne rencon-
 = trerez point la terre damnée en la premiere de-
 = coction, ains le Mercure dissoudra l'Or sans au-
 = cune rezidence de feces. Ainsi celuy sera maistre
 = parfait qui saura transformer son Or en sperme,
 = avant le jeter dans la matrice du Mercure, lequel
 = il faut aussi preparer & animer manuellement,
 = avant le joindre avec son Or ou Argent: Car

* Si le Mercure n'est preparé & animé,
 il ne profite rien ny en l'universel ny en
 l'œuvre particulier.

= Donc avant que passer outre, il faut dire que
 = c'est qu'animation. Animer manuellement n'est
 = autre chose qu'incorporer le Mercure avec son
 = esprit metallique, afin de le rendre propre à rece-
 = voir l'ame du Soleil & de la Lune, selon qu'il au-
 = ra esté preparé. Au reste cette animation, selon
 = tous les Philozophes, n'est autre chose que ver-
 = ser une ame dans un corps. Car le Mercure vul-
 = gaire, quoy qu'il soit vivât sous une forme toult-

Tous les secrets conceits & sellenns subtilis
 l'br quel devienne en sa... jours
 inu... se selon... dans...

jours mouvante, n'a pas cette vie qui est requize,
veu que par icelle il ne sauroit engendrer. Mais
il luy faut une vraye vie, afin que d'icelle il puis-
se vivifier le Mercure mort dedans le Sol & la
Lune, dont pour le mener à cette action, notez
que

Les Philozophes prennent le Mercu-
re congelé par la Nature, & l'animent, Exp.
puis le vivifient par mesme moyen, 11. B
ainsi du binaire se fait par le tiers le pre- ^{ccoy.}
mier cercle des Philozophes. ♁♀ Double.

En cet axiome gist un des plus grands secrets
 du Monde. Car il montre au doxy cette tant pre-
 cieuze preparation & animation du Mercure
 vulgaire. Et ainsi nous avons dit que c'est qu'on
 reduit en sperme & Mercure proprement animé,
 comme veut nostre Poète selon la premiere fa-
 çon. Reste à parler de la naturelle animation du
 Mercure, & transformation de l'Or en sperme
 ou en Mercure. Pour le bien entendre, il faut
 noter que toute génération se fait d'un corpo-
 rel & vis, car les esprits, ny aussi les corps morts
 n'engendrent point. Il faut donc que l'esprit, ou
 Or spirituel devienne corporel, le corporel, Or
 spirituel, & en fin tous deux ensemble un Or spi-
 rituel & vivant. Ce qui se fait en nostre secrette,
 animation, non à part, mais par une mesme &
 mutuelle action. D'autant que l'animation du
 Mercure Philozophal est icy la transformation
 de l'Or en sperme. Car

Le
 1^{er}
 Or
 en
 ♁♀

L'animation du ♁♀ en quand il a dit ou Or
 ♁♀ ou en ou Or

196
 L'Or resoit en Mercure, est esprit
 animé & sperme.

11. 1000
 medium

Le sperme n'est qu'un feu infus dans le Mer-
 cure deuement préparé, par lequel il acquiert une
 puissance vegetative, propre à recevoir la forme
 de son espece & agent, qui est l'ame. Ame laquel-
 le est une essence aérée,ignée ou celeste, esloi-
 gnée de la substance terrestre, & neantmoins le-
 dit Mercure ne sauroit recevoir cette ame, sans
 un moyen, qui est l'esprit participant de la ma-
 tiere terrestre & de la celeste. Il faut donc en-
 tendre que jaçoit que nostre Mercure Philozo-
 phal soit animé manuellement, il est encore &
 doit estre un corps feminin, froid & humide, au
 regard de l'esprit de l'Or, chaud sec & masculin,
 comparé au feu & à l'ame divine: laquelle estant
 si contraire à nostre Mercure ne luy pourroit
 donner sa forme sans le moyen de son esprit,
 que le grand Hermes appelle vent, quand il dit,
 Le vent le porte dedans son ventre. Et peu apres,
 La Terre est sa nourrice. Cette terre n'est que no-
 stre Mercury Philozophal, lequel, comme n'e-
 stant que pur Or spirituel, est seul propre pour
 concevoir & nourrir cet Or divin, par le moyen
 de l'esprit, afin qu'apres il nous produize le fils
 du feu, & ce Roy tant çouuertizé des Sages. Notez
 maintenant qu'à l'heure que cette animation
 fermentation ou conception se fait, nostre vra-
 ye matiere naist par la concurrence des spermes
du malle & de la femelle, lesquels deux spermes
 sont nécessaires, non à part, ains meslez insepa-
rablement. Lors Nature ne sauroit faire de cette
 mission qu'un Or spirituel, vis, & engendrant
 son semblable, comme estant la seule fin de cer-
 se

re matiere. Adonc cette spermatique union s'appelle premiere matiere, comme dit est. Car tout ainsi que les semences de l'homme & de la femme, jointes, Nature bezongnant sur icelles ne fait que la forme d'un enfant, ainsi Nature ne peut donner autre forme sur nostre matiere, sur quoy elle bezongne, que celle de l'Or, à laquelle elle est dispozée, n'en pouvant point recevoir d'autre. Cette glorieuze matiere se montre en forme Mercuriale ou eau (que les Philozophes appellent Mer) laquelle Morien dit n'estre qu'Argent-vif exalte par art sur l'Argent-vif imparfait, disant par là que c'est l'Argent-vif animé. Il se pourroit aussi prouuer par une infinité de raisons que le Mercure double est nostre vraye matiere que Nature nous crée, aydée de nostre art.

*Je say^s qu'il faut couvrir, comme nos Poësies,
Ce celeste secret, d'un rat d'allégories.
Je say que ce sçavoir de Nature escolier,
Veut entourer sans bruit son saint front de laurier,
Maintenir sa grandeur^b sous un sacré-silence,
Et de ses hauts secrets admirer l'excellence.*

Les anciens Philozophes ont esté admirables d'avoir sceu si dextrement ombrager la science sous le plaizant voile des fables Poëtiques. Car si nous croyons Empedocle, l'entiere pratique de cet art & sa matiere, est cachée se us la fable de Pyrrhe & Deucalion, & particulièrement la preparatiõ du Souphre sous la suite d'Hercule & d'Anthée. Par la conversion de Jupiter en une pluye d'Or, la distillation de l'Or Philozophal. Par les yeux d'Argus convertis en la queue du

Paon le Souphre changeant de couleur. Sous la
 fable d'Orphée, la douceur de nostre quint'el-
 lence & Or potable. Par la Gorgone empierant
 ceux qui la regardoyent ils ont couvert la fixa-
 tion de l'Elixir, Et caché la sublimation Philo-
 zophale par Iupin converti en Aigle, enlevant &
 emportant au Ciel Ganymede. Sous la fiction
 de l'arbre d'or dont coupaat une branche en
 fortoit une autre, ils ont recelé la distillation de
 l'Or des Philosophes: qu'ils ont aussi couverte
 sous Iupiter coupant les genitoires de son pere.
 Ils ont nommé l'eau Mercuriale le chariot de
 Phaëton. Par Minerve armée, ils ont entédu cet-
 te eau distillée, qui a en soy les tres-subtiles par-
 ties du Souphre. Par Vulcan que Minerve suit,
 ils ont caché le Souphre suivant ladite eau, & son
 sel en la putrefaction. Par l'espaissie nuée dont
 Iupiter environnoit Io, ils ont entendu la petite
 peau paroissant au commencement de la con-
 gelation de l'Elixir: & ont dit que les pellicules
 noires suivantes sont les voiles noires avec les-
 quelles Thesée revenoit à Athenes. Sous le delu-
 ge & la generation des animaux, ils ont entendu
 la generation & distillation des Souphres. Par
 Mars, nostre Souphre, par Iunon l'air, & quel-
 que-fois l'Element de la Terre. Sous Vulcan je-
 té en Lemnos à cauze de sa déformité, ils ont
 figuré la preparation de nostre premier Sou-
 phre noir. Sous Atalante ils ont couvert nostre
 eau Mercurielle, isnelle & fugitive, de laquelle
 le cours est arresté par les pommes d'or jetées
 par Hippomene, qui sont nos Souphres fixants
 & coagulants. Et ce dequoy Thesée oignit
 la bouche du Minotaure sont les especes des
 Souphres du Labyrinthe, c'est à dire de nostre
 vase

vaz engluant nostre eau Mercuriale, laquelle est le vray Minotaure, pour estre minerale & animale. & par ainsi participant des deux natures.

Voila une partie des fictions des Poëtes cachants les points principaux de nostre science. Dont si vous dezirez plus ample interpretation, consultez Brachesque en son Dialogue du Demogorgon, & Geber. Quant aux allegories, metaphores & enigmes, ils sont sans fin, l'en allegueray quelques unes au soulagement des estudiants en ce divin art. Quand donc les Philozophes dizemt que l'œuvre de la Pierre est un jeu d'enfants, & un œuvre de femme, entendez pour la femme la terre de nostre Pierre, ou le Mercur qui semble achever l'œuvre entiere, & pour les enfants, les ignorants qui ayants fait la sublimation se jouent avec la Terre, qui est la baze de la Pierre, & la jettent là. D'autre part les Philozophes dizemt qu'on trouve leur Pierre dans les montaignes & cavernes Item Reppley Philozophe Anglois dit en son livre des douze portes, que les poissons & les oyzeaux nous apportent la Pierre. Propozitions dont la faute de les entendre a cauzé cet erreur de chercher la matiere de la Pierre en toute choze. Mais il les faut entendre ainsi, que comme le Soleil celeste est par tout ce Monde universel par ses rayons, de mesme nostre matiere, laquelle est le Soleil terrien ou l'Or, est par tout le vaisseau, qui est le Monde mineur, les montaignes la teste du verre, & les cavernes la terre rezidante au fond du verre. Les oyzeaux sont les couleurs & esprits montants & descendants, & les poissons les deux Mercurus. Ils dizemt tout clair, Nostre Pierre est

en toute chose. & est yray, a savoir ez metaux qui sont les choses de la Pierre, comme de son genre. Ce qui se peut entendre autrement, a savoir que la Nature est en toute chose, & pource qu'elle a en soy tous les noms, la Nature est tout le Monde, & le sujet du Philozophe. C'est pourquoy la Pierre a beaucoup de noms, & est en toutes ces choses, mais plus en l'une qu'en l'autre, veu que les Philozophes ne demandent que la vertu generative des metaux, dont ils disent que les riches, qui sont l'Or & l'Argent, & les pauvres, les imparfaits metaux, ont aussi bien cette nature de la Pierre que les autres. Mais cependant la Nature de l'Or & de l'Argent est plus constante dans le feu que celle des autres metaux. Les Philozophes aussi cherchent une chose fixe & permanente qui regisse tout le Monde, comme font le Soleil & la Lune, a rai^zo de quoy les anciens nommoient le Soleil, Seigneur du Monde, contenant en soy la vie, & la vertu pour guerir toutes choses, produizant le jour & la nuit par son mouvement, & illuminât tout le Monde par sa lumiere. Pouttant dit le Soleil, *le suis la Pierre, ou, en moy est la Pierre.* Ils disent aussi, *Faites du masse & de la femelle un cercle, & le divisez en quadrangle, le quadrangle en triangle, & du triangle faites l'unité.* Le masse & la femelle sont l'Or & l'Argent, ou le Souphre & le Mercure des Philozophes, qui est le binaire, le cercle est la solution de ces deux en premiere matiere. De sorte qu'ils sont joints ensemble comme deux gouttes d'eau. Le quadrangle sont les quatre signes qui paroissent en l'euvre, le premier au Mercure naturellement animé, le second au dit Mercure congelé en matiere

tiere noire, le troizieme est l'euure fixe au blanc, & le quatrieme l'euure parachevé au rouge. Le triangle sont les trois couleurs capitales, qui se font en la fermentation & inceration, à l'auoir noir, blanc & rouge, & l'unité est l'euure multiplié & incéré. Voila les points principaux des enigmes metaphores & alegories. Dont nous en expliquerons d'autres selon que nostre Poëte nous en donnera le sujet en la suite de son ouu-
vrage.

b Le Poëte dit que toutes ces allegories & fictions ont esté introduites pour seruer ce sacré secret sous la clef du silence. Pour ce aussi Platon a catéché ses preceptes sous la lame des figures reculées & mathematiques, telmoins son epistre de la nature du premier Ens, adressée à Denis Sicilien. Il faut, dit-il, escrire par ambages & enigmes : afin que si lon estoit contraint d'abandonner la lettre à la Terre ou à la Mer, celui qui le lirait ne l'entendist point. C'est pourquoy les Poëtes ont donné lieu à tant de fables à fin de reserrer le doux Nectar des Philozophes sous l'escorce extérieure de leurs fictions, & le garder d'estre englouti par la tourbe ignoble des ignorans. Pythagore n'en a pas esté moins soigneur : car quand il recevoit quelcun en son escole, il luy donnoit pour premier precepte, de ne divulguer au vulgaire ce qui se traitoit en son escole. Pour ce il impoizoit, durant cinq ans, un continu silence à ses auditeurs, les contraignant de faire les muets, afin qu'ils ne peussent rien demander à leur Maistre, & moins conférer ensemble de ce qu'ils entendoient de luy. Nous lizons aussi que les Egyptiens ont colloqué leurs doctrines & traditions entre les choses saintes, lesquelles

quelles ils ont laissées par Cabale à leurs disciples, écrites en lettres non lizables, comme par des formes d'animaux & choses semblables, estans les vrayes seaux de la Nature. Ainsi par ces desguizements, lon a plus admitté qu'entendu ces choses sacrées, comme dit nostre Poëte.

*Mais puisqu'ores j'y suis, la clairté me conduit,
Le jour porte lumiere est plus beau que la nuit.
Il faut donques purger de sa froide nature,
Avant le fermenter, le féminin Mercure.
Car dans son frilleux ventre, il n'auroit le pouvoir,
Par le masse levain, de jamais concevoir.
Ainsi pour une humeur froidement infertile,
Mainte femme sou vent est rendue sterile,
Puis perdant par son soin, sa froide qualité,
Plus chaude, en se purgeant, perd sa sterilité.*

⇒ Nostre Poëte voulant ouvrir le rideau, en decouvrant le point principal, & oster la pierre contre laquelle chopent ordinairement nos pauvres Alchymistes, leur montre combien est necessaire la preparation du Mercure avant que le mesler avec l'Or, lequel est son fermët, Souphre, ou levain. Or notez que le Mercure a une certaine superfluité d'humidité, & des parties plombées, souphreuzes, & terrestres, qu'il luy faut oster necessairement, quoy que cela semble absurde à ceux qui n'entendent les raisons des Philosophes. Cependant plusieurs se trompent en cecy, & ne peuvent parvenir à leur dessein, ne sachants ce qui est superflu, ny ce qui defect aussi au Mercure. l'en ay connu qui estoient bien occupez apres des amalgamations, fixations & multiplications, les uns d'un mois, les autres de sept

sept ou huit Semaines , & quelquefois de dix
 mois, voire d'un an entier. Les autres estoient
 si longs qu'ils n'en pouvoient voir la fin, pour
 avoir ignoré la preparation du Mercure, dont ils
 n'ont sceu garder au commencement, au milieu,
 & à la fin, l'humidité requize. (à cause de la su-
 perfluité aqueuze) ou la secheresse modérée, à
 cause des parties terrestres susdites. De sorte
 que leurs euvres estoient ou trop humides, ou
 trop seches & chaudes. Ainsi s'opiniastrants à la
 lute ils perdoient la solution, & en fin l'ingrès
 de leurs matieres, voire le tems, le frais & leurs
 euvres. Pour ce je vous conseille de bien mon-
difier & preparer vostre Mercure, puisqu'en cela
 gist tout le secret de l'euvre. Car

*Comme le Mercure vulgaire est la
 premiere matiere des naturels metaux,
 ainsi le Mercure preparé est la premiere
 matiere non seulement de metaux my-
 stiques, mais de nos minieres, Elixir, &
 pierre. Car il faut qu'il entre au com-
 mencement, au milieu, & à la fin de
 toutes les euvres des Philozophes.*

Ce Mercure a aussi l'artiste pour pere & la
 Nature pour mere, & est la clef unique pour fer-
 mer & ouvrir les plus secrets cabinets de la Na-
 ture. Il penetre tous les metaux, & separe leurs
 éléments, les reduizant en leur premiere matie-
 re, ce que le Mercure cru ne sauroit faire. Pour-
 tant on le nomme, feu de la gesne, Mercure de

Mercur

Mercuré, Ciel des Philosophes, fort vinaigre,
 eau de vie métallique, & pour sa qualité corro-
 dante, est dit Salpêtre, sel armoniac, sel gemme,
 alun, vitriol, & sel commun. Dont deuement a-
 amalgamé avec les métaux, & principalement
 avec l'Or, il ne deziste jamais de les reduire à sa
 Nature, vivifiant leur Mercure mortifié, & sepa-
 rant d'avec eux l'agent exterieur, qui est leur
 Souphre vitriolé. Par ce moyen, (faisant l'ana-
 tomie des métaux) vous pouvez voir que c'est
 que des métaux. On le nomme aussi eau perman-
 nente, parce qu'estant une fois joint avec lesdits
 métaux par solution radicale, il ne s'en separe ja-
 mais. Il est subtil, pur, celeste, du tout exempt de
 l'humidité abondante, & de la terreité sou-
 phreuzé, pourtant dit, Moyenne substance Mer-
 curiale, esprit de Metcure; Or volatil, feu de la
 Nature, Mercure mystic, Mercure né d'un Sou-
 phre virginal, urine des enfants, fontaine dorée
 & argente, Mercure animé, seduizant tous
 corps qu'il dissout en Or & en Argent, moyen-
 nant son feu aproprié. Il dissout puissamment les
 métaux, pourtant on dit de luy

*Nostre Mercure brûle les corps plus
que le feu d'Enfer.*

Ainsi réduit-il le corps Solaire en un esprit
 pur, que les Philozophes nomment Azoth, Mer-
 cure opuscu, Lion Verd, &c. & lors est achevé
 le second cercle des Philozophes. En fin il re-
 serre tous les corps solides, & ouvre toutes leurs
 serrures. Dont il dezire l'interieure nature des
 métaux, & montant par dessus toutes les pla-
 nettes les porte dans le Ciel avec foy, & leur

Cercle des philozophes c'est la dissolution fait
 du Corps solaire

fait recevoit la force des choses superieures & inferieures, comme dit Hermes, devestant leur nature terrestre & les revestant de la celeste, en laquelle le Monde se resjouist. Pour cette divine qualite il avient que luy seul peut commencer & achever tout euvre des Philozophes, comme n'estant qu'Or spirituel, lequel, comme nous avos dit cy dessus, revivifie l'Or corporel, & lors ledit Or engrosse l'Or spirituel. Ainsi l'esprit devient corps, le corps esprit & tous deux deviennent Or spirituel & celeste, lequel apres semé & incorporé avec son sujet legitime, engendre de l'Or à l'infny. Il faut donc preparer vostre Mercure vulgaire, afin qu'il puisse faire tout ce que dessus. Car autrement il ressemble à la femme sterile par trop de froideur & d'humidite, laquelle toutefois se fertilize estant purgée & eschaufée, selon le degre de la secondeite feminine, suivant la comparaiion tres propre que fait icy nostre Poëte. Plusieurs Philozophes ont enseigné cette preparation. les uns obscurement, les autres clairement, comme Geber, Arnaud de Villecueve, le grand Rozaire, le bon Trevizani, Alanus & autres, auxquels je renvoye le Lecteur.

*Refuteray ja icy l'objection commune,
Que l'art doit joindre à l'Or le Mercure de Lune
La Lune au prix de l'Or semble un corps feminin,
Mais son Meroure sec est chaud & masculin:
Car sa constance, ex feux, veing les experiences:
Ainsi rien ne naistroit de deux masses semences,
Que si du pur Argent le Meroure exalté,
N'est propre à bien serrer ce veau tant souhaité,
Celuy qui sous l'Or blond cache son clair vixage,
Peut moins lier, plus suir, se sacré mariage.*

Mais

*Mais celuy qui brillant, n'est trop cuisé ny trop crû,
Pour ce rare Hyménée, a seul plus de vertu.*

C'est un plaisir d'oïr nos Alchymistes se vanter, l'un que s'il avoit le Mercure de Lune, l'autre celuy de Jupiter, l'autre celuy de l'Antimoine, l'autre celuy du Soleil l'aut ne luy sauroit faillir. Mais les pauvres gens se trompent. Qu'ils ayent le Mercuré du Sol, (car c'est celuy qu'ils souhaitent le plus) pour le fixer il faudroit son ferment convenable, qui seroit l'Or, (car de luy donner le ferment de la Lune, ce seroit mettre la charue devant les beufs) & leur faudroit avec iceluy fixer derechef leur Or. Car

*Tout Mercure des corps est derechef
reduit en metal par un peu de ferment
rouge ou blanc dans le feu approprié, au-
trement il retient toujours la forme
Mercurielle.*

Qu'ils content maintenât le tems & la despence, & ils n'auront peine d'emprunter les cofres de Crasse pour se rrer leurs trezors. Que si ce défaut avient au Mercuré le plus parfait de tous, que feront-ils avec celuy de Saturne, de Jupiter & Venus, qui n'ont que la nature & le pouvoit d'un metal parfait. Il leur faudroit les exalter premierement en la qualité du Mercure d'argent, par le Souphre blanc, & apres les fixer avec le Souphre rouge, en Or. Ainsi les frais, & le tems mangeroyent tout le profit. De mesme leur aviendroit il avec le Mercure de la Lune, dont parle icy le Poëte, en le joignant à l'Or pour faire l'œuvre. Car ils ne feroient que fixer ledit Mer

Mercuré en Or , à quoy faire il leur faudroit le feu apropié. C'est donc folie de penser produire le grand euvre avec le Mercuré de la Lune, qui est masculin, chaud & sec , comme celuy de l'Or , & moins encore avec celuy du Soleil. Car jaçoit, comme dit tresbien nostre Poète , que la Lune semble femaine au regard de l'Or, ce que elle endure l'essay du feu, démontre la grande decoction , & cependant il est bezoin que nostre menstree soit cru, ou autrement il ne pourroit dissoudre l'Or, dont il est arresté que

Il faut , au grand euvre, que le Mercuré cru dissolue l'or en Mercuré.

Car la seule crudité est cauze de la dissolution, dont plus un Mercuré est cuit, moins il dissout : & plus il est crud plustost il dissout. Mais il se congele aussi d'autant plus tard, parce que son humidité ne peut estre si tost consumée. Notez donques ces deux extremitez au Mercuré vulgaire, & en celuy des corps parfaits, à sçavoir que l'un est trop cru, l'autre trop humide, & demeurants tels ne peuvent servir de menstree : bien que toutefois il nous les faille tous deux. Car celuy de l'Or donne la forme au menstree froid & humide, de sorte qu'avec le tems il pourra devenir parfait, veu que

L'Or dissout en Mercuré par voye physique est esprit, ame, Souphre ou forme.

Donques l'Or & l'Argent ne pourront servir que de Souphres, l'un au rouge , l'autre au blanc, & puisque , comme le Poète a dit cy-devant , & nous venons de montrer, que rien ne s'engendre de deux

de deux masses semences, & qu'en toute genera-
 tion la diversité homogène est requise, il faut
 de nécessité, oposer au Souphre cuit, treschaud
 & sec, le crud, tres-froid & humide Mercure, le-
 quel toutefois demeurant ainsi, ne peut servir de
 menstree, n'ayant du tout point de Souphre.
 Par ainsi le Mercure mediocre, à savoir l'animé,
 est icy requis, comme n'estant trop cru ny trop
 cuit, mais deuément proportionné à son Sou-
 phre, comme la femme temperée à son mary. Il
 faut maintenant voir comment nous pourrons
 temperer nostre Mercure, & pour ce faire noter
 cet axiome,

*Le Mercure vulgaire passe par de-
 grez par le naturel de tous les metaux,
 s'egalant à eux, jusqu'à ce qu'il parvien-
 ne à sa dernière perfection, laquelle est
 l'Or.* N. B.

Voilà le chemin ouvert pour parvenir à ce
 grand secret, & le temperer à la nature duquel
 metal imparfait qu'on voudra, principalement
 de celui auquel le Mercure vulgaire se peut
 égaler estant préparé, cuit & fermenté, & aussi
 aux qualitez du Souphre dudit metal, lequel le
 doit congeler, car

*Le Mercure des metaux imparfaits
 tient le milieu entre le Mercure cru, &
 le cuit, comme le verjus tient le milieu
 entre l'eau & le vin.*

Le Mercure vulgaire requiert de nous cette
 propos

proportion en l'eschauffant, dessechant & fermentant proportionnement. Et quand il est ain-
sin approprié au Mercure des corps imparfaits, il
n'est plus vulgaire, mais Philozophal, & lors il
n'est necessaire de le preparer: car il y a certain
corps dans lequel le Mercure des Philozophes
est caché, mais le moyen de l'en tirer est fort dif-
ficile. Or ne pouvant aizement avoir cetuy cy,
il le faut faire monter, afin qu'il luy ressemble, &
l'arrester sut le sommet de cette proportion.
Mais c'est une maxime que

*Si la preparation du Mercure vul-
gaire n'est enseignée par un artiste, ou
revelée divinement, il est hors de la
puissance humaine d'y parvenir.*

Nous rezerverons donc ce grand secret
sous la clef du silence, ayants assez fait de vous ^{necessaire}
avertir, avec nostre Poëte, de ne meller le Mer- ^{de l'api}
cure cru avec l'Or, sans l'avoir preparé, afin que ^{parvenu}
vous ne perdiez vostre tems & vostre despence, ^{du ♀}
& ne soyez contrainsts par le dezespoir de des-
mentirect art veritable.

Je me^r ry donc de ceux dont l'esperance sere
Pense enfanter cet ouvrage, ignorant la matiere:
Car qui ne fait l'entrée au bout n'arrivera,
Et qui ne sçait qu'il quiert, ne sçait qu'il trowdera.
Je me^b ry bien de ceux qui laissant la prochaine,
Veuient reduire l'Or en matiere lointaine:
Comme si l'animal, engendrant, ne donnoit
Le sperme, sa matiere, sans pondra resournoit.
Mais je veux que par eux l'Or se soit ^{pas} destruire,
Si l'on le peut desfaire, aussi bien que ^{re} construire:
Vou

Veux qu'il souffre, indomé, la froidure & l'ardent)
 Quels refaizeurs si grands referont sa grandeur?
 Le me^c ry de tous ceux qui cherchent les teintures
 De l'Or & de l'Argent, ex estranges natures,
 Ex yeux de mainte beste, ex herbes, ex cheveux,
 Ex serpents, scorpions, vers, & coques des eufs,
 Et, fols, pensent parfaire une euvre si divine,
 Par le sang, les crapauts, la siente, ou l'urine.
 Ils veulent, aveuglez, par la laide noirceur
 De l'encre & du charbon, former une blancheur:
 Ils amuzent le Monde, & s'abuzent encore,
 Ils deshonnoient l'art, & l'art les deshonnoie:
 Mais s'ils sement l'ordure, ils la moissonneront,
 Car les choses, sans plus, donnent ce qu'elles ont.

Le Poète se moque galamment, & se rit icy
 à bon droit de trois sortes de Philozaphastres;
 les uns travaillants confuzément, les autres vou-
 lants faire plus que l'art ne peut ny ne requiert,
 les derniers cherchant des choses estranges & il-
 legitimes, pour la matiere de nostre euvre. Nous
 commencerôs par la premiere bande la plus fo-
 te & plus blasnable, veu que la cheute d'un sa-
 vant est plus lourde que celle d'un ignorant. Cer-
 tes la confuzion est dangereuze en tous estats,
 mesmement là où la simpleffe l'accompagne à ta-
 stons. Et est une grande mizere que ces mizera-
 bles soufleurs ne veulent ny ne peuvent confide-
 ser la possibilité de la Nature, qui ne va point
 d'une extremité à l'autre, sans passer par le mi-
 lieu. Ainsi se montrent-ils les plus ignorants de
 tous. Car si lon fait conter à un enfant une ran-
 gée d'escus, ne commencera-til pas par un bout,
 pour venir par ordre jusques à la fin? Un oyseau
 sauroit-il voler d'un arbre à l'autre, sans battre le

vuide

uide de l'air qui est entre-deux ? De penser seulement le contraire, ce seroit desmentir ses propres sens. Le mouvement le plus viste, comme de la balle du canon, & de la foudre, a son commencement, son milieu, & sa fin. Comment feroient-ils donques ce grand euvre, n'en sachant seulement l'entrée? commenceants par le mariage du mary rouge & la blanche femelle, a fin de procurer par une mutuelle alteration la concurrence des Spermes des deux, faizants naistre l'azoth, ou Lyon verd, tant souhaité des Sages? Comment pourroyent-ils, d'une fleche accrée ataindre l'Aigle blanc, & surprendre le Lyon rouge en sa chaude taniere? Mais comment congeleront ils le Mercure comme il faut, ^{Presure qui est un anim} que ne savent pas seulement le joindre legitimement avec son agent, qui luy sert de prezure, comme la chardonnerette au lait? Comment, dy-je, le congeleront-ils, quand ils n'ont commencé par la solution de son ferment, baze de la fixation?

Car

Ce qui congele le Mercure, le fixe, & le teind par mesme moyen.

Ainsi, faizants cette faute, ils ne produizent que des sophistications, dont la moindre est quelque-fois suffisante de faire gagner à son maître le Paradis par escalade.

Les seconds pensent faire plus que le huitiesme des Sages de Grece, quand ils esperent rendre leur Or en la matiere d'ot Nature s'est servie en la procreation de l'esprit corporel du Monde, ou en la semence du Mercure hermaphrodite. Car l'Or est un corps simple, lequel ny l'air, ny le feu, ny la Terre, ny le Souphre, ny l'Antimoine, ny

ne, ny les Marcasites, ny chose aucune ne pourroyent destruire. Toutes choses naturelles ne peuvent rien en l'Or, moins en la matiere qu'on tire de luy. Car tant plus ils agissent en icelle, plus elle devient noble & forte. Comment donc deslieroient ils ce noeü, où toutes ces choses si violentes ne savent rien faire, tant ce corps approche de la simplicité? Car plus on le presse à la separation, ou matiere divizable, à laquelle ces résolveurs le pensent faire reculer, plus il s'avance vers la simplicité complete, de laquelle il est le plus proche. Notez donques que l'Or ne peut estre divizé en deux parties differentes, ains en deux égales, dont l'une sera rouge l'autre blanche, ou terre volatile, & l'autre fixe. Non que la partie volatile soit de son corps (comme le Mercure des imparfaits peut estre separé de son Souphre ou sel) laissant la partie fixe en bas; mais on peut prendre certaine quantité de l'Or, & la sublimer, & en reduire une autre quantité (sous la conservation de sa fixeté) en un corps transparent & propre pour fixer derechef l'autre quantité volatile. Car

L'Or monte tout en sublimant, ou demeure tout au fond en se clarifiant.

Il ne nie point qu'il ne faille reduire l'Or en sa premiere matiere, & cela on par voye manuel-
le, comme quand on en fait le Souphre arsenical,
ou en sublimant, ou par la procedure de la Nature &
l'art, en le dissolvant, & alterant par son men-
strue, ou par le Mercure des Philozophes. Car
la reduction est la premiere regle en la pratique
de l'œuvre, où l'artiste desfait en peu de temps
tout ce que la Nature a basti en beaucoup d'ani-
nées,

nées, reduizant son euvre en sa premiere matiere metalique, a savoir en forme mercurielle ou souphreuz, & non en matiere aquatique ou poudreuz, par laquelle, quand cela seroit bien possible, tout seroit perdu, Car

Il n'est qu'en la puissance de la Nature de faire le Mercure, en prenant de l'eau & de la terre.

La troiziesme escadre semble porter envie aux deux autres troupes. Car concevant mal les sés des Philozophes, ils ne produizét que choses monstreuzes. Ils taschent à assouvir leur apétit dezordonné d'avarice, par des viandes deffendues des medecins Philozophes, ou hebetez d'une supine ignorance, eslizent pour baze de leurs bastiments des estofes ruineuzes & estranges, & les cherchent ez herbes, ez coquilles des œufs, au sang & autres ordures que leur reproche nostre Poëte. Mais quand ils ont bien sué, ils n'ont rien fait, & demeurent en leur erreur, trompez de ce que les Philozophes disent, La matiere de la Pierre est en toute chose, comme nous avons dit cy dessus. D'autre part il y en a qui ne sont point sots, mais tresmeschants, qui uzent de choses impropotionnables, pour decevoir les gens de bien, & de ces choses taschent de tirer du vis-argent, des huiles & des eaux, qu'ils nomment les quatre Elements. Item sel Armoniac, Arsenic, Souphre, & Orpiment, dont ils auroyent plustost fait de les acheter tous faits par la main de la Nature. Ils cherchent aussi des teintures dans des choses vegetales & sensibles pleines de cōbustibilité & terrestréité, ainsi presque

Cette partie par un autre lieu de la fin de l'œuvre.

F

174 *Comme il est dit*
du tout exemptes d'humidité: & laissant l'Or & l'Argent, dont la semence leur pourroit par un labeur legitime & l'ayde de la Nature, apporter du fruit sans fin. De fait en iceux est ce que nous cerchons, & non en autre choze du Monde, car le reste plein de puanteur & d'imperfection, ne peut endurer l'examen du feu. Il y a outre ces trois sortes d'Alchymistes, d'autres plus sages, prenant pour leur sujet les quatre esprits capitaux, comme le Souphre vulgaire, l'Arsenic, l'Orpiment, & le sel Armoniac, & pensent en produire une bonne teinture. Mais ils ne le peuvent, comme il apert par cet axiome definitif,

Teindre n'est autre choze, que reduire le teint en sa nature, & demeurer avec luy, sans transformation, en enseignant la nature de batailler contre le feu. Car la nature du teignant s'acorde à celle du teint.

De fait, si vous teignez avec l'Or ou l'Argent l'Estain, le plom ou autre semblable, l'acord est aux natures, parce que tous ont pris leur origine du Mercure. Le meur est icy joint avec le non meur, afin que le non meur devienne parfait par le meur. Mais ces quatre esprits susdits, estans differens en nature d'avec les metaux, ie demande s'ils doivent teindre, s'ils seront convertis, ou s'ils convertiront. S'ils doivent estre convertis, ils ne font point teinture, comme il apert par la definition susdite. S'ils doivent convertir, ils convertiront la choze teinte en leur nature, laquelle est terrestre & estrangere aux metaux.

C'est

C'est pourquoy ils ne peuvent, en teignant, faire un metal. Et qu'en teignant, ils convertissent le teint en leur nature se prouve par cet axiome,

Tout ce qui engendre produit son semblable.

A cette raizon estant la teinture de ces quatre esprits generatifs, la Terre engendrera une chose semblable à soy, & terrestre. Pourtant fuyez toutes ces choses qui ne s'accordent à la Nature, comme les cheveux fumants, le cerveau, la salive, le lait des femmes, le sang, l'urine, la fiente, l'embrion, le menstrue, le sperme, les os des morts, les poissons, les oyzeaux, les vers, crapauts, & bazilics naturels & artificiels, où gist une grande fable. Ne cherchez aussi les suc des vegetaux, & mesmement les deux Simples, nommez l'un Lunaire, l'autre Solaire. Gardez vous de prendre aucune chose dont les Philozophes se sont servis de comparaizon, comme quand ils disent, *Prenez de l'Arsebic blanc, du Souphre vis. Th. riague, Lune fixe, &c.* par ce qu'ils entendent autre chose par ces mots là. Ceux qui feront le contraire se tromperont eux mesmes, en trompant les autres, voulants par une chose meschante faire une chose bonne, & par une chose defectueuze supleer au defaut de la Nature. Croyez danques nostre Poete, que celuy qui seme l'ordure ne moissonnera-point le froment: fuyez, comme conseille le bon Trevizan, tous sels, aluns, couperozes, atramants, vitriols, borax, pierres d'aymant, & autres pierres minerales & precieuzes, & le tale, & le gyp. Laissez tous metaux seulet: car bien que par eux soit l'entrée, vous n'en feriez rien, & moins des moyens mineraux.

Celle petite page merite d'estre bien lue & relue.

120

Car j'avoit qu'on en puisse faire des metaux, ils ne le feront qu'en aparence. C'est donc folie de chercher en une choze ce qu'elle n'a point en soy. Be ne vous veux toutesfois celer qu'on trouve au centre de la Terre une terre vierge, laquelle purgee par l'eau & le feu de son peché originel, comme dit le docte Penot, est le sujet de toutes merveilles. Car d'icelle, moyennant le Mercure du grand Monde, l'art peut tirer tout ce que la Nature engendre ez entrailles de la Terre, soyét metaux parfaits ou imparfaits, & sept sortes de sels, autant de Mercurcs, & autant de Souphres, avec la gomme Azotique de Raimond Lulle, la Lunaire, Solaire, Ciel, Tartre, sel Armoniac, &c.

*Mais * poursuiuon nostre euvre, & qu'ils suivent leurs voyes:*

*Ils se trouuent en-fin, orphelins de leurs joyes,
Et quoy que lon leur crie, ô pauvres obstinez,
Ils aigrissent leur mal, estants medecinez!
Comment donc, pour n'errer, opere ores le Sage?
Du S^o Souphre & du Mercure il fait un mariage,
Qui par ^c un juste poids, en vertu, moderé,
Engendre au clair vaisseau, ^d l'Elixir desiré.
Car c'est d'un tel surnom que l'Arabe l'apelle,
Pour receler, prudent, une poudre si belle,
Qu'on nomme Pierre ^c aussi, par ce que fixement,
Sa fermeté subsiste en un feu vehément.*

* La folie a tellemét congelé, & fixé l'humeur visqueux & lunatique du cerveau de nos Alchymistes, que je croy que ny le Ciel, ny le Mercure des Philozophes mesmes, ne pourroit redoubler en sa premiere matiere cette pierre dure qui

qui va rôulant dans la teste sophistique de ces obstinez. Mais quand on l'auroit amolie, je m'assure que tout l'Elebore d'Auvergne, de Languedoc, ny des Pyrenées, alébiqué & rendu en purgatif specific, ne pourroit en purgeant, vuidier cette humeur gluante. Et quand on les auroit ramenez en leur bon sens, par l'ayde du grand Elixir, ils se prendroient encore à leur Medecin, fachez qu'il leur ostast ce plaizir, où ils se baignent se promettans en Idée mille felicitez & richesses, ne respirants que des Baronies, des Comtez, voire des Royaumes, & en fin un pouvoir sans limite. Mais ils ne se prennent garde, que, bastissans leur palais imaginaires, il leur arrive le plus souvent comme à ce Tharsis, qui de pauvre Pescheur, croyant devenir grand Seigneur, & chantant sa fortune future, tomba dans la Mer qu'il vouloit abandonner par mespris, & dont nostre Poete mesme chante plaizamment le destin dans ses premieres euvres, où l'ayant fait parler, il conclud en ces mots,

*Ainsi chantoit Tharsis, n'ayant rien si à cueur,
Que d'acroistre, esblouy, son renom & son heur:
Mais il se vid trompé: La malheureuse pente
Du roc qui le portoit, fut sous luy trop glissante:
Car le pauvre Tharsis, s'en voulant en-aller,
Se sentit du plus haut jusqu'au goufre couler:
Il s'agraffe des mains, l'ongle & les bras luy failleus,
Il chet, la Mer en bruit, lors les ondes qui bailleus,
Le bailleus aux poissons, & luy qui paravant
Des troupeaux de Neptun, gaillard, aloit vivant,
Se voyant ore apast des troupeaux de Neptune,
De maints cris esclatans importune Portune,
Glanque s'en esbaist: L'escadron argenté
Des Nymphes de Thetis, la rivagere Atte:
Dorymeduze & Théé, & Ianre astrayante,
Acourent de vitesse, à la roche noyante:
Mais cognoissans Tharsis, en lieu de l'assister,*

*Aux flots & aux poissons le laissent emporter!
Et lors le malheureux, par cette mort cruelle,
(Comme Icare jadis) fit la Mer immortelle.*

De mesme en avient-il à nos pauvres Alchymistes, qui bastiffants leur fortune sur des fondements ruineux, se trouvent en fin precipitez du faiste de leurs prétentions en l'abyssme du dezespoir. Mais revenons à nostre sujet.

• Nous avons dit cy devant que c'est que Mercure, & Souphre des Philozophes, asavoir deux substances homogenes & de mesme nature, qui sont le Mercure animé, & l'Or, qui ne different sinon en ce que l'un est masculin, congelé & fixe par Nature, & l'autre feminin, volatil, & animé par art, lesquels assemblez selon l'intention des Philozophes, & gouvernez par une due proportion du feu, engédrent un corps plus parfait que celuy dont ils ont puizé leur origine. Or pour parvenir à cette perfection, le Philozophe despouille le Roy de ses ornements Royaux, le meine au bord de la fontaine, & là le hache en pieces bien menues, & le jette dans ladite fontaine son amie, pour estre regeneré en un corps plus beau, & changer sa vieillesse sterile à une fertile jeunesse; par laquelle il aquier le moyen de s'habiller d'habits dix fois plus beaux qu'atuparavant, par le dot que luy aporte la fontaine son amoureuse, qui luy avoit fait l'amour si long tems. De fait c'est le naturel de la femelle d'atirer le masle à ses amours, & non celuy du masle d'atirer la femelle. Car la Nature non jamais oyzive, agist en elles, les esmouvant à la generation de leur espece, asia de se multiplier & perpetuer. Donques ce mariage du Souphre & du Mercure est apelé des Philozophes, **Rebis,**
ferment

ferment, (toutesfois manuel,) parce que ledit Souphre ou Or est le vray Levain de l'Elixir, maintenant un vray mariage du male & de la femelle, qui donne esperance à leur sage Tuteur d'en voir en son tems de la lignée, qui est la Pierre qu'ils desguizent ainsi, pour abuzer les ignorants, qui ne regardent qu'à l'exterieur de leurs escrits.

Celuy qui veut deuement exercer cet art, & faire une multiplication, fixation, ou miniere, doit savoir sur le doy le poids de chaque choze. En cecy se trompent la plus part de noz Alchymistes. Car s'ils mettent trop de la choze volatile en la fixe, la partie volatile emporte la meilleure partie fixe. Au contraire si la fixe est plus forte que la volatile, elle retient la meilleure partie volatile avec soy. Pource il faut moderer un poids selon la vertu des estofes, & en cela necessairement suivre Nature. Mais comment le feron-nous? Qui est d'entre les voyageurs des Royaumes Plutoniques, qui ait onques trouvé aucune balance ez boutiques de la Nature? Nous en atendons encore le raport, & cependant le poids est necessaire. Notez donques, que le poids, comme dit le Comte Trevizan, n'est requis là où il n'y a qu'une choze, car il n'est question que du poids en vertu. Mais où il y en a deux, il les faut pezer, pour les proportioner selon la quantité requize. Ainsi le poids des Philozophes se donne au regard du Souphre qui est au Mercure, & en cecy consiste tout le secret, dont remarquez cette maxime, que

Le feu qui ne domine point au Mercure, est celuy qui digere la matiere.

= Imaginez donc combien le feu est plus subtil
 = que l'eau, l'air, ou la Terre, & combien il en faut
 = pour pouvoir vaincre les autres. Par ainsi le
 = poids est en la premiere composition elemen-
 = taire du Mercure, & n'est autre chose, comme
 = dit le susdit Trevizan. Si vous estes Philozophe,
 = vous iugerez qu'il faut que la Nature face le
 = poids: car elle ne peut errer, & ne prend plus
 = qu'il ne luy faut, veu quelle est la juste & sage
 = despensiere des trezors del' Eternel. Il faut donc
 = que vous faciez premierement la conjunction
 = ou composition, puis alterant, & mixtionnant,
 = l'union se fera, là où vous n'aurez affaire du
 = poids. Pource si vous dezirez estre vray artiste
 = & bon disciple de la Nature, il la faut imiter en
 = tous ses faits, proportionnant vostre poids au sié:
 = autrement vous vous en pourrez repentir, com-
 = me dit à ce propos le Code de toute verité, *Si tu*
 = *fais mistion sans poids, il aviendra de la retarda-*
 = *tion par laquelle tu seras descouragé.* Et Abuga-
 = zab maitre de Platon, a laissé par escrit en fore
 = peu de paroles, mais vrayment dorées, tout le se-
 = cret du poids des Philozophes, disant, *La puissan-*
 = *ce terrienne sur son rezistant, selon la rezistance*
 = *differée, est l'atcion de l'agent en cette matiere.* Ces
 = paroles sont le vray fondement du poids, lesquel-
 = les le bon Trevizan a epiloguees, & ne les a vou-
 = lu expliquer, pour ne rompre son vœu fait à Dieu,
 = à la raizon & aux Sages, comme nous le faisons
 = aussi pour n'encourir leur juste indignation.
 = d' Elixir est un mot Arabe, comme dit fort
 = bien nostre Poete, qui le prend icy pour la Pier-
 = re parfaite en sa blancheur ou rougeur. Car

La pierre des Philozophes n'est au-
tre.

*tre choze que la tresparfaite teinture de
l'Or & de l'Argent.*

Geber nous en donne trois ordres , dont le premier est un Souphre blanc, toutesfois non exactement fixe, pource n'arreste-t'il le Mercure que de mesme. Le second est un Souphre blanc fixant parfaitement le Mercure. Le tiers un Souphre blanc & rouge, qui se peut multiplier en vertu & quantité, & fait projection sur les imparfaits metaux. Isac Holandois est un peu different en ces trois sortes de medecine ou Elixir. Car par le premier il fixe parfaitement, par le second il fixe & fait projection sur les metaux mondifiez, & par le tiers fait projection indifferement sur les metaux impurs, sans les preparer aucunement. Mais en voicy la vraye definition, pour bien distinguer tout ce qui est requis pour ce regard.

*Elixir n'est autre choze que le corps
rezout en eau Mercuriale.*

Et comme dit Trevizan en sa lettre responsive, Elixir est dit de E, qui signifie ex, & Lixis qui signifie Aqua, parce que de cette eau, a sçavoir Mercuriale, toutes choses sont faites. Il en donne un bel exemple, quand il dit, *En la medecine en joint l'eau simple de la fontaine en la premiere decoction par elixation avec la chair d'un poulet, & par le premier degre de la decoction aparoit du jus, & une decoction bonne & parfaite, estans en effet dissoutes en l'eau les parties aqueuzes & aerees de la chair dudit poulet, quoy que la terre & le feu y soyent aussi en effet. Mais afin que ladite*

medecine devienne un restaurant plus parfait, on broye la chair cuite, & y joint-on le jus, & avec un feu plus fort on distile le tout : de sorte que ce n'est plus qu'une choze, où le subtil de la terre & le feu se sont meslez avec les parties aqueuses & aerées du poulet, dont toute la vertu est en cette liqueur. De mesme se fait-il en nostre Elixir, où l'esprit crud mineral, comme l'eau, est joint avec son corps, qui est nostre Souphre, le dissolvant en la premiere decoction, & premier degré du feu. Ainsi de ces deux choses est composé l'Elixir, à sçavoir d'une eau teinte, ce qu'il faut noter pour bien entendre le Poëte.

• Nous avons dit cy dessus que la Pierre n'est autre chose que la tresparfaite teinture de l'Or & de l'Argent, mais il faut noter, qu'il y a trois sortes de Pierre, minerale, vegetale, & animale, dont chascune est double, a sçavoir blanche & rouge. Mais le grand Rozaire dit que la Pierre est dite toute choze, parce qu'elle a de soy & en soy toute choze servant à sa perfection. Et Vincent dit en son miroir naturel, *Nostre Elixir est dit Pierre & non Pierre. Pierre par-ce qu'il peut estre broyé, & non Pierre, par-ce qu'il se fond, & comme dit nostre Poëte, parce qu'il demeure fixe dans le feu.* En fin, il est aussi dit Pierre, parce que le Philozophe y bastist toute sa felicité, apres Dieu, en cette vie.

*Mais doy-je ore esbloui d'une vaine aparence,
Prestar, veuf de pitié, mon en vieux silence,
Au seul respect de ceux dont la crainte a caché
De cet œuvre divin le secret recherché
Certes, ma franche humeur le vray ne peut le sçavoir:
Car le Dieu dôt l'amour si grands choses m'inspire,
N'en*

N'enseigne le savoir par qui l'Ouvrier est fait
 D'un Alchimiste faux, lachrymiste parfait.
 Quand donc l'Artiste a mis la matiere en sa place,
 Jusqu'au tems accompli sa main ne la desp'ace:
 Elle est comme l'enfant, qui ne doit estre osté
 Du ventre materiel, jusqu'au terme arresté.
 Car l'air refroidissant sa chaleur naturelle,
 Destruiroit la vertu de son ame nouvelle.
 L'ame n'est que chaleur, & la matiere apres,
 Ne pourroit d'aucun feu se parfaire jamais.
 Voilà donc decelé ce tant celé mystere,
 Que l'enfant est enclos dans la Lune sa mere:
 Car que peut voir nostre œil sous le cours du So-
 leil,
 Qui soit mieux que le verre à la Lune pareil?
 Le verre a la couleur clairement passissante,
 La Lune a la couleur passtemment esclairante:
 Luy reçoit pres du feu les couleurs des vapeurs,
 Elle aussi les reçoit du Dieu porte-chaleurs.

Le Poëte descouvre icy un grand secret, a-
 voir que depuis que l'Hymenée du Souphre &
 du Mercure est fait, le Philozophe qui en a esté
 le Paranymphe, ne vizite plus la chambre nuptia-
 le, jusqu'à ce que le mariage est accompli, & l'en-
 fant conçu & né. Il fait comparaizon de cet
 Embryon agissant à celui de l'animal raisonna-
 ble, qui ne peut ny ne doit estre vizité, jusqu'à
 ce que de soy-mesme il ouvre la matrice & de-
 zire la lumiere: Comparaizon que le vray Phi-
 losophe doit bien esplucher. Le Saturne donques
 opere le premier en l'union des deux menstrues,
 en congelant & esteignant, au premier mois,
 par sa froidure & siccité, la matiere en une mas-
 se. Le second mois Jupiter opere par sa chaleur

benigne, digerant ledit cōgelé en quelque masse charneuze, qui lors s'apelle Embryon, commençant à démontrer les signes de son genre, toutefois communs à tous animaux. Le troiziesme mois Mars agist dans la matiere par une chaleur & siccité haussée & plus forte, par laquelle il la divize, & dispoze les membres. Le quatriesme le Soleil, comme Seigneur de cette generation, infuze l'esprit, & lors elle commence à se mouvoir & vivre. Le cinquiesme mois Mercure prend sa place en ce travail, faizant les trous & respiraux. Le siziesme Venus dispoze les sourcils, les yeux, les parties honteuzes & autres semblables. Le settiesme vient la Lune, & avec son humidité & frigidité travaille à sortir l'enfant, & s'il naist en ce tems il vit avec difficulté, & ne naisât-point, se debilité. Dont Saturne reprend le gouvernement au huitiesme mois, contraignant l'acception de l'enfant par sa froideur & secheresse, & s'il naissoit lors. ne pourroit vivre. Le neufliesme mois le debonnaire Iupiter r'entre en besongne, & par sa chaleur vivifiante recrée les forces debilitées de l'enfant, en le nourrissant, & lors estant renforcé, l'enfant change sa chambre obscure à cette grande & lumineuze Sale de l'Univers. Les mesmes considerations faut-il avoir en la generation de nostre Pierre. Notant en outre que l'eau conserve trois mois durant nostre matiere dans la matrice, qui est nostre vaisseau. Autant de tems le garde & fomenté nostre feu, auquel succede en mesme operation l'air chaud par trois mois. Toutefois nostre enfant ne peut sortir du ventre de son vaisseau que les vents dudit air ne soyent discutez par le feu Solaire, mais apres il sort, ouvre la bouche, & desire qu'ô
l'alai

l'alaite, c'est à dire qu'on le reface & incere. Par là vous estes instruits, d'egaler la doze en vertu avec la propre matiere, la mettre dans le vaisseau où il la faut enfermer, sans l'en tirer, jusques à la fin de l'euve. Il faut seulement uzer des degrez requis & proportionnez à la temperature de la Nature, qui seule nous produira ce que nous dezirons. Au contraire, si nous failions en ces chozes, elle nous produira un faux germe, ou quelqu'autre nouveauté. Tout le mystere de l'euve se fait donc par une seule voye & pratique sans lever la matiere de son vaisseau, ny la refroidir aucunement. Car

L'or, rezout une fois en esprit, s'il sent le froid, se perd avec tout l'euve.

Dont si la matiere congelée apres la dissolution, & dessechée, se refroidissoit, elle s'endurceroit & restraindroit tellement ses pores, qu'elle esteindroit & dissiperoit ses esprits, sans les pouvoir jamais restaurer, parce que la douceur du feu requize à sa decoction, ne pourroit penetrer jusqu'au profond de la masse trop compacte, ny l'eschauffer également, sans fortifier le feu, ce que faisant, on la bruleroit, ou la contraindroit-on de s'en aler. Car l'air feroit esvanouir son esprit, sans le pouvoir rapeler, comme il arrive au basor des rivieres, lequel emporté par grains en forme de sablon, par l'impetuozeité des torrents passants par les minieres, & brizants les vaisseaux naturels, avant sa parfaite decoctio, ne peut apres par aucun feu artificiel, estre parfait, comme il l'eust esté par le soin de la Nature, s'il fust demeuré dans son vaisseau, & sur la chaleur continue qu'elle luy administroit, comme nous
l'avons

l'avons montré cy-devant en la generation des metaux. C'est ce que veut dire nostre Poëte, touchant la comparaizon de l'enfant avec nostre divin cuivre.

*Diray-je que le feu , pere à cette grand' Pierre,
Semble au feu qui contourne & féconde la Terre?
Car comme le grand Roy des clairs flambeaux des
Cieux*

*Fait que la vapeur monte au Vuide spacieux,
Et faisant sur la Terre une celeste ronde,
Fertilize du Ciel tout le terrestre Monde:
Ainsi le feu cuizant du sage operateur
Pousse sur sa matiere une lente vapeur,
Pour, contournant tousjours la matiere croissante,
Former l'œuvre plus beau que la Nature enfante.
Quand apres l'aspre Hyver, le souverain Flam-
beau*

*Ramene sur la Terre un jeune Renouveau,
Sa fertile chaleur , au commencement douce,
En esmouvant le germe , ex racines se pousse,
Les racines apres, ressentans ce doux chaud,
Ioyeux d'enfanter, tirent leur sève en haut,
Cette sève se pousse ex branches ocienzés,
Qui lors vestent leurs bras de verdeurs gracieuzés,
Puis le chaud peu à peu, renforçant ses vertus,
Durcist le poil nouveau des arbres revestus,
Les arbres souffrent puis une chaleur plus forte,
Et la forte chaleur la maturité porte.*

*Mais si, quand l'Hyver triste a tordu la verdure,
Le Soleil, tout d'un coup, renflamoit son ardeur,
Brûlant les arbres nus & sechez de froidure,
Il viendroit, non produire, ains destruire Nature:
Ainsi pour procréer cet ouvrage excellent,
Dors que le feu commence, il doit estre plus lent,*

Puis

*Puis montant par degrez, doit la Nature ensuivre,
Qui soudain peut tuer, mais soudain ne fait vivre,
Ven que plustost qu'au naistre, à la mort tend tous-
jours*

L'ouvrage où de la haste est admis le secours.

Pource du lait benin la viande legere

Est des tendres enfants la pasture premiere,

Puis qu'ad ce mets liquide a fait leurs os plus forts,

De plus forte viande on sustante leurs corps.

*Comme un corps mort ne cuit, lors qu'un Demon y
entre,*

Par faute de chaleur, ce qu'il met dans son ventre,

Ainsi l'esprit moteur dont l'ayde opere ici,

Sans ce chaud naturel, ne le digere aussi.

Le Poëte nomme icy le feu, Pere de la Pierre, & est le feu naturel. En suite il traite du feu extérieur, & de son gouvernement, dont il donne trois exemples pris du Soleil en la premiere saison de l'année, de l'estomac, & d'un jeune enfant, concluant toutefois que si le feu naturel n'est en la matiere, ou est esteint par l'ignorance ou negligence de l'artiste, que l'exterieur n'y peut plus rien faire, dont il ameine la comparaizon d'un esprit estrangier en un corps mort. Quant au reste, il est assez clair, toute-fois je diray en passant qu'il faut que vostre feu alume le feu dedans le vaisseau, & le garde de s'esteindre, comme veut Reppley, quand il dit en ses douze portees *Qu'est-ce que vous vous amuzez à l'entour de vostre feu, faites vostre feu dans vostre vaisseau.* Ainsi nous avons double feu, le Souphre naturel, ou de la Nature, & le feu instrumental, aydans l'un à l'autre. Si bien que le feu est tout l'art dont s'ayde Nature. Le Trevizan dit qu'il a mis son

son vaisseau au bain & au fient, mais pour neant,
 & fut le feu de charbon qui estoit encore pis: car
 sa matiere sublimoit. Notez par là que la chaleur
 des minieres est nulle, ou comme insensible, car
 si elle y estoit, son ouvrage se feroit tout à coup.
 Dont il nous faut un moteur exterieur pour ha-
 ster la bezongne, & n'importe qu'il soit feu de
 lampe, de fient ou de charbon, estant apliqué se-
 lon la proportion de la matiere changeante de
 nature en nature, & selon que le moteur inte-
 rieur du vaisseau pousse soy-mesme à l'action.
 Il faut donc, comme dit le Trevizan, faire feu
 digerant, continuel, non violent, subtil, environ-
 nant, aëreux, clos, incomburant, & alterant, &
*En mon vray Dieu, (dit-il) je t'ay dit toute la ma-
 niere du feu.* Or qu'il ne le faut precipiter, oyez
 ce que dit le grand Rozaire, *Gardez de vouloir
 parfaire vostre solution avant le tems requis, car
 cette haste est signe de privation de conjonction.* A
 ce propos dit aussi Marie profetesse, *Le feu fort
 garde de faire la conjonction.* Et notez ce secret,
 que le Mercure est tout nostre feu, comme feu
 de cendres, de bain, & de charbon nud, & cela
 selon qu'il est viv, ou mortifié, blanchi ou rougi,
 changement que vous devez suivre, proportion-
 nant vostre feu exterieur à la chaleur du bain,
 des cendres, du sablon, & du feu nud. Si vous
 estes maintenant bon artiste & Philozophe, vous
 entendrez ce que doit estre vostre feu. Regar-
 dez ce que dit à ce propos la lumiere d'Aristote,
*Le Mercure se doit cuire en un triple vaisseau, pour
 évaporer & convertir l'activité de la secheresse
 du feu, en l'humidité vapoureuse de l'air circuis-
 sant la matiere.* Et le Trevizan en sa pratique
 alegorique met un mur circonissant un creux de
 chesne

chefne , dans lequel est la fontaine où se baigne =
 le Roy. Voila donc un triple vaisseau. Et Geber =
 dit, *Le feu ne digere point nostre matiere , mais sa =*
chaleur alterante & bonne, qui est estimée seche =
par l'air qui est la moyenne region, où le feu ait à se =
mouvoir & s'amoitir. En fin c'est le feu, qui peut =
 faire ou destruire nostre euvre , comme dizem =
 Aros & Calib, le Mercure & le feu suffisent , au =
 milieu & à la fin , mais non au commencement, =
 où il est question d'une petite chaleur de feu , & =
 le Rebis.

*a C'est icy le secret de Iupiter, qui donne
 Un doux embrasement à sa douce Latonne.
 Ils sont dedans une isle, & l'isle est le vaisseau,
 Junon y vient du Ciel , c'est du creux chapiteau,
 Par où descoule au fond mainte lumiere aérée,
 Et trouve, en descendant, cette Nymphe sacrée,
 Dont Diane & Phoebus en Dele vont naissant,
 Qui sont le blanc Trezor, & l'autre rougissant.
 Comme le haut Soleil, quand au Monton il monte,
 Surpasse la froideur qui Saturne surmonte,
 L'inférieur Soleil qui cet euvre accomplist,
 De la matiere au feu la froideur abolist.*

*C'est icy ^b que l'esprouve à l'artiste declare
 Cet antique secret de Dedale & d'Icare,
 Qui pere & fils enclos, leur forme desguizant,
 Au labyrinthe estroit du vaisseau reluizant,
 Ont du visqueux amas des matieres subtiles,
 Dessus leurs flancs cirez mis des plumes mobiles,
 Et d'un vol ondoyant, parmi l'air emmuré,
 Ore haut, ore bas , fendent le Ciel verré.*

a Le Poëte ayant bien amplement enseigné cy
 dessus le gouvernement du feu exterior, retour-
 ne au

ne au mariage du Souphre & du Mercure, & décrit le coït de Iupiter & Latone, dont se fait la conjunction des deux précieux gemeaux, Phebus & Diane, qui naissent en l'isle de Dele. Par Latone donc il entend le Souphre impur & alteré, ou le bas de la Pierre, par Iupiter l'eau Mercuriale animée, ou le haut de ladite Pierre, ou le Souphre plus subtil, & par Iunon le corps du Mercure aérien lequel descendant du Ciel ou chape du vaisseau, va trouver ledit Souphre impur, à savoir Latone, laquelle engrossée par le Souphre subtil ou Or spirituel, enfante l'Elixir blanc & rouge. Car alors la froidure, (comparée à Saturne) est surmontée par la douce chaleur de Iupiter, ou de l'inferieur Soleil. Ainsi le haut se fait comme ce qui est en bas, & le bas comme ce qui est en haut, selon l'axiome de nostre grand Hermes, c'est à dire que l'Or qui est fixe & terrestre, par sa pezanteur tombe tous-jours en bas, cherchant son Element, parce qu'il est seul entre les metaux qui tombe au fond du Mercure, & tous les autres nagent dessus, & le Mercure, parce qu'il est volatil, recherche le haut, qui est l'air: mais sentant l'Or, le dissout en la forme de Mercure courant, comme luy, le fait esprit leger & sperme masculin, aéré, & prest à monter en la region supreme & etherée. Ainsi le bas est monté en haut, & faut maintenant que nostre Mercure (ou Iupiter) descende en bas, afin que le haut & volatil soit semblable à ce qui estoit en bas, qui est l'Or. Car le corps est devenu esprit, & faut maintenant que l'esprit devienne corps.

b Dedale signifie en la pratique de nostre cure, le Souphre variable, parce qu'il le change d'une couleur & nature en autre, car Dedale signifie,

gnifie, choses diverses. Ce Souphre est le pere de l'autre subtil & fuzible, ou Or spirituel dans nostre double Mercure, qui est cet Icare fils de Dedale. Par le Labyrinthe les Poëtes entendent nostre œuf ou vaisseau, ou plustost la pierre vile, se montrant sous le masque hideux de la noirceur. Quant aux ailes dont ils taschent à s'en voler, ce sont les choses qui servent à la sublimation. Ainsi sous cette fable ils ont caché la vraye distillation des Philozophes. Car des gouttes montent au haut du vaisseau par la sublimation, lesquelles sentants la reverberante chaleur de l'Artiste, ne s'y peuvent arrester, ains tombent derechef dans le reste de l'eau subsidante en bas, & ainsi fondant ses ailes tombe dans la Mer, ou amas visqueux dont parle nostre Poëte. Les ignorants n'ont entendu cette fable, ny cette distillation, de laquelle Morien dit en la Tourbe,
Après la sublimation ajoutez incontinent la distillation.

*a Mon Dieu le grand plaisir, lors que l'Ouvrier
void naistre*

Les signes qui luy font son ouvrage connoistre!

Tantost^b il void le noir corrompu de porzon,

Puis le gris qui du noir montre la guérizon:

Puis diverses couleurs, qui ne trouvant issue,

Semblent au bigarré d'une liquide nue

*Se recourbant en arc, quand Phebus darde au
creux*

De l'humide nuau, ses rayons chaleureux.

Ore^c il void esclater une blancheur parfaite,

Montrant que sa matiere est entierement nette:

Tantost^d une rougeur, qui seche, fait paroïr

La plus grand' pureté qu'au Monde on puisse voir.

Maie

Mais ainsi qu'un enfant peut vivre au mois septiesme,

*Aussi bien que ceux-là que produit le neufiesme:
Car les Planetes ont sur luy versé leurs rais,
Et fait, en le purgeant, tous ses membres parfaits:
Mais l'enfant ne sauroit, quoy que les femmes dient,
Quand leurs sales larcins aux leans elles passent,
Vivre au huitiesme mois, où Saturne nuisant
Des nouvelles humeurs dedans luy va causant.
Ainsi cette matiere, en sa blancheur naïve,
Aussi bien qu'en la rouge est entierement vive:
Mais lors qu'elle commence a perdre sa blancheur,
Jusqu'au rouge parfait, elle perd sa vigueur.
Non pas que de son eau la force interieure
Qu'on ne restaureroit, en ce changement meure,
Mais estant pour le blanc presté en perfection,
Le feu plus continu luy perd cette action.*

a La Pierre passant d'une extremité en l'autre, jaçoit qu'elle ne reçoive toutes les couleurs du Monde, comme pense la troupe errante des Alchymistes, est susceptible de toutes les moyennes en general, dites moyennes pour ce seul respect. Premièrement paroist la noire, puis la grize, puis la blanche susceptible en puissance, non en effet, de toutes couleurs, puis la tanée, à laquelle succede la rougeastre, puis la rouge, & en fin l'autre rouge qui surmõte les Rubis en toute beauté. En cet endroit, il-faut noter que lors que la matiere commence à prendre sa blancheur, il paroist un plumage de toutes couleurs dans le ventre du matras de la couleur de l'Iris, laquelle s'engendre des rais du Soleil retenus & reverberrez dans la concavité de la nuc humide, comme remarque nostre Poëte. Car la matiere ayant en-

core

core un peu d'humidité, que le quart degré du feu esleve dans le concave du marras blanc & diaphane, rend une couleur rutilante, qui se recourbe dans le creux du vaisseau, pource qu'elle ne peut sortir, & par les rayons du feu extérieur, reçoit diverses couleurs. Ce qui a fait dire aux Philozophes qu'on void en nostre Pierre toutes les couleurs du Monde.

b Il y a trois couleurs principales qui se doivent monter en l'œuvre : le noir, le blanc, le rouge. La noirceur, première couleur, est nommée des anciens Dragon venimeux, quand ils disent, *Le Dragon devorera sa propre queue.* Les autres la nomment, le Serpent engrossant soy-mesmes. Les autres, la teste ou le bec du Corbeau, la noirceur de la Mer, le noir plus noir que le noir, & Aigle noir. Geber & Danthyn disent de cette couleur, *Réjouissez-vous, par ce que sous cette noirceur la blancheur est cachée.* Certes si l'œuvre demeure tousjours blanc & n'aparoist aucune noirceur, l'opérateur la doit abandonner, comme les Corbeaux abandonnent au nic. les Corbillats, jusqu'à ce que leur duvet qui demeure blanc l'espace de sept ou huit jours, se change en plumage noir, comme celui de leurs pere & mere, qui lors les recognoissants, les tiennent pour leurs, & les nourrissent. Ainsi nostre Pierre avant sa dissolution, & quelque temps apres, est blanche, qui ne laisse aisément juger si la dissolution requize est parachevée, jusqu'à ce qu'elle a revestu le noir. Ce qu'avenant, l'opérateur doit recognoistre son œuvre pour legitime, & la nourrir jusques à sa perfection. Cette noirceur est aussi dite l'Element terrestre, & un venin mortel, & ce en premier lieu à cause de la putrefaction qu'elle a engendrée.

gendrée, car toute corruption de matiere, de quelque qualité qu'elle soit, la rend mortelle. En second lieu, pour declarer l'action des Dragons & des Lions qui se sont entretuez, & finalement à cauze des matieres qui estoient mortelles & inutiles, si Nature ne les eust animées, pour les enfanter viziblement. A quoy nous ne saurions parvenir sans la noirceur au ventre de sa mere, jusques au tems de l'enfentement, qui se faizant le settiesme mois, est parfait au blanc, & peut vivre, comme l'enfant qui naist audit mois, ainsi que nostre Poete alegue fort à propos.

≡ *c* La blancheur est la fin de la sublimation, & la vraye fixation des Philozophes, pouttant dite, Lune fixe, chaux vive, miniere, Souphre blanc, Royne des metaux, mere des perles, Elixir blanc, le blanc plus blanc que le blanc, Lion blanc, Aigle blanc, lait virginal, En fin ils luy ont donné tous les noms de ce qui porte une extreme blancheur.

≡ *d* La rougeur est la derniere couleur & la fin du premier travail du Philozophe, & est dite, Pierre, miniere, Souphre & Lion rouge, le Roy des metaux, pere des Rubis, Elixir & cuivre rouge, le rouge plus rouge que le rouge, sang humain, portant en fin tous noms de toute chose rouge, corps glorifié, qui vit de siecle en siecle jusques à la consommation du Monde. Roy immortel, & comme dit Hermes, C'est la force forte de toute force, veinquant toute chose. Dont sous ses ennemis, les metaux imparfaits, sont contraints faire paix avecques luy. Si bien que le Philozophe voyant cette belle & celeste rougeur se dequoy se resjouit, & rendre graces au Soleil eternal par la grace & lumiere duquel ce beau
Phebus

137
Phebus s'est rendu son domestique, & par ses =
rayons luy a donné la gloire du Monde univer- =
sel, & la clairté qui chasse les ombres de toute =
obscurité & mensonge.

a Donques quand la cuisson est du tout achevée,
En sa haute rougeur la Pierre est eslevée:

Telle que nostre sang, qui, lors, qu'il est bien cuit,
Par la chaleur du foye, en rougeur est reduit.

b Ore elle est ce Vautour, qui sur la droite coste
D'un mont grandement haut, chante d'une voix
haute,

Je suis noir, & tantost vay tout gris paroissant,
Tantost blanc comme neige, & tantost rougissant.

Voilà donc, abuzez, comme il vous faut entendre
Que les quatre Elements se viennent icy rendre:

Car la Terre est le noir, le feu l'autre couleur,
L'onde est la blancheur pure, & l'air cest la rou-
geur.

C'est donc, c'est donc alors que tressautant de
joye,

L'ouvrier va louant Dieu, qui ce bien luy envoie.

C'est *c* alors qu'il a veu ce qui montre de fait
Que le feu doit un jour purger le Monde infet.

C'est alors qu'il a veu ce que l'ancien cache
Sous le veillant Pasteur de la fille d'Inache:

Car comme d'yeux d'Argus les Pans sont bigarrez,
Cette matiere abonde en signes colorez.

C'est alors qu'il a veu que sur la fraiche Terre,
Pyrrhe & Deucalion vont ruant mainte pierre:

Les femmes que fait Pyrrhe est l'Argent-vif fixé,

Les hommes que fait l'autre est la Souffre annexé.

Bref, c'est lors qu'il a veu cette Gorgone dure,
Changeant ceux qu'elle caillade, en pierrenze na-
ture:

Mensou

*Mensonge qui fait voir l'effect non mensonger
De ce divin Threzor, qu'en Pierre on void chan-
ger.*

a Le Poete ne compare sans cauze cette der-
niere decoction se montrant sous la couleur ver-
meille, à la rougeur du sang deuenement cuit par
la transmutante chaleur du foye. Car comme le
sang ainsin alteré, nourrissant les membres, est
changé en leur substance, cette rougeur pri-
ze par la bouche, peut estre transmüée & servir
de restauratif & medecine unique. C'est pour-
quoy les Philozophes apellent cette rougeur
sang humain, & Lion rouge, jaçoit qu'aucuns
momment ainsin l'Or, avant son alteration, com-
me estant ce Lion, sang, ferment, & teinture en
pouvoir, & élaboré par l'art, est tel en effect:
estant autrement dit, Or Astral, ou Electre des
Philozophes.

b Il y a eu de tous tems des Alchymistes si
ignorants, qu'ayants amené l'euvre à la perfe-
ction d'une rougeur absolue, ils l'ont quité, pen-
sans qu'il ne valoit rien, parce qu'il ne fluoit
point, & n'avoit ingrez quand ils l'ont voulu je-
ter sur le Mercure ou sur les metaux imparfaits.
Dont ils ont conclu l'art estre ou faux, ou impos-
sible. Certes ils avoyent quelque raizon, car ils
n'auoyent qu'une terre rouge, qui avoit perdu
son humidité, comme dit Geber, *Les esprits qui
ont perdu leur humidité par sublimation & fixa-
tion ne peuvent rien faire de bon, tandis qu'ils sont
terre, ou aussi secs.* Et telle est nostre rougeur, qui
estonne les ignorants, ne sachans qu'il luy faut
rendre son humidité perdue, alaitants ce jeune
Lyonceau avec le propre lait de sa mere: & ne
quiter

quiter l'œuvre là où il la faut recommencer. De fait, ce Vautour leur crie de la haute coste qui est ceste haute couleur, qu'ils ne le delaissent point afin qu'il ne les delaisse: & qu'il est noir, gris, blanc, rouge, voulant dire qu'il faut refaire l'œuvre, par une mesme procédure, par laquelle aparoiſſent derechef tous ces signes & couleurs que l'ignorante a pris pour des œuvres particuliers, pour en bastir apres ce grand & universel œuvre. Ce qui est contre la Nature & l'expérience, comme l'ont montré le Trevizan, Isac & tous les autres vrais Philozophes, entr'autres Geber, qui dit que l'œuvre se fait en un seul fourneau, & en un seul vaisseau, où il se dissout se purifie, se congèle, conjoist, sublime, fixe, & incere soy-mesme, se rendant fuzible comme la cire. Il se separe soy-mesme, nous faizant voir sous un mesme regime de feu, & sans le bouger, ce qu'on nomme les quatre Elements. Car premierement nous avons veu l'eau & la Terre, qui sont l'Or & le Merture, lesquels avoyent en leur occulte le feu & l'air. Mais ceux-cy n'estoyent susceptibles qu'à l'intellect. Apres nous avons veu de nos yeux le blanc, qui est dit air, provenu de l'eau ou Mercure, & maintenant le rouge, qui est comme feu procréé par l'action du Souphre vainqueur. C'est pourquoy les anciens ont nommé ces couleurs les quatre Elements, quoy qu'en effet il n'en soit que deux: à sçavoir l'Eau & la Terre, d'où naist par le troizième, qui est le Souphre mediateur, ce glorieux ternaire, premiere & prochaine matière de toutes choses composées, lesquelles, tant en leur composition que rezolution font voir ces quatre couleurs comme leurs enfants, lesquels nos pauvres Ari-

G

Stoteliens ont pris pour les peres mesmes: a-
voir pour l'agent & le patient, ou l'Eau & la Ter-
re. De fait ces deux sont la seule & premiere ma-
tiere recitée par le legiflateur de la race Abraha-
mide, & confirmée par Hermes Trismegiste, &
en fin par les descendans des vrais Philozophes:
auxquels s'accorde l'invincible experience des
vrais Alchimistes, lesquels experimentent tous
les jours que de deux par le troizieme toutes
chozes proviennent. C'est ce qui se void en la
composition du Mercure simple des Philozophes,
en celle de l'Azoth, en l'inceration, en la
fermentation de l'œuvre, & en fin au commen-
cement & parachevement d'iceluy, sans voir ny
avoir affaire du quatrieme, comme veulent nos
quadratureurs du cercle, lesquels laissant couron-
ner faussement leur cercle de ce laurier quarré,
je retourne à nostre Poëte.

c Le poëte fait icy une belle comparaizon,
montrant que comme le Monde a esté une fois
purgé par l'eau & le sera en fin par le feu: qu'au-
si l'eau a premierement lavé les feces exterieu-
res de l'œuvre, & le feu a sur la fin, seul, netoyé &
consumé toutes les ordures & feces interieures
de la Pierre. C'est pourquoy les Philozophes di-
sent que l'azoth & le feu purgent & lavent La-
tone, laquelle nous avons dit estre cette terre
impure que Iupiter va trouver en Delos. En ce-
cy commette tout le secret de nostre science, a-
voir qu'il faut que toutes chozes meurent &
soyent regenerées par l'eau & le feu, & qu'apres
elles deviennent un corps spirituel, dit quintes-
sence, ou Magnésie; comme nous enseigne le
divin dialogue du fils de Dieu avec Nicodeme.
En fin cette rougeur naist en pouvoir apres que
le

le Mercure à tranché la teste d'Argus & les couleurs sont esvanouies, lesquelles nous apelons la queue du Paon. C'est aussi, comme dit nostre Poëte, cette façon d'engendrer masses & femelles, par la comparaizon de Pyrrha & Deucalion, par laquelle est signifiée la projection de l'euvre blanc & rouge: euvre, qui apres, augmenté en vertu, est nostre Gorgone conuertissant les metaux imparfaits, (qui sont nos hommes de la parenté de la Pierre) en vraies Pierres: Ce qui se fait par adaptation, comme dit Hermes en la table d'esmeraude: & ainssi ils participent à la gloire de leur Roy, comme dit la pratique allegorique du bon Trevizan.

Or ^a afin qu'ex metaux sa matiere ait entrée,
 De Lune ou de Soleil il la rend incérée:
 Et ^b par sa poudre blanche alors il va changeant,
 Jetant un poids sur dix, l'imparfait en argent:
 Ou jetant sur cent poids un poids de rouge extremé,
 Son argent vient en or, qui sur l'autre est supreme.
 Ainsi l'essay fait voir que l'imparfait metal
 Tient un Souphre d'essence, un autre accidental.
 Cety-cy qui puant, n'est enfermé qu'au pore,
 Sans gaster les metaux, d'avec eux s'evapore:
 Mais celuy-là demeure, & s'il ne demeroit,
 La forme des metaux soudain se destruiroit.
 L'essentielle humeur jamais ne se divize
 De son propre sujet, qu'elle ne le destruisse.
 Que si je le prouvoiy, je diroy les Humains
 En produire en leurs corps des exemples certains:
 Car quand l'aigre santé fait dans nous residence,
 L'humeur qui de noz corps l'estat tranquile ofence,
 Soudain par la sueur, ou l'art medecinal,
 Se separant de nous, nous separé des maux.

Mais si c'estoit l'humour par l'essence sortie,
 La perdans, nous perdriens & l'humour & la vie,
 Comme ceux qui pouffez d'un funeste dessein,
 Font perdre tout leur sang, perdent l'ame soudain.

a Il y a deux sortes d'incération, dont la première est la plus vraie & plus naturelle, laquelle se fait quand par une longue decoction & mesme regime de feu, la Terre commence à croistre & s'espaisir, & l'eau à se diminuer. Danthyn le Philozophe dit : Il faut distraire sa saveur, & la luy faire boire apres. Pource les Philozophes appellent cecy operation, Cibation, meslant le lait à la terre feuillée. Mais il-faut faire cela par mezuré, afin que sa blancheur, sa rougeur, sa bonté, sa quantité, & sa vertu, croisse & s'augmente. Or l'autre sorte d'incération est celle dont parle icy le Poëte, & est de rendre fuzible une choze dure, & qui ne se peut fondre, afin que la medecine ait ingrez. Car apres qu'on a, par un long travail, produit la Pierre au blanc & au rouge, elle ne peut pourtant faire la projection: parce qu'elle ne se pourroit rezoudre, ains demeureroit terre rouge ou blanche; dont on void aizelement qu'il luy defaut la fluxibilité, laquelle il luy faut donner, afin qu'elle ait entrée dans les metaux. Nos pauvres Alchymistes Evangelizans ont cherché cette incération dans des huiles estranges, comme en celle d'Antimoine, d'Arfenic, & semblables, mais en vain, puique la Nature ne le nourrit que de ce qui est de sa Nature, qui est le Mercure: car

*Les corps des metaux parfaits, alterez
 selon l'art, boivent subitement, & natu-
 relle*

vèlement leur Mercure.

En cecy consiste le fondement des minieres & de la projection, a sçavoir que le Mercure corporel, parfait & courant, augmente en quantité, & donne ingrez, & le Mercure fizé, blanc, ou rouge, fermenté, & augmente aussi en quantité. Par ce moyen vous avez des minieres, si vous voulez, & pouvez faire projection quand il vous plaira. Sur quoy j'ay assez dit au bon entendeur.

Le Poëte ne parle en ce qui s'ensuit que de la projection, & de la transmutation qu'elle fait, grande ou petite, selon la perfection de la medecine. Car plus elle est subtilizée & teinte, plus elle opere abondamment, & ainsi suivant la Nature, nous achevons les imparfaits metaux Dont il faut noter, comme dit nostre Poëte, que lesdits metaux imparfaits ont double Souphre, a sçavoir homogene, par lequel avec une mesme eau Mercurielle, ils ne sont que Mercures: & un accidentel par lequel ils sont congelez en plom, estain, cuivre, ou fer, voire en or ou argent, selon la perfection ou imperfection dudit Souphre, comme il a esté dit en la generatiõ des metaux, en laquelle la principale vertu de la congelation gist au Souphre, par lequel le Mercure diversement congelé par la Nature, luy baille, la forme selon ledit Souphre. Or une matiere ne sauroit endurer deux formes, dont, si lon veut introduire une forme meilleure dans les metaux imparfaits, il les faut, selon Aristote, reduire en leur premiere matiere, en separant la susdite forme accidentale. C'est ce que fait parfaitement nostre medecine par la projection, par laquelle elle se joint au Mercure des metaux, lequel elle

purge, fixe, & rend en la perfection de l'Or & de l'Argent, separant le Souphre combustible & accidentel, qu'elle expose au feu de la consumption. Il apert donc que nous ne nous vantons point proprement de faire de l'Or, ny transmuier, introduizans une forme estrange, comme la calomnie le voudroit faire acroire car nous guerissons seulement le Mercure malade des imparfaits metaux, par la vertu d'un Mercure parfait en medicament, tout ainsi que par une medecine on guerist le corps humain, come dit tres à propos nostre Poëte, lequel en tout le reste est assez clair.

Qu'est-ce donc maintenant, l'ame à son corps se range,

*Et nonobstant tout art, d'un estrange s'estrange?
Montrez-vous pas à clair, sous cette fiction,
O Philozophes vieux, vostre projection,
Et qu'il faut que la chose où la forme s'adresse,
Pour tant mieux s'animer, soit de semblable espee?
Aussi de vray le feu, quand à l'onde il est joint,
Car l'eau ne luy est propre, il ne l'anime-point.
Mais comme une chandelle (où le suif & la flame,
Sont celuy-là le corps, cette cy comme l'ame)
Va soudain contre bas une autre r'alumant,
Qui demy pied dessous, esteinte, va fumant,
Lors contre son instinct, pour trouver nourriture,
Le feu leger descend par la fumée obscure:
Ainsi de l'Elixir l'ouvrage ores parfait,
Vraye forme & vraye ame à tout metal infet,
Mettant ex noirs metaux de sa splendeur extremes,
S'esjouist de tomber dans son espee mesme.*

La sympathie qui est entre nostre Elixir & la substance moyenne ou Mercurielle, est la cause de cet

de cette tant soudaine teinture & illumination
des metaux. C'est aussi ce que montre claire-
ment nostre Poëte par la flamme d'une chandel-
le r'alumant sous soy contre son instinct la me-
che demy esteinte. Montrant en outre par là,
que si les metaux n'avoient le pouvoir d'estre
animez ; ce supreme Elixir ne leur sauroit don-
ner vie, non plus que le feu à la chandelle plon-
gee dans l'eau. Donques cette huile incombusti-
ble ne peut entretenir la lumiere que par la me-
che de cét alun plumeux, qui est en tout metal
en pouvoir. Dont le faisant bouillir dans ladite
huile incombustible, il rend un feu ou lumiere
qui ne s'esteind jamais, dont nous tiendrons le
secret de nos lampes caché sous les lettres hie-
roglifiques & Egypte ; de peur que la superiti-
tion de ce siecle trop curieux en esteigne les fla-
meches.

*Voilà^a cōme le Roy, pompeux d'habits Royaux,
Sortant de la fontaine, enrichist ses vassaux:
Parce que d'imparsaits, tous les corps metaliques,
Par ce Roy des trezors sont rendus magnifiques:
Et tel que le Soleil sur les Astres moins clairs,
Tel est ce surgeon d'or sur les metaux divers.
Celuy-là vigoureux, donne aux Astres lumiere,
L'autre aux impurs metaux sa puissance pleniere:
Semblable^b à l'odoreux & rougeastre Safran,
Prens-en un petit brin, puis apres le respan
Par dessus beaucoup d'eau, tu verras l'eau se faire
De fado, bien flairante, & jaunaistre de claire.
Qu'est-co^c donc de Vulcan, laid du Ciel eslancé,
Et dedans l'isle apres, des Singes avancé,
Que ce Roy que, disforme, au vase on precipite,
Où celuy le nourrist qui la Nature imite?*

Quand donc ^a il est parfait, on croist en qualité
 La supreme grandeur de ce Roy souhaité.
 Et faut que par l'Ouvrier l'œuvre alors soit re-
 faite,

Si l'Ouvrier veut encor son œuvre plus parfaite.
 Car comme plus Vulcan, fait incarnat le fer,
 Plus il croist sa vertu pour pouvoir eschauffer
 Ainsi plus on recuit cette Pierre admirable,
 Plus cette Pierre acroist sa force incomparable.
 Si ^c qu'en fin un seul brin de ce rare trezor,
 (S'elle estoit vis-argent) vendroit la Mer en or!

a Le bon Trevizan feint une fontaine dans la-
 quelle le grain d'or, qu'il nomme son livret d'or,
 estant jeté, meurt, renaist, & devient un Roy tres-
 puissant, lequel raffraist, c'est à dire incere, res-
 sort, ayant la chair tres-vermeille, laquelle il
 donne à manger à ses vassaux, qui sont les im-
 parfaits metaux, & lors leur desir est accompli,
 dont ils possèdent d'un droit entier la couronne
 de leur Roy. Ainsi comme dit nostre Poëte, les-
 dits metaux imparfaits sont rédus magnifiques,
 bien que ce Roy retienne pour soy une splen-
 deur aulli excellente que le Soleil sur les autres
 Astres.

b Le Poëte montre par la comparaizon du Sa-
 fran la vertu teignante de cet Elixir. Car com-
 me une partie de Safran teind l'eau & luy don-
 ne la bonne odeur, de mesme un seul grain de
 cet Elixir corrige & teind en la nature une grand
 quantité de metal imparfait.

c Les Philozophes nomment les trois cou-
 leurs capitales trois Soleils, un blanc, un noir, un
 rouge. Dont nostre Poëte admirant la beauté de
 ce Roy rougement flamboyant, retourne à l'ex-
 trems

trême noirceur & laideur, d'ôt il estoit barbouillé quand il suoit en la fontaine où il estoit appelé le Soleil noir, ou Vulcan, que les Poetes ont dit fils de Iupiter & de Iunon, & à cause de sa deformité, jeté en l'isle de Lemnos, où il fut nourri des Singes. Par Vulcan ils ont entendu ce Souphre, ou ce Roy noir, que nous avons cy-devant nommé, le feu des Philozophes, lequel pour son onctuosité se separe d'avec l'Azoth, ou Mercure double, nommé Iupiter & Iunon. Pourtant disent-ils que ce Vulcan ou Souphre est le fils separe de leur ventre. C'est quand il nage sur l'eau Mercuriale, & apres tombe au fond du vaisseau, lequel ils reprezentent par Lemnos, où ce Vulcan est nourri des Singes, qui sont les artistes, vrais imitateurs de la Nature. Ce qui se fait en la cibation, en laquelle ils donnent à manger & boire peu à peu à ce Souphre son propre lait: comme nous avons dit sur l'inceration naturelle.

d Le Poëte parle icy de l'augmentation en vertu, qui est en faisant croistre par reiterée refecton ou repetition de l'œuvre, le Souphre d'iceluy, auquel seul consiste la vertu de la congelation & de la fixation du Mercure des metaux, a sçavoir en le dissolvant derechef, puis le fermentant & incérant: car

La vertu du Souphre ne s'estend que jusqu'à certaine proportion d'un terme.

Donques l'opération reiterée est cause que l'œuvre croist en Souphre, & par consequent en vertu de congeler plus de Mercure, & par la fermentation croist en quantité ledit Souphre. Semblable au fer qui plus il se rongist au feu,

plus il augmente sa chaleur & vertu de brûler, comme dit fort bien nostre Poëte.

L'œuvre ainsi souvent recuite, deviendrait infiniment puissant en vertu medecinale. Ce que nostre Poëte veut dire, comparant la vertu transmutatoire d'une fort petite quantité de ce Trezor à l'immense grandeur de la Mer. Certes si l'Ocean estoit vis-Argent, il pourroit par continuelle projection estre transmué en Or & en Argent. Mais laissons ces montagnes d'Atlas, & ces souhaits de Midas, & entendons nostre Poëte plus sainement, prenans la Mer pour nostre Mercure limité dans l'entour du vaisseau, & dôt un seul brin de nostre poudre rouge jeté dedans, le peut tout congeler en fin Or. Ainsi nous laisserons cette augmentation infinie au seul infini: de peur qu'entreprenans trop, & voulans, comme Phaëton, mener ce chariot ardent mal à propos, nous ne nous precipitions du faiste de la félicité dans l'abyssme de tout mal-heur. Il nous suffira donques de subvenir par cette suprême medecine à la defectueuze & quazi mourante pratique des Galenistes, & cependant par ce moyen anoncer le glorieux pouvoir de Dieu en la Nature. Thomas d'Aquin a reputé tres grand peché de reveler le secret de l'augmentation à l'infiny, lequel croyants, nous retiendrons nos desirs & nos langues dans les bornes de la modestie.

*Voilà donc ce Phenix, dont l'essence immortelle
En cendres convertie, au feu se renouvelle.
Voilà comme l'art trouve un robuste animal,
Qui estant vegetable, encor soit mineral.
Voilà celui qui dit, Que ton soin ne me quite,*

Et

Et mon loyal secours ne laira ton merite.
 Et voilà comme on peut un trezor descouvrir,
 Pour pouvoir tous les jours cent mille hommes
 nourrir.

Car comme on peut donner de la vive lumiere
 Sans amoindrir du feu la clairté coutumiere:
 Celuy sur qui le Ciel a versé ce grand bien,
 Riche, en peut impartir, sans l'amoindrir en rien.

Moins heureux ^b sont les Roys: Leurs grandeurs
 menacées

Ne les font, bien-souvent, riches, que de pensées:
 Pour trouver l'heur au Monde, ils se font malheu-
 reux,

Ils commandent aux gens, les gens disposent d'eux:
 Ils n'ozent bien-souvent, parais à ce Tantale,
 Tenter, d'avoir le bien qui devant eux s'est ale:
 Où celuy qui prudent, jouist de ce beau don,
 Plus riche qu'il ne veut, semble au grand Salomon.

O Secret des secrets! ô Richesse infinie!

Bien qui, trop envié, contre aucun n'as envie!
 Que tu fais bien donner & l'esprit & le corps,
 L'un d'une grand' science, & l'autre de trezors!
 T'oy-je pas dire aussi, Là Mort fuit ma nature,
 Je suis le froment pur qu'on seme en terre pure:
 Je porte grand & seul, des noms grands & divers,
 Et qui jouist de moy jouist de l'Univers?

a Les Poètes voulants voiler ce Tresor des
 Trezors, & son augmentation, ont feint un Phe-
 nix, qui mourant, produit tousjours de soy-mes-
 me, un autre de son espece naissant, mourant &
 se revivifiant au feu. De sorte que sous cette fa-
 ble, ils nous ont voulu faire entendre comme le
 vray Phenix, qui est ce divin Elixir, est né du feu,
 à savoir du Souphre: & est converti en cendres

dans le feu, quand l'œuvre est derechef rezoût en
 Souphre noir: & se resuscite dans le feu, quand il
 redevient Souphre ou Elixir rouge. Ainsin il est
 toujours le mesme & unique oyzeau, se sacri-
 fiant aux rayons du Soleil, ce qui se fait en no-
 stre fermentation, reiterée par l'Or le Soleil des
 metaux. C'est aussi ce Phenix, lequel, comme dit
 nostre Poëte, jaçoit qu'il soit animal, par ce qu'il
 vivifie tout, est aussi vegetal, parce qu'il croist en
 quantité & en vertu; & mineral pour le regard
 de la matiere d'où il naist. C'est aussi cet oy-
 zeau qui estant né, crie que l'artiste ne le quite-
 point, afin qu'il ne quite l'artiste: ains qu'on luy
 dressé le buscher, afin qu'il se puisse brûler, revi-
vifier, & multiplier en infiny. Augmentation par
 laquelle on peut parvenir à tant d'utilitez, qu'il
 seroit impossible de les raconter. Nous en reci-
 terons seulement quelqu'une, commençants à
 celle qui fait abayer apres cet art Royal, non
 seulement le sale Bouvier, mais les grands Prin-
 ces, Roys & Monarques, le docte & l'ignorant,
 le sage & l'idiot, & en general tout homme de
 quelque estat qu'il soit. Ce qui les pousse donc
 à cette recherche, est le dezir immodéré des ri-
 chesses du Monde. De fait, elles sont le vray an-
 tidote contre les mizeres qu'ensante la pauvreté,
 laquelle n'atraine qu'incommoditez, tue sou-
 vent le corps & l'esprit, trouble l'entendement,
 & tient toujours la porte ouverte au dezespoir.
 Or ce Threzor des Threzors y remédie, car le
 possesseur d'iceluy ne peut avoir faute de rien,
 soit en tems de paix ou de guerre, d'abondance
 ou de sterilité. Rien ne le peut empescher de
 voir tous les jours augmenter ses biens. Son he-
 ritage le suit par-tout, par tout luy ouvre les
 portes

portés, luy aquier la faveur des grâds & l'amitié des petits. Cependant il n'a que faire du Courtizan, ny de mandier rien du Prince. Sô esprit repose, & ne fait que c'est des eslanchemés de la bourelante Eavie. Le voylà donques bien-heureux, & asscuré contre ce mizerable naufrage qui acompagne la naissance, & menace la vieillesse. Outre cela, il tient en sa main l'unique instrument pour pouvoir executer à toute heure les effets de cette tant reoommandée Charité, par laquelle l'homme se peut, seul montrer vray homme. Et cependant plus il fait de largesse, plus il a le moyen d'en faire; comme montre nostre Poëte fort clairement, par la comparai-
 zon de la lumiere d'une chandelle.

• Ce bon compagnon eut raizon, lequel ayât demandé au Tyran de Syracuse de jouir seulement un jour de son Throsne Royal, revoqua sa folle requeste, voyant la felicité qu'il s'imaginait en recevoir, ne tenir qu'à un filet, & estre fermentée par l'horreur & la menace d'un dangerieux cimenterre. Aussi ce Roy ne fut Tyran, lors que par un si doux breuvage il apaiza la folle soif de cet alteré, montrant par ce stratagemme, à combien de dangers est sujet l'estat des Roys & des Princes: Estat le plus souvent sanglant & funeste, tant en le pourchassant, qu'en le possédant, & le délaissant. Testmoin en sont les quatre Monarchies esteintes, & celle du Turc. Dont on peut dire justement que cette sentence de Solon à Croesus, NEMO ANTE OBIVM BEATVS, s'adresse principalement aux grands de la Terre. Pource nostre Poëte dit fort bien que les Roys sont moins heureux que le possesseur de ce Tresor incomparable, qui
 ne

ne peut jamais perir, comme les sceptres & les Trezors des Grands. Car soit qu'il soit en l'eau, en la terre, ou au feu, il s'y maintient sans pouvoir retrograder en un pire estat, comme l'Image Monarchique de Daniel, de laquelle la tette d'Or degeneroit en une poitrine d'Argent, celle-cy en un ventre de Cuivre, & cetuy-cy en des cuisses de Fer & d'argile. Ce que nous savons estre venu sous les Monarchies des Babylo-niens, sous les Perses, sous les Grecs, & en fin sous les Romains, terreur de l'Univers, dont il ne nous reste plus que l'argile. Où au contraire, ce Trezor inspuizable naist du Fer, duquel se fait le Cuivre, du Cuivre l'Argent, de l'Argent, l'Or, & de cet Or ce Phenix veritable, qui par sa mort mesme se rend plus durable & plus glorieux, donnant en la dextre de son possesseur le moyen pour vivre longuement, & en la gauche les richesses & les honneurs. Au reste cet Astre, veinqueur de toute lumiere, luy sert de guide assure pour aquesir sapience, developant son esprit du brouillas de cette vulgaire & routiere doctrine des Peripatericiens: Doctrine qu'il desdaigne à bon droit, voyant qu'elle n'est rien au prix de ce secret des secrets, par lequel rien ne luy peut estre secret.

*Je ne veux raconter, que cette digne Pierre,
Rend, ô merveille utile: infrangible le verre,
Qu'elle fait mainte gemme, & sa forte liqueur
Donne à la vieille Perle une vive couleur.*

*Mais faut-il taire icy l'assistance divine
Que fait aux corps humains cette grand' Medecine?*

Helas! Pere éternel, tu n'es comme l'amy,

Qui

Qui promettant beaucoup, fait plaisir à demy:
 D'autant que l'homme peut, comblé de ta largesse,
 En avançant ses biens, retarder sa vieillesse.
 Car si l'Or mis en poudre, ou l'Or qu'ô fait bouillir,
 Peut, sans se digerer, la santé restablir,
 Ne pourra cette Pierre, & sèche & temperée,
 Qui pour se cuire en sang, au foye est digérée,
 Chaude, nous restaurer la radicale humeur,
 Et changer le poil blanc, une humide froideur?
 Que si l'art a fait voir cet Elixir suprasme,
 Par un feu moderé, s'estre amandé soy-mesme,
 Et s'il guérissit parfait, les imparfaits metaux,
 Pourquoi ne pourra-t'il nous priver de tous maux?
 C'est cette Pierre aussi que les fils de Science,
 Nomment, pour la cacher, Fontaine de jouvence:
 Car rien dessous le Ciel n'a semblable vertu
 Pour relever le corps de vieillesse abatu.

Qu'on ne s'esbomme-point, si par l'art & Na-
 ture,

L'homme, de soy non pur, fait une œuvre si pure:
 Il-faudroit s'estonner si l'homme qui fut fait
 Noble, acort, raisonnable, ignoroit ce secret.
 Car he! pourquoi seroit cotto commune-mere,
 La benigne Nature, aux Humains plus sévere,
 Qu'aux Aigles, aux Corbeaux, aux Cerfs, & aux
 Serpens,

Qui savent ce qui peut les despoillier des ans?
 Et pourquoi, si celui dont l'esprit sans culture,
 Deses bœufs vigoureux pourfend la Terre dure,
 Sait des cheveux dorez de son champ non ingrat,
 Et des peuples volans la matiere & l'estat,
 L'excellent fils de l'art n'atra-t'il connoissance
 Des principes certains de sa rare science,
 Et ne pourra l'esprit qui peut au Ciel monter,
 Des terrestres boyaux les replis feuilletter?

Le Sage dit que l'oiziveté est l'oreiller du
 Diable, sur lequel l'homme, s'endormant ne
 songe qu'aux vices, & n'en peut estre resveillé
 que par le travail & l'ocupation. C'est pourquoy
 nostre Poete, ne voulant que celuy qui aura
 atcint le but de la science qu'il enseigne, lan-
 guisse en une morne oyziveté, ou s'adonne à des
 exercices illicites, luy descouvre une ocupation,
 où il pourra s'employer avec autant de plaisir
 que d'utilité. Il dit donc que nostre Pierre rend
 le verre malleable, renouvelle la Perle, & que sa
 forte liqueur fait mainte gemme. De fait la li-
 queur du composé blanc fait les Perles: celle du
 rouge les Rubis. Aussi lon peut tellement prepa-
 rer, comme dizem les Philozophes anciens, ledit
 composé blanc, que jeté sur le Cristal il l'endur-
 cist en Diamant: & celuy du rouge préparé
 & jetté sur ledit Cristal le transmue en car-
 boucle. L'huile rouge, tiré de l'Aigle blanc, a
 telle vertu, que si une Amethyste oblere y est
 jetée, & fomentée en icelle par une chaleur dou-
 ce, l'espace d'un mois, elle devient un Rubis haut
 en couleur, meilleur que les autres, & endurant
 toutes esprenves. En fin toutes pierres precieu-
 zes y estans plongées durant ving & quatre heu-
 res, & nourries par vne chaleur moderée, mon-
 tent à si haut degré qu'elles font honte à leurs
 semblables. Vous laisserez donc les jeux & les
 vils exercices aux enfans, & courrez apres ces
 précieux joyaux, desquels toutefois vous n'enri-
 chirez point voz doys, ains les vendants, en
 achetterez de plus précieux, qui sont l'assistance
 des pauvres, des orphelins, & des veuves, & la
 benediction de l'Eternel, afin de changer vostre
 Tresor d'icy bas, à celuy qui enrichist eternelle-
 ment,

ment l'ame & le corps.

Nostre Poete declare icy la misericorde infinie de Dieu envers l'homme, plus grande, sans comparaizon, que celle de l'homme envers son prochain. Car non content de donner aux enfants d'Adam du contentement à leur esprit, & des richesses à leurs souhaits, il leur donne encore les remedes aux maladies de leurs corps, & aux incommoditez de la vieillesse. Cette vieillesse n'est autre chose que la destruction & separation des trois principes, Sel, Scuphre, & Mercure, assemblez des le commencement en la composition du corps. Separation par laquelle le sujet se dissout, & retourne en ce dequoy il avoit esté composé, Dont on peut colliger que si lesdites qualitez de ces trois parties, se pouvoient toujours maintenir proportionnellement en force & action, sans que l'une surmontast l'autre, le corps ne mourroit jamais. Tel est l'Or en ce parfait Elixir, auquel ces parties estants incorruptibles, si elles sont dissolues en matiere digestible, sans doute elles peuvent infuser leur vertu au corps humain. Non que l'homme, par ce moyen, se puisse immortalizer, mais il se peut, sans excès, maintenir en sa force & vigueur, jusques au terme prefix par la loy Divine. Cette Pierre est donques, comme dit nostre Poëte, la fontaine de jouvance, tant celebrée par les Philozophes, bien que la plupart de nos medecins putatifs, aussi bien que l'ignorant populace, estiment que ce soyent fables & folies. Cependant ils disent eux-mesmes que la seule odeur de l'Or qui entre est ez restaurants, estant en liqueur convenable ou pris par la bouche en poudre (qui ne se peut aucunement digerer) restaure le corps

& sa

= & rajeunist l'homme: & de fait, comme dit nostre
 = mesme Poëte en sa Semaine,

*Certes l'Or sert au corps: la macule il efface
 Qui peu civillement se porche sur la face:
 L'impudente verrue il saps peu à peu,
 Et mis au despartir de l'incarnat du feu,
 Tout rouge, au rouge vin, les membres fortifie,
 Par sa douce liqueur nostre cueur vivifie,
 De polypes, de dartre, & de teigne rend net,
 Ayle aux esprits vitaux, & l'etique remet.*

Que s'il sert ainsi contre certaines maladies,
 ce grand Elixir rendu potable par une répétée
 multiplication digéré en sang & se joigât à l'hu-
 meur radical, opere bien plus au corps humain,
 par voye de restauration, que l'odeur ou poudre
 corporelle de l'Or. Toutefois si lon en donne a
 l'homme exterieurement en safrané de l'humeur
 du fiel & interieurement jaune d'avarice, il luy
 pourra beaucoup profiter. Car luy baillant sou-
 vent de l'Or, on pourroit faire que Nature par
 un extaze de joye, redoublant les forces du pa-
 tient, chasseroit miraculeusement ce qu'au pa-
 ravant elle ne pouvoit, destituée de la vigueur du
 malade. Voilà la jaunice guerrie par leur poudre
 = d'Or: voire comme la fille d'une grand' Dame
 = d'aupres de Castres en Albigeois, laquelle pein-
 = te de cet humeur jaunastre, prit des mains d'un
 = Charlatan se disant dogmatique, de la poudre
 = d'Or, & de la limaille de fer, meslez ensemble.
 = Mais elle devint encore plus jaune, voire teinte
 = jusques à plus de vingt & quatre carats. Cepen-
 = dant la ruze de sa gouvernante atendit l'enfante-
 = ment de cet amalgame fécal, lequel receu dans
 = un pot de chambre de verre, elle l'aua, comme la
 = sage femme nettoye l'enfant des barbouillements
 = de la matrice, puis me le bailla pour esprouver si
 ce Roy

ce Roy des metaux n'auroit esté destruit par l'estomac de cette Damoizelle. Je trouvoy que non : mais doutant que la bonne femme n'eust assez lavé ce couple metalique, je le fis baigner dans la fontaine de l'ancien Roy de Crete, puis passer par les foudres de Vulcan. Ainsi nous trouvames que l'Or y estoit en mesme poids, & plus beau qu'auparavant, excepté quelque grain qui se pouvoit estre esgaré dans le dedale des boyaux de la Damoizelle. J'ay voulu inserer icy ce strageme Galenique, par-ce qu'il me fait croire que cet erreur inveteré n'est venu que de bailler au patient les remedes tous cruds, sans separer l'impur d'avec le pur. Que puisque l'estomac attire la vertu de l'Or qui est si fixe, massif & corporel, sans que mesme il le digere, pourquoy ne pourroit-il separer la vertu d'un medecament sans comparaizon plus digestible, voire mesme bien souvent alimenteux? La Damoizelle susdite pourra nier la majeure, au moins en ce qui estoit de sa maladie, & pour moy si j'estoy juge de ce différent, je ne condamneroy seulement cette sorte de gens à vuider des bonnes villes, comme jadis de Rome, ainsi que pestes de la Republique, mais les confineroy, avec leurs sales cuiziniens au centre de nos Antipodes, ou du-moins leur interdroy l'eau & le feu, afin qu'ils mangeassent leurs perdris, chapons & viandes toutes crues, & sans laver. Nous demontrons les erreurs infinis de cette sorte de Medecins, en nostre Arsenal Spagirique, s'il plait à Dieu d'allonger encore nos jours, pour faire paroistre les munitions au premier bruit de guerre, acompagnées de nos escadrons invincibles, marchants sous le guidon de l'experience. Mais à propos de l'experience,

vertu

vertu tant necessaire en la Medecine, elle a decouvert, depuis peu de tems, un Simple dont la vertu quazi incroyable, a esté d'abord tout inconnue de Dioscoride, de Mathiolo, & mesme de Dalechamps, qui a surchargé l'herbier d'environ cent Simples inconnus au paravant. Cette herbe miraculeuse s'appelle Licé à part, spécifique selon l'expérience d'un grave Medecin contre l'asthme & ses dépendances : & fut ordonné pour tout remède à un gentil-homme François, travaillé de ce fâcheux mal, d'en prendre tous les jours une partie, & sa femme l'autre. Chose prodigieuse, de guerir en partie le mari par l'uzage de cette herbe prise en partie par sa femme, & qui magnifie & prouve aussi bien la verité de l'art Hippocratique, que les cauterés achevés à guerir les maladies delaissées, & que l'acte d'un certain Medecin qui se fit arracher les dents à un charlatan, pour verifier ce que dit Paracelse, qu'ils ne savaient guerir avec toute leur science un simple mal de dent.

c *Hermes le trois fois grand, ayant diligemment consideré l'estre de l'homme, & le comparant à celuy des autres Creatures, s'escrie, en disant : O homme vraiment animal admirable, qui meriteroit d'estre adoré ! En un autre lieu, Il connoist les genres des Demons, il communique avec Dieu, voire pourroit estre deifié. Et David au huitiesme Pseaume, Tu l'as fort-pen rendu inferieur aux Anges. Mais qu'eust dit Hermes, s'il eust vescu lors que Dieu mesme se rendit nostre frere, adoptant nostre nature humaine dont restaurer en nostre felicité perdue, nous pouvons avoir la cognoissance de toutes choses, si nous la demandons d'un cueur non feint à celuy qui est la*
voys

le 17e jour des 17e jours. 157
voye, la vie & la verité. Ce que considerant, nostre Poëte a raison d'alleguer que si les oyzeaux & autres Creatures irraisonnables savent choisir ce qui sert à prolonger leur vie & leur santé: à plus forte raison le doit savoir le Roy legitime de toutes Creatures. Et que si l'homme peut penetrer jusques dedans le Ciel, il peut bien encore mieux penetrer dans les secrets de la Terre.

*a N'est-ce pas un grand cas que tant de maladies
Par ce seul Elixir puissent estre bannies?
Un seul mal se guerist d'un seul medicament,
Car une cause enfante un effet seulement.
Pauvres gens! & je dy qu'une seulette chose,
Selon ce qui la prend, diverses causes cause.
Voit-on pas d'un seul coup, faire des faits divers
Sur la boue & la cire, à l'œil de l'univers?
Aussi de ce grand bien la substance parfaite,
Quoy qu'une seule chose, entant qu'elle est extraite
Des Elements premiers, & retient leur pouvoir,
Des effets differents nous peut bien faire voir.*

*De vray, ^b je ne croy-pas qu'aussi sans cette
Pierre,
Ces Peres qui, premiers, possederent la Terre,
Eussent-peu si long tems des ans se despestrer,
Voire à cinq fois cent ans sainement engendrer.
Je say qu'on tient que Dieu faisoit croistre leur age,
Pour voir plustost par eux croistre l'humain li-
gnage:*

*Que plus pres ils sortoyent des mains de leur Au-
teur,
Plus un bon naturel reusoyoit leur verbeur:
Et que les almes fruits, avant l'aspre vangeance
Du flot universel, avoyent plus de substance:*

Mais

*Mais je say bien qu'aussi le premier des Mortels
Savoit des faits de Dieu les effets naturels,
Et sa prudence estire une choze durable,
Qui peust rendre long tems, un corps incorrom-
pable:*

*Si bien que par cabale on a puizé des siens,
De ce grand Elixir les incroyables biens.
Le n'ignore pourtant que le Ciel en tout age,
D'un secret si sacré n'a descouvert l'uzage.
De tousjours le grand Roy sur tous Roys eslevé,
S'est dans son cabinet maint tresor rezervé,
Pour mieux de tems en tems, montrant leur excel-
lence,*

*Tesmoigner de ses biens l'immortelle abondance.
Ceux qui depuis cent ans, d'un beau desir guidez,
Dans des logis de pin, de cordage guindez,
N'ont craint, nouveaux Typhis, de tenter la fortune
Sur les flots insolents du perfide Neptune,
Ont descouvert au monde un Monde qui nouveau,
Semble de ce grand Tout receler le plus beau:
Ainsi dez quelque tems, ceux à qui l'exercice
A d'un art si divin enseigné la netice,
Ont desterré ce bien, qu'un long & morne oubli,
Ex cendres d'ignorance avoit enseveli.*

• Tout ce qui est esparé en effect en la circon-
ference d'un cercle, est amassé au centre d'iceluy
en pouvoir. Ainsi la lumiere esparée par le vaste
circuit du Ciel en effect, est ramassé en un en pou-
voir, à sçavoir en un seul Soleil. De mesme toutes
les vertus medicinales parsemées en une infinité
de plantes, de poissons, d'oyzeaux, d'animaux
terrestres, mineraux & pierres precieuzes, est ra-
massée en effect en nostre Soleil Leonin. Voilà
pourquoy il peut, seul, guerir toutes sortes de
mala

maladies , comme le vray Apollon & l'unique Roy des medicaments. Les autres chozes naturelles, n'ayans cette vertu qu'en petites estincelles, ne peuvent guerir chacune qu'une seule maladie. Mais ce Soleil vigoureux peut, seul, autant que tous les simples du Monde : prezerve les corps humains de toute corruption & maladie, les maintient en leur beauté, & retarde leur vieillesse & leur mort, jusques au terme que la sagesse de Dieu a prescrit à toute Creature. Tellement que ce seul moyen nous peut redimer , durant le tems que nous avons à vivre, des incommoditez qui font que le vieillard, comme dit nostre Poëte en une naïve description de la vieillesse,

*Chetif! tremble, rechigne, est d'esmoys attaqué,
Est provoqué sans peine , à peine revoqué,
Se deüit, traîne ses ans affaissez, de mixere,
Souffre les loys d'airain de l'age plus severe,
Croülo, plaind, respve, & semble, en recourbant son dos,
De sa bouche vidée entamer ces propos:
Ore que des saizons les courses retournées
Agravent de languours mon corps rouillé d'années,
O Terre , enterre-moy, borne mes maux passez,
Et dans son creux giron pren mes membres laissez.*

Or que cet Elixir, estant une seule choze, puisse cauzer divers effects , le Poëte le prouve icy elegamment par la diverse action du Soleil sur la cire & la bouë. Si bien que c'en est comme du Soleil , qui , bien qu'il ne soit qu'une choze simple, n'estant ny froid ny chaud, ny sec ny humide, supedite le tout où il est bezoin : eschaufant le froid & refroidissant le chaud, humectant le sec, & sechant l'humide, endureissant le mol & amollissant le dur. Ainsi cette Medecine est la Creature du Monde la plus parfaite, absolue en tous ses nombres , & inexpugnable à tous les efforts du

du Tems. Toutesfois aucuns fols Medecins veulent maintenir qu'on peut trouver des Simples, tant mineraux que vegetaux, qui sont de la Nature de l'Or, & desquels on peut tirer une medecine universelle, imitant la vertu de la nostre. Mais sauf leur honneur ils se trompent, & espar-
gnent la verité. Car il n'y a rien, ny dedans ny dehors les mines, qui égale l'Or en vertu medecinale. Dont il ne se faut estonner si cet Apollon, faisant sa charge de medecin, peut guetir toute sorte de maux.

b Le Poëte allegue icy les raizons de ceux qui plustost poussez d'envie que d'experience contre ce bel art, taschent par des imaginations frivoles, d'obscurcir le lustre de certè divine Medecine : par laquelle, comme il est vray semblable, ceux qui ont vescu devant & apres le deluge ont fomenté leur longue vie par une santé vigoureuse. Tout ce qu'on pourroit apporter au contraire ne fait que pour nous. Car quant à la benediction de Dieu, elle doit estre plus grande maintenant envers ceux qui, voyants des yeux de la foy, celuy par qui sont benites toutes les nations de la Terre, & vivants selon sa loy, peuvent, suivant sa promesse, atreindre une longue vie. D'ailleurs, nous pouvons par cette Medecine vrayment alimenteuz, suplèer au defaut de nos nourritures, & leur faire reconvter l'efficacè que leur avoit contribué le premier âge. Car cet Elixir nourrist l'humieur radicale, & redouble toutes les facultez naturelles, principalement la digestive, & la vertu separative. En outre, comme analogique au Soleil cestele, il vivifie ce qu'on prend par la bouche, & le transmüe en baulme, vraye nourriture du baulme de l'homme, l'aug-
mentant,

gumentant, le clarifiant, & dissipant les froides humeurs, & en fin dezopilant d'ordinaire les passages de l'esprit de vie; dont l'opilation est la seule cause des maladies & de la mort. Ces admirables vertus ont souvent incité les Sages à illustrer leur siecle par la descouverte de ce riche joyau. Dont si nostre âge s'estonne d'ouyr parler d'aucuns qui en ont la possession, il faut qu'il s'estonne aussi des inventions inconnues aux siecles precedents, comme de la triomfante descouverte des Indes dont parle nostre Poëte, jadis inconnue mesme au grand Chevalier de l'air, le fils de Danae, & à son frere l'indomtable Thebain: Tesmoins les colomnes ou plustost montagnes portans encore son nom. Pour retourner à la longue vie, je renvoye le lecteur curieux au Dialogue de Demorgorgon, & de Raymond Lulle, comme aussi au traité de l'admirable puissance de l'art & de Nature de Roger Bacon Anglois, & au discours des deux parties sur la longue vie d'un certain Iuif errant, allegué par Cayer dans son histoire de la France.

*C'est le seul Or potable, & le seul fruit de vie:
C'est le Nectar non feint, & la vraye Ambrozie:
C'est l'herbe dont jadis l'amante de Iason,
Deschargea de ses ans le decrepit Esos.*

Touchant l'Or potable, il ne sera hors de propos d'en parler en passant, parce que c'est le sujet qui trote le plus parmy les discours de ces deux extremitez de Medecins, Galenistes & Paracelsistes, les uns le prizants comme savants, les autres le mesprizants comme ignorants, imitants le Renard qui mesprizoit le fruit que le:

H.

difficile aeez ne luy permettoit de gouster.
Quant à la qualité du sujet, l'Or est en sa nature
& en sa forme metalique plus chaud que tous les
Simples du Monde, toutefois non excessivement,
mais temperément, n'ayant en soy aucune cha-
leur nuizante & corrozive, tant en sa compozi-
tion qu'en sa reduction en huile. Il n'a aussi au-
cune humidité ny secheresse qui empesche sa du-
rée ny nostre santé. Car il est temperé en toutes
ses qualitez, & les a dans soy si harmonieuzem-
ment & proportionnément unies, qu'il en naist
cette sympathie, par laquelle l'une maintient
l'autre sans discord. C'est ce qui le rend incorru-
ptible, & fait mesmes que le feu desmezuré, qui
consume & devore toute autre choze, n'y peut
faire bresche, ains le purge, l'embellit & l'enri-
chist, comme nous avons dit cy-devant. Car il
est la matiere en pouvoir de la vraye Saleman-
dre des Philozophes, qui se resjouist dedans le
feu, & fait avec verité ce que le mensonge attri-
bue à l'animal qui porte ce nom. C'est pourquoy
les Sages le prennent, & en font leur Or pota-
ble particulier & specific pour le cueur, & un re-
mede excellent pour mesler avec les autres spe-
cifics servans aux parties nobles & ignobles, en
quoy il fait merveilles. Mais ce n'est encore le
vray Or potable, dont parle nostre Poëte: car il
n'entend de l'Or potable commun qui n'a la ver-
tu de nostre grand Elixir. Ce qui se prouve par
l'action que l'un & l'autre a sur les metaux: qui
est un grand secret à noter. Il faut donc que le
grain de l'Or meure & soit alteré, puis estant
ressuscité il est cette Medecine generale & vray-
ment Apollonienne, vivifiant toutes chozes Me-
decine par laquelle mesmes un Roy d'Egypte,
nommé

nommé Xophar prolongea sa vie jusques à trois
cents ans, comme recite Crinot qui a esté tres-
excellent Philozophe entre les Alemans. En fin
cet Or potable est figuré par le remede de Medée
envers le pere de son amant, comme allegue no-
stre Poëte.

*Ce^a n'est donc pas vostre art, ô coureurs Al-
chymistes,*

*O trompeurs, ô larrons, ignorants, & Sophistes:
Ce n'est vostre art, Sous fleurs, aux regards enfumez,
Qui voz biens & le tems pour neant consommez,
Et qui tousjours souffrants la noire odeur du Sou-
phre,*

*Ressemblez^b ces Esprits du Plutonique goufre.
Aussi ne fait vostre art la jeunesse fleurir,
Mais la jeunesse en-fin par vostre art peut mourir:
Temoins ceux qui perdants moyens hōneur & vies,
Recompensent & trompez, leurs grandes tromperies.
Qu'ainsi puissent tousiours les Sages qui sans fin,
Crevent leur estomac contre vostre art malin,
Vous voir trouver la Mort, & perdre le mystere
Dont on met ez metaux quelque teint aduitere.*

*Si^c ne faut-il pourtant, ô vous à qui les Cieux
Ont daigné descouvrir ce Threzor precieux,
Estimer que de soy, jamais l'humaine engeance
Vers un secret si haut guinde sa connoissance:
Car Dieu l'a revelé, pour montrer aux Mortels
Combien plus seront beaux les biens spirituels.
Que si vous l'employez, à nourrir vostre vice,
Ou pareils à Midas, estes noirs d'avarice,
Estans riches de biens, & pauvres de raison,
Vous aurez le corps sain, l'ame sans guérison
L'ay^d donq ores sans mast, sans antennes, sans
veile,*

H 2

104 *Commentaire sur*
Au seul & doux aspect d'une infallible Etoile,
Desconvrent un Peru, plus fécond mille-fois
Que les surgeons dorez. des plus riches Indois.
J'ay fait qu'or ce savoir n'est tel que la Vipere,
Où le facile acces au grand secret n'adhore:
Car comme Promothée, (& n'en desplaixe aux
Dieux):

Pour parfaire un grand art, j'ay volé jusqu' aux
Cieux;

Et voilà (mon Damon) comme par fois ma Muse
Sur des chams esartez, en se jouant, s'amuse:
Car souvent il vaut mieux suivre un rare sujet,
Que le train tant frayé d'un familier objet.

a. L'expérience ateste tous les jours que toute Creature tend vers son centre, ou lieu de son origine. Je tairay icy les corps celestes, & les choses souflunaires, & ne parleray que de l'homme, lequel descheu de sa felicité, par le delit de son premier pere, ne laisse pourtant de sentir quelque fois les eslancements des rayons divins dont il jouissoit en ce bien-heureux sejour d'Eden. C'est pourquoy il ne peut reposer, ains son ame flotant en ce corps caduc, comme en une nacelle combatue de vagues contraires, n'aspire qu'au port deziré, auquel ne pouvant surgir avâs qu'avoir payé le tribut qu'il doit à la Nature, il embrasse l'ombre de ce qu'il connoist reprezen-ter aucunement le contentement de son ame prizoaniere. De là naist la diversité des estats, dont l'un cherche son souverain bien en la domination, l'autre en la Justice, l'autre en la Medecine, l'autre en d'autres vacations plus ou moins nobles, selon que son ame est plus ou moins trouillée par les vapeurs du temperament du corps.

corps. Mais ceux sont les plus heureux qui savent choisir, comme la Madeleine, la meilleure part, la contemplation de la Loy de Dieu. Or quelque estat que se soit ne pouvant subsister sans les threzors sousterrains, tous abayét apres, & y a des Philozophes en chacun d'iceux. De ces Philozophes, aucuns, mais peu, ont recherché de tous tems, ce bel art, par une estude methodique, & en sont venus à bout, apres un travail vrayment Herculien: les autres y parviennent, favorizes de l'assistance Divine, & de l'aide de leur bien heureux Astre, qui dez leur naissance les pousse à la recetche de cet art Royal, comme à la possession de leur vray heritage. A tels donc appartient cette science, non à ceux que nostre Poète batize icy diversement selon leurs merites, les apelant en premier lieu, coureurs Alchimistes. De fait ceux-cy ne vont publiants que des recettes fausses & erronnées, lesquelles le plus souvent ils n'entendent eux-mesmes. L'un dira avoir une projection d'un poids sur dix, l'autre sur vingt: l'autre se vante de force tierce-cetets, *pars cum parte*, & mediums pour le rouge, l'un à dix & huit caracts, l'autre à vingt, l'autre à l'Or d'escu, l'autre à l'Or de Ducat, l'autre à la plus haute couleur qui ait jamais esté. Les uns se vantent d'en savoir qui soustiennent la fonte, les autres tous jugemens. Que si vous en voulez pour le blanc, ils ne manqueront de vous en vendre, a savoir un blanc à dix deniers, l'autre à onze, l'autre à argent de teston, l'autre à blanc du feu, l'autre à la touche. Mais voicy des marchands bien autrement assortis, qui sont les porteurs de teintures, d'ôt l'une sera nommée, l'œuvre d'un tel Pape, Roy, Euesque, ou de tels autres,

noms, afin qu'on y ajouste plus de foy, & qu'on se
 laisse tromper à credit sous le bruit incertain
 que ces grands personnages ont eu ces œuvres
 ou teintures. Mais il s'en faut enquester, & exa-
 miner ou faire examiner ces galants avec leurs
 marchandises, de peur que le mensonge gagne, à
 vostre dezavantage, la place de la verité. C'est
 grand cas que pluzieurs grands Seigneurs &
 braves esprits ne peuvēt encore estre faits sages
 par l'exemple d'autruy, ny tenir la bride à leur
 legereté, pour ne laisser aïer leur croyance aux
 persuasions de ces pipeurs, & principalement
 en choze si importante, où il va de l'honneur de
 leur maïson, & la perte de leurs moyens. Or ce
 mal est si enraciné en pluzieurs, poussez d'un in-
 satiable dezir des richesses, dont ces Sophistes
 promettent un Monde, que pour les guerir il les
 faudroit refondre, ou du-moins cementrer avec
 le sel d'Ellebore. Mais n'y a-t'il point d'autre
 cauze, me dira quelqu'un, pourquoy lon se laisse
 ainsin atraper au glu de ces maudits oyzeleurs?
 Il y en a pluzieurs, voire & bien-differentes, dont
 la plus commune est l'incapacité de savoir dis-
 courir en l'entendement la possibilité de la Na-
 ture, & ne pouvoir considerer que si ce que ces
 ignorants promettent, estoit, ils se feroient pre-
 mierement riches eux-mesmes, s'arresteroient
 chez eux, & n'auroient que faire de courir ainsin
 le pays. De fait ce qui les pousse n'est pas tant
 le dezir d'enseigner leur savoir à leur prochain,
 que celuy qu'ils ont de luy attraper la bourse.
 C'est pourquoy nostre Poëte les appelle à bon
 droit, larrons & Sophistes, par ce que parvenus
 au bout de leur carrière, ils s'amuzent la pluspart,
 contraints par la pauvreté, à donner sur le nez
 des

des Roys & des Princes , & attrapez sur ce bel exercice , se trouvent riches pour jamais. Or le plus convenable epithete que le Poëte leur baille icy est, quand il les apelle Ignorants : mais il les eust encore mieux acomodez de les apeler fols en craimoizi. I'en veux faire monter quelques uns sur le theatre , dont le premier a joué une tresbelle farce en un vilage en Hollande, nommé Egmont sur mer , appartenant au Seigneur qui en porte le nom. Cetuy-cy ayant rezidé long tems à Rome , & là grabelé quelques passages de l'Escriture sainte , & de la Physique, car il estoit autrement bon Peripateticien , se fonda sur les principes de la Creation du Monde, a sçavoir que l'eau estant la premiere matiere dont Dieu fit la Terre, il falloit aussi faire une terre de l'eau, & en icelle semer l'Or, & là-dedans le retrograder en miniere. Et parce que les Poëtes & Philozophes disent que Venus est née de l'escume de la Mer , il estimoit qu'il en falloit prendre en la pleine-Lune. De fait ledit Comte d'Egmont le vit un jour qu'il s'estoit mis jusques aux genous dans la Mer, où il recueilloit l'escume des vagues. Ce que voyant ledit Seigneur, ravi de ce spectacle , luy demanda ce qu'il vouloit faire de cette bave de Neptune. Lors il luy conta avec une gravité magistrale son grand mistere , acompagné de force passages des saintes lettres, & de pluzieurs raizons Aristoteliques: car l'un n'eust rien valu sans l'autre. Mais ledit Seigneur ne pouvant croire que telle folie peust tomber en l'esprit de celuy qu'il pensoit bon Philozophe , en voulut voir la fin , qui fut qu'il avoit rempli un grand matras de cette eau salée jusques à la tierce partie, & sigillé hermetique-

ment puis le mit à congeler sous un feu de l'ape. Je croy qu'il est encore apres, tant il s'opiniastra au contenu de sa recette, & vous ay presenté ce-
tui cy, comme le Prince des fols Alchymistes.

Le second aymoît mieux bezongne faite, & se tenoit en une petite ville du mesme Comté de Holande, apelé Vuorden. Cetuy cy ayant veu un petit Traité du docteur Henry Conrad Aleman, intitulé DE CHAOPHISICO PHYSICOCHEMICE CATHOLICO ET MAGNO, auquel il avoit leu que le sujet dont les Philozophes tirent leur menstree pour dissoudre l'Or estoit une chose commune, & que chacun fouloit aux pieds, en lieu que l'autre prenoit de l'eau, prit de la terre grasse, laquelle il disoit estre le vray Catholicon, & en distilloit un esprit sulfureux aucunement inflammable comme l'eau de vie. Ce que voyant, le pauvre homme pensoit desja estre en Colchos, ne se donnant de garde que de la terre qu'il prenoit pour son sujet, on faisoit une sorte de motes, que les Holandois nomment Tourbes, lesquelles sont pleines de Souphre, & n'y uze-ton d'autre chose pour le feu, à cause du defaut du bois.

* Le troiziesme, qui estoit à Vutrecht en Holande, n'estoit du tout si malavizé, ains amalgamant l'Or avec le Mercure vulgaire, en fit un amalgame qu'il mit dans un marras à long col, le figillant, & le tint trois ans durant à la reverberation du Soleil, disant que cette chaleur estoit le vray feu des Philozophes. Car il faut noter que ce Philozophe estoit Anabaptiste, ou plustost asne batté, du tout confit, comme la secte, en la spiritualité, dont il luy faut pardonner s'il uzoit d'un feu de mesme.

Venons

Venons à la Haye, où est la Cour des Estats des Provinces unies, & le droit chemin d'Egypte en France. Il y avoit là un docte personnage, lequel ayant veu le passage où Hermes dit, *Honorez les Pierres, par en icelles est une ame Divine*: l'entendant à la lettre, prit des caillous blancs & transparents, & les calcina & en tira le sel, lequel il distilla en un esprit, pour en iceluy attirer l'ame du Phebus terrestre ou de l'Or, & ainsi produire le dissolvant radical, mais en vain comme l'experience luy montra.

Faisons une escapade jusques en Angleterre, & nous y verrons dans Londres certain gentilhomme, qui s'estant promené en la grand' sale du Chasteau Royal dit Vuestmunster, & ayant là jeté sa veue sur les riches vitres & leurs peintures, y vit representez, entre autres choses rares, les faits de Iason en Colchos, Lors il s'imagina que cette histoire (qui couvre alegoriquement l'œuvre des Philozophes) n'y estoit peinte sans quelque grand mystere. Dont s'estant bien flaté en son esprit, il se mit à travailler sur le verre, pour en tirer ce verre rouge ou escarboucle des Philozophes: & s'y est si fort opiniastré, qu'il a servi de fable & de rizée à tout le Monde.

Voyon maintenant si nous ne trouverons point de ces enfarinez de folie en France. Je puis dire y en avoiz connu un nombre infiny durant ma rezidence, & parce qu'il faut que chaque masse ait sa femelle, nous marierons les fols de Flandres & d'Angleterre avec les foles de France. Donques une certaine Damoizelle demeurant à trois ou quatre lieues d'Abeville, ayant leu, comme elle me confessa, que le Sou-

= phre estoit l'Agent du grand euvre, & le Mercur-
 = se la matiere, les maria ensemble, & les ayant
 = pulverizez, les mit au Soleil à blanchir, les hu-
 = mectant tous les jours avec une eau qu'elle
 = avoit tirée du Fer, selon sa recette. Et disoit que
 = par cette petite chaleur du Soleil, & la vertu in-
 = cerante du Fer, tout se tourneroit en poudre
 = rouge comme cinabre, qui feroit merveille sur
 = les metaux. Je croy que si cette-cy eust esté avec
 = l'Anabaptiste cy-devant mentionné, ils eussent
 = fait quelque chose de bon, estans tous bien d'a-
 = cord, chose pourtant rare, touchant le feu Ce-
 = leste.

= l'é pourrois aleguer quelques unes de la Cour,
 = n'estoit le respect d'une dame, dont les obliga-
 = tions que je luy ay me feront pardonner à cel-
 = les de sa qualité. Je m'en vay donc jusques à An-
 = gers, où je trouve la plus subtile en Philozophie
 = que nostre Siecle ait enfantée. C'est une damoi-
 = zelle, qui, comme la precedente, entendant mal
 = les Sages, quand ils commandent de prendre le
 = sang d'ü homme colérique, voulut encore subti-
 = lizer ses paroles, disant que le sang d'un homme
 = estoit incertain à cause de l'exces que l'incon-
 = tinance luy peut faire cōmettre, & qu'il vaudroit
 = mieux prendre le sang d'un enfant colérique en-
 = core puceau, car elle craignoit peut estre de
 = faire une Pierre Philozophale verolée. Si bien
 = qu'elle espia l'heure qu'un jeune garçon vint
 = mandier à sa porte, lequel, pour inciter sa colere,
 = elle fit rabrouer & injurier par sa servante. L'en-
 = fant, à cette aumosne inesperée, s'esmeut, & rue
 = des pierres contre la chambriere, ce qui tesmoi-
 = gna son naturel colérique, & la dignité de son
 = sang magnanime, pour en faire ce grand Elixir.

On

On l'amadou donques, & par je ne sçay qu'elle subtilité particuliere, on luy fait trouver bon de luy titer du sang. Ce qui fut fait, voire en tel lieu, & en telle quantité, que cet enfant perdit la veue. Pour ce qui en est advenu depuis, je m'en raporte à Messieurs d'Angers. Au reste, quand je pense à ces fines folies, & celles que je pourrois encore reciter, je pers esperance d'en pouvoir sortir. Pource que m'arresteray icy, de peur de trop fâcher ce sexe, que j'ay tousjours honoré, comme je fais encore: & en contr'eschange du recit que j'ay fait de deux d'icelles, finiray ce propos par un du genre masculin, comme je l'ay commencé par iceluy. C'est qu'un certain coureur persuada un grand Seigneur se tenant lors pres de Rennes en Bretagne, que la matiere de la Pierre se tiroit de la cervelle de toute sorte de petits oyzeaux. Ce Seigneur, ou le croyant, ou voulant esprouver ses piperies, luy permit de tirer sur ses terres; ce qu'il executa si bien, secondé de plusieurs bons arquebuziers, qu'il dépeupla en peu de tems, toute la forêt dudit Seigneur. En fin il distila les cervelles de cette infortunée chasse, pour en tirer l'eau Mercurielle selon Reppley, qui dit en ses douze portes, que les oyzeaux nous aportent le sujet de la Pierre. Pour leur chair, je croy que les chiens de ce Seigneur en eurent la moindre partie, & qu'elle ne fut frisée par Mons. l'Alchymiste sans la bié amalgamer avec la meilleure eau Mercurielle de Bacchus, dont la cave dudit Seigneur est tousjours bien fournie.

b Ceux que nostre Poëte compare aux Esprits du Plutonique goufre, sont nos bourreaux des Souphres, principalement de l'Arsenic & Reagal,

qui semblables à des Dragons venimeux, infectent tellement par leur vaporante haleine, noz Philozophastres, qu'aux uns les dents tombent, les autres en raportent la Phytyzie, le haut mal, & d'autres maladies, dont nostre Poète dit fort bien que leur art ne fait fleurir la jeunesse, ains la fait mourir, infectant le baûme du corps. Je me suis souvent rencontré sur les plus plaizants spectacles du Monde, trouvant monsieur le resveur entre les ruines de ses fourneaux, faisant une mine, comme vn second Enée pleignant son dezaistre, parmy les ruines de Troye. Vous eussiez veu des fourneaux petardez, des alembics fellez, des matras crevez, des retortes fondues, des cruzols cassez, voire, qui est plus de dommage, des pelicans décoléz, & leurs ailes coupées. Pour les métaux, tout s'estoit sauvé par la retraite, & ne restoit pour le souflevant en la bataille de Vulcan, que la fiente minerale, viande condigne à tels operateurs. Que si tous ceux dont l'intention n'est bonne au pourchas de cette Royale Philozophie, estoient tous jours servis de mesmes mets, l'apétit de prodiguer leur tems & le bien de leur prochain leur seroit osté, & cette noble science ne serviroit plus de fable parmy ceux qui se servent des abus de ces pipeurs pour la blazonner. l'exhorte aussi tous ceux qui desja pourront avoir gousté quelque experience en cet art veritable, de ne croise plus de leger ceux qui semblent prostituer leurs teintures de si grand prix, & qu'ils les examinent avant que les mettre en bezongne. Car ce grand euvre dont parle icy le Poete, & les grandes teintures, ne sont pas du gibier de ces affronteurs, qui cerchant dans les Souphres communs, & se hastants pour s'enrichir

chir

chir tout à coup, perdent beaucoup de bon Or, & ne trouvant la vraye teinture, blasment l'art, comme faux, & divertissent par ce moyé les novices de cette science, les aveuglants par leurs courts & particuliers mensonges. De fait ils ne savent que c'est que des teintures grandes, & ignorent la difference d'entre une teinture humide, & une seche. Ils n'entendent-point quand le Souphre noir doit estre effeint par son propre feu liquide ou Azotique, ny quand on doit estoufer le Lion ardent en son propre sang, & quand on le doit resusciter. Ils n'entendent encore quand la premiere solution est achevée & rompue, & quand les dernieres couleurs terrestres doivent aparoitre en la decoction. En fin ces ignorants parfaits ne sauroyent bien apliquer une Teinture sus un metal. Demandez donques diligemment comment la Teinture qu'on vous promet s'achvera par l'Operateur. Car la Teinture seche est amenée à la blancheur par la viscosité sans aparition d'aucune couleur, & l'humide se produit & blanchist par la solution & ascension, puis par l'extinction des couleurs celestes & Philozophales. Donques le Philozophe qui n'entendra tout cecy avant que commencer à travailler, ne fera jamais rien qui vaille en cette science universelle. Que s'il parvenoit à quelque petite choze, ce seroit par hazard, comme un aveugle qui fraperoit un oyseau d'un coup de fleche, & ne pourroit apres en refaire autant. C'est ainsi qu'il en arrive aux ignorants, qui sans y penser, trouvent quelque verité & science, mais voulants recommencer n'y peuvent revenir, ains sont contraints de tout quitter, & s'abandonner eux-mesmes au dezespoir.

c Le Poete remontre icy le grád bien que Dieu fait à ceux à qui il permet de trouver ce Trezor inestimable, dont considerant la grandeur & le difficile accez, il dit que le Philozophe doit fuir toute prezomtion, afin qu'il n'estime y estre parvenu par sa propre capacité. Ce qui est impossible comme dit Geber en sa Somme, dizant que celuy qui prezume trouver cet art par les livres, y parviendra bien tard. *Parce, dit-il en un autre lieu, que nous avons escrit la vraie pratique pour nous mesmes, y meslants la façon d'enquerir.* C'est pourquoy il y a mis aussi sa procedure en divers chapitres. Et Alphidius dit, *Les Philozophes qui nous ont precedez ont caché leur principale intention sous des Vers enigmes.* Et Geber en sa Medecine Solaire, *Les Philozophes n'ont escrit la science inventée que pour eux mesmes.* C'est donc pourquoy l'homme ne la peut trouver de soy mesme en lizant les livres des Philozophes, pour les grandes difficultez qu'o y voit. Car qu'est-ce qui peut engendrer plus de difficultez que la rencontre d'une contrarieté si grande entre tant d'auteurs renommez, voire entre les escrits d'un mesme Auteur? comme tesmoignent les escrits de Rasis quand il dit au livre des Lumieres, *l'ay assez montré en mes livres le vray ferment requis pour la multiplication des Teintures des metaux, lequel j'ay afirmé ailleurs n'estre le vray levain, en laissant la vraie connoissance à celuy qui aura le jugement de le connoistre.* Touchant la matiere de nostre divin oeuvre, si l'un escrit qu'elle est de vil prix, trouvée sur les fumiers, & que les riches, & pauvres l'ont, comme dit Zeno, & autres en la Tourbe des Philozophes: incontinent Barleus dira, Ce que vous cherchez n'est pas de peu de prix.
D'autre

D'autre part un autre dira qu'elle est fort precieuz, & ne peut estre trouvée qu'à grands frais. Pour les instruments, si l'un a dit qu'il faut preparer nostre cuvre en divers vaisseaux & fourneaux, comme Geber en sa Somme; il y en a d'autres qui asseureront qu'il ne faut qu'un seul vaisseau & fourneau pour tout, comme font Lilius. Rasis, Alphidius & autres. Puis les uns mettent neuf mois à la procreation de nostre vray Phénix ou grand cuvre, comme Rasis: & Robinus & Platon veulent un an. Au reste on trouve les termes de cette science si divers, qu'il nous est impossible, comme dit Raimond Lulle, de descouvrir la verité entre tant de diversitez, si Dieu ne nous inspire par son S. esprit, ou ne nous la revele par quelque savant Philozophe. Voilà pourquoy nous n'en voyons guere qui l'entendent, & n'en savōs rien jusques apres leur mort: parce qu'ayās aquis cette science à si grand peine, ils la celeroyent à eux mesmes, s'il estoit possible, en lieu de la communiquer aux autres. Il ne faut donc trouver estrange, si lon ne voit personne qui se vante d'avoir fait ce divin cuvre, ains s'estonner comme il y en a aucun qui soit parvenu à cette cognoissance. Ainsin il en faut donner à Dieu l'honneur, puis qu'il donne ce secret, comme dit Geber, à celuy qu'il luy plaist, & luy oste quand bon luy semble. Vous vous garderez donc d'employer les fruits de cet arbre doré autrement qu'en cuvres charitables, afin que ce bien ne soit le dernier que vous recevrez de Dieu: & ne vous en servirez point, comme dit nostre Poète, pour nourrir vostre vice, si vous confiderez la grandeur de celuy qui vous en a choizi pour possesseur entre taus de millions de personnes, & me-

zutez

zurez l'excellence du don , & la felicité immortelle que ce Threzor inesprizable vous peut faire concevoir aucunement que Dieu vous prepare encore si vous faites valoir ce riche talent à sa louange & à sa gloire.

¶ Le Poëte prenant congé de son cher amy, qu'il nomme son Damon, faizant alluzion à la fidelle & reciproque amour de Damon & de Pythias , dit avoir descouvert des vrayes Terres-neuves, & montré la connoissance de cette grande science. Or pour en faire comme une briève recapitulation , je dy que le sujet d'icelle comprend en soy le vray fléau des metaux, lequel regeneré en un autre estre, que les anciens nomment leur premiere matiere, produit des bestes tresfurieuzes, le Lyon, le Crocodile, & le Dragon, qui devorent, brulent, & rendent, en leur colere, l'imparfait parfait. Cependant le Lyon engendre en sa propre force l'Aigle, qui luy apporte sa viande, & le nourrist. Apres, le Crocodile devore le Lyon, & le Crocodile est mangé par le Lyon ardent. Prenez-le donc, & le sang du Lyon & le brûlez à grand' force avecques l'Aigle, & de ces trois se feront un. Ce sera l'arbre d'Or susdit, lequel portera en tous tems ses fruits & semences, dont naistront des pommes delicieuzes. On peut couper des jetons & des branches de cet arbre, & les enter ou transplanter, à fin qu'ils portent aussi force fruits, & de diverse façon, qui ne degenereront de l'arbre dont ils seront coupez, quoy qu'on les ente sur un sauvageon infertile, ains l'orneront & l'aobliront. Tout cecy se doit faire en leur Printems afin qu'ils donnent des bons fruits en Esté, s'augmentants petit à petit, & en fin, se multipliant

à l'in

à l'infiny par la voye de l'adaptation admirable, dont fait mention Hermes Trismegiste en la table d'esmeraude. Voila donc amplement declarée cette science vraiment haute, & qui seule surpasse infiniment toutes celles où l'ambition pousse les ames dezireuzes des honneurs & des richesses du Monde. Dont mettans fin à mon discours sur l'œuvre de nostre Poete, je diray avecques luy,

*Mon luy peu de choses demande,
Mais son chant aime la hauteur:
Car mieux vaut une chose grande,
Que beaucoup de peu de valeur.*

F I N.



PERMISSION,

IL est permis à Claude Morillon, d'imprimer le present livre, avec deffence en tel cas requises. Fait ce quinzieme Mars, mil six cens dix.

SEVE.

Extrait du Privilege du Roy.

P Ar grace & Privilege du Roy , il est permis à Claude Morillon, Libraire & Imprimeur de Lyon , imprimer, ou faire imprimer , vendre & distribuer , vn livre intitulé , *Commentaire de Henry de Linthaut , Sieur de Mont-lion , docteur en Medecine : Sur le Tresor des Tresors de Christofle de Gamon , revue & augmenté par l'Auteur.* Et ce pour le temps & terme de six ans consecutifs : Avec deffences à tous autres Libraires & Imprimeurs du Royaume de France , de quelques Provinces qu'ils soyent des subjects du Roy , d'imprimer , faire imprimer , vendre , debiter , tenir & achepter, ny eschanger ou traffiquer dedans & dehors ledict Royaume , aucuns desdicts liures , ny les augmenter ou diminuer , ny extrait d'aucune chose , sans le sceu & consentement dudict Morillon , aux peines & amendes applicables ainsi que plus amplement est contenu és lettres patentes de sa Majesté. Données à Paris au mois de Mars 1610. Et de son regne le vint-neufiesme.

Achevé d'imprimer le 30. Mars 1610.



JANVIER.

- 1 jeudi *Circon.* f Dunkerque 8
- 2 vend. Oct. s Etienne, f Audenb. 8
- 3 samedi ste Genevieve. 8
- 4 *Dim.* s Rigobert Ev. ☉☽ 11
- 5 lundi s Simeon Stylite, f Cassel. 11
- 6 mardi *Les trois Rois*, f Dinant. ☾

 Pleine Lune le 7 à 2 heures 9 min. après-midi.

- 7 merc. s. Til. a. f St Om. ☽☾ 16
- 8 jeudi s Julien mart. 16
- 9 vendredi s Bauduin. ☽ 16
- 10 samedi s Paul Herm. ☽ 16
- 11 *Dim.* s Theodose conf. 17
- 12 lundi s Satire, f St Hubert. 17
- 13 mardi s Hilaire. 17
- 14 merc. le Nom de Jesus, f Filos. ☽

 Dern. Quart. le 15 à 4 heur. 47 min. du soir.

- 15 jeudi s Maur abbé. ☽
- 16 ventr. s Marcel. ☽☽ 17

